BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
237
NAPOLI

II Suppl. Polit - B - 232
4

OEUVRES

COMPLÈTES

DE SAINT-MARC.

TOME I.

65c365

OEUVRES

COMPLETES

DE SAINT-MARC.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC LXXXVIII.

AVANT-PROPOS.

J'AI envie de faire une espèce de préface; mais je me garderai sur-tout de m'étendre trop longuement sur mes ouvrages. Je vais seulement tracer un précis de ma carrière littéraire, et dévoiler le peu d'importance que j'attache à tout ce qui est échappé de mes crayons que je laisse oisifs aujourd'hui, et pour jamais.

Je sortois à peine de ma première jeunesse, lorsque ma santé, détruite par un accident cruel, me força de quitter le service. Obligé alors de renoncer en grande partie à ce qui avoit pu faire l'occupation et le charme de ma vie; aimant la société, mais craignant d'en dépendre; voulant éviter l'ennui, et le besoin des autres, besoin qui doit être tant

à charge quand il est continuel; né d'ailleurs avec une âme trop ardente pour ne point me faire un tourment de l'oisiveté, je cherchois un moyen quelconque de remplir le vide de mes jours. Je rêve une nuit que je suis devenu poète. Je me lève, j'écris, et bientôt je me trouve auteur de quelques pièces fugitives, soit heureusement, soit malheureusement assez bien accueillies.

Alors je reçois un défi de faire un opéra, et, poussant la plaisanterie un peu loin, j'en fais cinq de suite, *Adèle de Ponthieu*, la *Fête de Flore*, le *Langage des Fleurs*, *Glicère*, et le *Comte de Foix*. Les deux premiers de ces opéra ont déja paru sur la scène, et y ont été heureusement couronnés.

Bientôt, déterminé par les vives instances de messieurs les administrateurs de l'opéra, j'ai osé retoucher un ouvrage de l'immortel Quinault, que des défauts aisés à justifier par

les changemens du goût empêchoient de reparoître au théâtre : C'est un soin que j'aurois laissé prendre à M. de Marmontel, si j'avois pu prévoir qu'il se détermineroit à retoucher, comme il l'a fait depuis, huit autres tragédies de Quinault. Des difficultés assez singulières, mais qu'il est très-inutile de détailler, ont suspendu la partie musicale d'Alceste. Enfin elles ont cessé, et cet opéra va être rendu aux plaisirs du public.

J'ai écrit aussi quelques réflexions sur l'opéra, qui, j'ose l'avouer, me paroissent pouvoir être utiles à ce spectacle.

Je ne parlerai de mon discours à l'académie de Bordeaux, que parce que je rappelle toutes les autres parties de mes œuvres.

Ensuite, ennuyé des embarras du théâtre, j'ai fait des comédies pour les enfans, et je n'en dirai rien de plus ici, parce que j'en parle dans un avant-propos qui est à leur tête.

J'ai déja laissé imprimer, et publier en divers tems, une grande partie des ouvrages dont je viens de parler, et, je le dis avec vérité, j'ai été plus éclairé par l'impression sur leurs défauts, que je n'ai été enorgueilli des louanges que l'indulgence de messieurs les journalistes m'a données. Alors, et sans avoir été blessé par les traits d'une critique sévère, je me suis rappelé qu'un ouvrage quelconque est une espèce de cartel présenté au tribunal même qui doit décider de son sort; à l'amour-propre des hommes, et que ceux qui ne s'exposent jamais aux risques du combat en flétrissent plus légèrement les athlètes, ou mêlent presque toujours des épines à la couronne qu'ils laissent échapper de leurs mains. J'ai senti que, voulant moins dépendre de la société, je m'étois jeté dans la dépendance du public, dépendance bien plus fâcheuse. Ces réflexions m'ont bientôt

inspiré la résolution de renoncer activement du moins à la littérature, et il m'a paru plus doux d'être juge que jugé. En serai-je plus heureux ? Je l'ignore. J'en serai du moins plus tranquille.

Cependant, avant de quitter mes crayons, j'ai préparé une édition complète de mes ouvrages. J'ai condamné à l'oubli une partie des pièces qui ont déja été imprimées, et je ne crains point de querelle sur cela. J'ai ensuite fait disparoître, autant que je l'ai pu, les défauts des autres que j'ai soumises encore, ainsi que mes productions nouvelles, à la censure de quelques-uns de mes amis dont le goût généralement reconnu m'a un peu tranquillisé sur mes craintes, et doit rendre le suffrage si flatteur. En effet, si l'esprit étendu jusqu'à un certain point est rare, si le jugement sain l'est également, combien doit l'être le goût qu'on peut regarder comme

le résultat de ces avantages réunis ! Cette édition sera-t-elle aussi favorablement reçue que la première ? Je le souhaite. S'il en étoit autrement, je saurois m'en consoler par la certitude de ne plus être exposé à une pareille épreuve.

Quoi qu'il en soit, je tire un avantage
D'avoir occupé mes loisirs.
J'ai vu ce qu'à l'auteur doit coûter un ouvrage,
Et bientôt l'indulgence a doublé mes plaisirs.

A MADAME
LA COMTESSE D'A**.

QUOIQUE ennemi des dédicaces,
Je veux en faire une à mon tour.
Tout ce qui parle au cœur, tout ce qui peint l'amour
Doit être jugé par les Grâces.

ÉPITRE I.

A M. LE CHEVALIER DE B**,

sur la chevalerie.

Toi qui ne te souviens de tes nobles aïeux
Que pour rendre à l'état ce qu'il perdit en eux,
Toi qui, dans les instans d'un aimable délire,
D'Érato même appris l'art d'animer sa lyre,
Et qui prends pour devise, en dépit du railleur,
L'amour, et l'amitié, les mœurs, et la valeur;
Jette sur mon ouvrage un regard tutélaire.

Te parler de l'honneur, c'est un droit pour te plaire.
Oui, je te vois sourire, et répondre à mes vœux.
Je te vois, de mes vers protecteur généreux,
Adoucir les décrets du critique inflexible.
L'esprit est indulgent quand le cœur est sensible.

Que sont-ils devenus ces mémorables jours
Où jamais sans la gloire on ne vit les amours?
Alors la jeune amante, éprise sans foiblesse,
Pouvoit s'enorgueillir du beau nom de maîtresse.
L'amant à la franchise unissoit la bonté,
L'amour de la patrie, et l'intrépidité.
Ce sont là les vertus dont l'heureux assemblage,
Épurant sa tendresse, en protégeoit l'hommage.
Si le clairon de Mars l'appeloit aux combats,
Partageant son ardeur l'amante armoit son bras.
Sous les feux, sous les traits qui menaçoient sa tête,
Et dont à ses côtés éclatoit la tempête,
Hélas! s'écrioit-il, pour lui plaire encor mieux,
Que n'ai-je le bonheur de combattre à ses yeux!
La victoire étoit prompte à couronner son zèle,
Ou, tombant avec gloire, il expiroit fidèle.

Ses beaux jours couloient-ils à l'ombre de la paix?
En protégeant le foible, en versant des bienfaits,
Il faisoit pardonner aux horreurs de la guerre.
Le héros bienfaisant est un dieu sur la terre.

Mais la paix même offroit à nos preux chevaliers
Des travaux dangereux, et de sanglans lauriers.
D'une beauté plaintive embrassant la défense,
Falloit-il en champ clos prouver son innocence?
Prosternés à ses pieds, cent généreux vengeurs
Brûloient de la servir ornés de ses couleurs.
Je les vois ces héros, qu'applaudit la patrie,
Rangés sous l'étendard de la galanterie,
Soutenir par le fer, qu'on n'égala jamais
Ni leur bras en vigueur, ni leur dame en attraits.
C'est en vain que le sort décide la querelle;
L'amante qui nous plaît est toujours la plus belle.
Les chevaliers vaincus, plus ardens chaque jour,
Alloient ailleurs venger leur gloire, et leur amour.

Combien, sexe enchanteur, ton aimable puissance,
Exerçant tous ses droits, fut utile à la France!

En exemple frappant Duguesclin vient s'offrir.
Barbare dans ses jeux, insensible au plaisir,
Rebelle au moindre frein, fier de son ignorance,
Il traînoit loin des cours sa farouche existence.
Une beauté paroît; son aspect le séduit.
Il contemple, il écoute, il soupire, et s'instruit.
La honte, et le remords ont passé dans son âme.
L'oisiveté lui pèse, et la gloire l'enflâme.
Les héros de son sang renaissent à ses yeux,
Et le devoir lui dit : agis, et meurs comme eux.
Déja sur un coursier fièrement il s'élance.
On lui ceignit l'épée; il fait briller la lance,
Et dans Rennes il veut aux plus fameux vainqueurs
Des joûtes d'un tournoi disputer les honneurs.
La trompette résonne. « Ah! dit-il, jour prospère!
» Je puis donc consoler la vieillesse d'un père!
» Sur mes destins encor s'il doit pleurer un jour,
» Je ne devrai du moins ses pleurs qu'à son amour.—

Tel un fleuve, orgueilleux de sa source féconde,
S'indignant des remparts qui retenoient son onde,
Les franchit, court, s'étend, couvre un sol étranger,

Et loin de lui voit fuir le timide berger.
Irrité par l'obstacle, il ébranle, il entraîne
Les chênes, les ormeaux qui couronnoient la plaine,
Et, dans un libre cours retrouvant le repos,
Sur de vastes débris il promène ses flots.
Tel l'ardent Duguesclin a franchi la barrière.
Avec lui la terreur entre dans la carrière.
Il combat, il étonne, et fixe tous les yeux.
Son coursier, que le fer presse en ses flancs poudreux,
Vole, tourne, revient sous l'art qui le maîtrise.
Duguesclin doit sans cesse exciter la surprise.
La lance qui l'atteint se brise en mille éclats,
Ou cède en reculant, et ne l'ébranle pas,
Quand tous les coups, partis de sa main triomphante,
Aux cœurs des combattans vont porter l'épouvante.
On s'interroge en vain sur le nom du héros
Qui fait rouler d'un choc, et coursiers, et rivaux
Unis, ou divisés au loin sur la poussière,
Ou des plus fiers *tenans* enlève la visière.
» Gloire soit à l'honneur ! Hommage à la beauté !—
Du jeune Duguesclin c'eſt le cri répété.
On ne voit près de lui que lances fracassées,

Que rivaux abattus, qu'armures dispersées.
Il semble que la foudre, errante sur ses pas,
Seconde ses projets, et l'effort de son bras.

Mais quel plus doux tableau, muse, tu me présentes!
Comme, aux jours du printems, les collines riantes,
Développant l'émail des plus vives couleurs,
Environnent les champs de guirlandes de fleurs;
De même les gradins, qu'à l'entour de la lice
L'usage consacroit à son noble exercice,
Se parent de beautés dont le sensible cœur
Palpite, et s'attendrit, premier prix du vainqueur.
Les unes de leur sein détachent la parure,
Ou d'un riche tissu dépouillent leur ceinture.
D'autres de leurs rubans ont arraché les nœuds,
Ou ce panache altier flottant sur leurs cheveux.
Toutes en Duguesclin vantent avec ivresse,
Et l'ardeur, et l'audace, et la force, et l'adresse;
Et, lui jetant leurs dons pour prix de ses combats,
Avec moins d'ornemens découvrent plus d'appas.
On le nomme vainqueur. Les dames l'environnent.
Le myrte, le laurier, les roses le couronnent.

Il lève sa visière. O spectacle enchanteur!
Son père doute, pleure, et renaît au bonheur.

Bientôt, premier sujet du plus sage des princes,
Duguesclin sur l'Anglois reconquit nos provinces;
Et, purgeant nos climats d'homicides brigands, (1)
Fit servir leur courage à punir les tyrans.

Des belles autrefois telle fut l'influence.
Leur voix, que le respect écoutoit en silence,
Éloignant un mortel du vice, et de l'erreur,
Réveilloit les vertus qui dormoient dans son cœur.

En rappelant des jours dont s'honore la France,
Oublierois-je Bayard si grand par la vaillance,
Si cher par sa franchise à notre souvenir,
Qui, né pour commander, sut toujours obéir?
Bayard vainqueur de Bresse, et suivi par la gloire,
Mais atteint d'une pique au sein de la victoire,
Est porté sur les bras de ses soldats en pleurs

(1) Les grandes compagnies.

Dans un palais voisin qu'affligent ses douleurs.
Dès que l'art d'Esculape, aidé par la nature,
Du vengeur de nos lys referme la blessure,
Impatient, il veut rejoindre ses guerriers.
Sa tête va s'offrir à de nouveaux lauriers,
Quand deux tendres époux, et leur chère espérance,
Deux filles, dans cet âge où disparoît l'enfance
Sous le frais coloris des roses du printems,
Avec la même ardeur viennent, en même tems,
Rendre grace au héros dont l'auguste présence
Des murs de leur palais écarta la licence.
Quel feu, quel sentiment, animent leurs transports,
Quand leurs mains devant lui répandent leurs trésors!
Mais, parmi les effets d'un zèle qui l'enchante,
Bayard à peine a vu cette rançon brillante.
On veut qu'il la reçoive, et son cœur s'en défend.
On le presse; il refuse. On insiste; il se rend.
» De ces trésors, dit-il, je vais dicter l'usage.
» J'en cède à l'indigence un cinquième en partage.
» Qu'à ces belles, pour dot, le reste soit remis.
» Bayard est trop heureux s'il obtient des amis.—
Confondus, accablés de tant de bienfaisance,

Et bientôt, à l'envi, prosternés en silence,
Les deux jeunes beautés, leur mère, et son époux
Du nouveau Scipion embrassent les genoux.
Lui-même partageant les transports qu'il excite,
Dans leurs bras réunis Bayard se précipite.
Tous, alors, à leurs pleurs donnent un libre cours,
En jurant de s'aimer, et de s'aimer toujours;
Et, tandis que l'ivresse, et la reconnoissance
Implorent pour Bayard la céleste puissance,
Ce héros, par la gloire arraché de leurs bras,
S'éloigne, prend sa lance, et revole aux combats.

Que les tems sont changés ! Noble chevalerie,
Ne reviendras-tu point consoler ma patrie?
Où retrouver, hélas ! tes élans précieux?
Où retrouver tes mœurs, trésor de nos aïeux?
L'amour du nom françois, l'estime de soi-même,
L'ardeur de s'illustrer pour plaire à ce qu'on aime,
Ces sources de grandeur, de vertus, de talens,
Auroient-elles tari, France, pour tes enfans?
On a vu des mortels, dans leurs transports impies,
Lancer sur la beauté les serpens des furies,

Et les plus généreux, loin de la protéger,
Craindre le ridicule en voulant la venger.

C'est à vous que je parle, à vous essaim perfide
Que l'amour méconnoît, que l'amour propre guide,
A vous froids corrupteurs qui, troublant de saints nœuds,
Divisez deux époux, et les trompez tous deux.
Dans vos succès cruels vous trouveriez des charmes!
Jouit-on d'un succès qui doit coûter des larmes?
Mais que dans les plaisirs on trouvoit de douceur,
Quand ils étoient conduits, et gardés par l'honneur!

François, chers à l'amour, et plus chers à la gloire,
De vos brillans aïeux rappelez la mémoire.
Esclaves de l'honneur, et soumis à sa voix
Qui vous dit de servir comme d'aimer vos rois,
Songez que, si vos bras défendent la patrie,
Les vertus, en tout tems, l'ont encor mieux servie.
Dans le guerrier loyal offrez le tendre amant.
Cédez un doux empire à ce sexe charmant
Qui, fécond en vertus, quand l'honneur vous anime,
Ainsi que votre amour mérite votre estime.

Honorez la beauté. Ne couvrez plus de fleurs
Le chemin qui la trompe, et la mène aux erreurs.
Vous la verrez toujours sans remords, sans alarmes,
Et fière de ses mœurs bien plus que de ses charmes,
Couronner l'héroïsme, enflammer la valeur,
Et fixer près de vous la gloire, et le bonheur.

Au feu de ses rayons ainsi la jeune Aurore
Voit les fruits se mûrir, et les roses éclore.
Ainsi l'homme, échappé des chaînes du sommeil,
Jouit de tous les dons qu'elle offre à son réveil.

ÉPITRE II.

A GLICÈRE.

L'AMOUR inventa vainement
L'art de peindre aux yeux la tendresse.
Quel frivole soulagement
Pour les maux d'un sensible amant
Qui gémit loin de sa maîtresse!
Qu'est-ce pour mes tendres desirs
Que des nouvelles peu certaines?
L'instant où je lis tes plaisirs
Peut-être est celui de tes peines.
Ne te fais plus attendre en vain.
Que ma prière enfin te touche.
Un mot, un seul mot de ta bouche
En vaut mille écrits de ta main.
Accours; viens te montrer, et plaire.
Rends l'alégresse à ce séjour.
Viens sur ce côteau solitaire

Me peindre tes feux sans détour.
Quoi ! j'erre seul en ce bocage
Où mes yeux virent tant d'attraits !
Où, caché par l'épais feuillage,
L'amour te blessa de ses traits !
Que j'aimois à t'y rendre hommage !
Combien j'y trouve de regrets !
Vainement je vois la nature,
Constante dans ses changemens,
Des heureuses mains du printems
Prendre une nouvelle parure.
Loin de distraire mes douleurs,
Son éclat les irrite encore.
Je vois des gazons, et des fleurs ;
Mais je ne trouve jamais Flore.

Pendant les jours, pendant les nuits,
Au milieu même d'une fête,
Que je sens peser sur ma tête
Les fatals pavots des ennuis !
Que je gémis, et que je t'aime !
Jouis de ton pouvoir suprême,

Et de moi dispose à ton gré.
Ta loi me ravit, et m'entraîne.
Il n'est rien que je n'entreprène
Sur un mot par toi proféré.
De t'aimer moins serois-je maître,
Quand tu joins, pour combler mes vœux,
Tout ce que l'amour a de feux
A tout ce qui les force à naître,
Et peut rendre un amant heureux?

Pour charmer la douleur mortelle,
Et la crainte non moins cruelle
Qui me tourmentent tour à tour,
De mon amante, et de l'amour
J'entretiens l'amitié fidèle.
Qu'elle est consolante pour moi!
Quoique femme jeune, et jolie,
Pour ne lui parler que de toi
Elle veut même qu'on l'oublie.
Si j'en crois ce que sa bonté
M'a dit, et souvent répété,
Tes beaux yeux ont bien moins de charmes

Que ton cœur de fidélité.
Ah ! pour jamais fuyez, alarmes,
Si c'est une réalité.
J'y crois. Mais, lorsqu'on t'envisage,
Lorsqu'on t'a vue un seul moment,
Pourroit-on trouver un outrage
Dans la crainte de ton amant ?

Viens, Glicère, à l'inquiétude
Faire succéder le bonheur.
Laisse à l'insensible habitude
La ville, et son charme trompeur.
Ce n'est que dans la solitude
Que l'on peut jouir de son cœur.

ÉPITRE III.

A M. GRESSET,

de l'académie françoise.

RÉVEILLE-TOI, Gresset. Quels charmes séducteurs,
Interrompant l'essor de ton génie,
T'endorment sur ce lit de fleurs
Formé pour toi des mains de Vénus Uranie?
Peux-tu laisser oisif ce pinceau si brillant,
Dont la touche fraîche, et légère,
Ouvrit les dortoirs d'un couvent,
Et plaça, pour jamais, un perroquet charmant
Aux fastes immortels du Pinde, et de Cithère?
Tomberoit-il déja de tes heureuses mains
Ce pinceau digne des Albanes?
Ah! retire Ververt du noir séjour des mânes, (1)

(1) M. Gresset avoit effectivement projeté d'ajouter quelques chants à son charmant poème.

Et rappelle son ombre à de nouveaux destins.

Seroit-ce assez pour toi qu'on te lise sans cesse,
Qu'on cite avec transport tes vers ingénieux,
Ces vers qu'applaudit la sagesse,
Et que la vérité crayonna sous ses yeux?
Qu'on chérisse l'écrit aussi riant que sage,
Où, plus séduit toujours par un appât nouveau,
L'esprit est entraîné de rivage en rivage,
Et suit ce fragile rameau
Que mène dans l'abîme une pente volage,
De notre vie, hélas! trop fidèle tableau?
Est-ce assez pour tes vœux qu'on vante l'éloquence
Qui, tonnant sur la scène, embrasse la défense
De la raison, et de l'honneur,
Qui rend leur chaîne desirable,
Même dans le moment où l'esprit enchanteur
Fait sourire à Cléon, peut-être trop aimable?

Sydnei court à la mort. Je sens tout son malheur,
Et je ne tiens plus à la vie;
Mais, aux genoux de Rosalie,

Bientôt avec Sydnei je vis pour le bonheur.

Gresset, entends ma voix, et viens encor nous plaire.
Hâte-toi ; viens jouir d'un hommage immortel
Dans ce séjour des arts, auguste sanctuaire
Où le goût te garde un autel
Entre Anacréon, et Molière.
Je le sais ; tu n'as plus à former de desirs.
Déja ton nom se grave au temple de Mémoire.
Mais, lorsque ton génie a tout fait pour ta gloire,
Daigne ajouter à nos plaisirs.

ÉPITRE IV.

A MADAME LA COMTESSE D'A**,

sur son départ pour Chanteloup, au mois de janvier 1771.

PARTEZ de ce triste séjour;
Cédez, s'il se peut, dès ce jour
A votre généreuse envie.
Un ami même vous en prie,
En brûlant pour votre retour.
Sur le rivage de la Loire
Allez contempler dans sa gloire
Ce ministre disgracié.
L'amour d'une épouse chérie,
Les délices de l'amitié,
Et les soupirs de la patrie
Feront le charme de sa vie.
Son destin est d'être envié.
Il parut; bientôt sa prudence

Sut donner de nouveaux ressorts,
De nouveaux jeux à tous ces corps
Remparts animés de la France.
Le courage par la science
Va multiplier ses efforts.
Bientôt la dignité sévère
N'ombragea plus le ministère.
Toujours suivi de l'enjouement,
Sur la plus épineuse affaire
Il répandoit légèrement
Les graces de son caractère.
Le grand art, l'art heureux de plaire
Double les succès du talent.

Du politique labyrinthe
Falloit-il sonder les chemins?
Il se jouoit dans cette enceinte;
Le fil étoit sûr dans ses mains.
A pas tardifs le bœuf se traîne;
Le coursier, volant sur l'arêne,
Va bientôt ralentir ses pas.
Mais, dans un même jour, sans peine,

L'aigle plane sur vingt climats.
Tel Choiseul, de l'œil du génie
Parcourt l'univers, l'apprécie,
Et lit les secrets des états.
Tu l'as vu ce dieu tutélaire,
France, vers un autre hémisphère,
Occupant le dieu des combats,
De tes champs éloigner la guerre,
Soutenir ton trône d'un bras,
Commander de l'autre à la terre.

Le sort veut en vain l'effrayer.
Semblable au valeureux guerrier
Qui, pour sa gloire, et pour son maître,
Tient ferme au dessus du foyer
Où va s'enflammer le salpêtre,
Choiseul, sans être moins heureux,
Voit le danger qui le menace,
De la paix resserre les nœuds,
Et, soumis, attend sa disgrace.

Le sort le frappe; il cède au coup.

Déja je le vois sous l'ombrage
Qu'au ministre la main du sage
A préparé dans Chanteloup.
Le jour est pour lui sans nuage.
Il fit le bien; il vit content,
Et de loin sourit au passage
Où l'immortalité l'attend.

Jamais faveur, ou récompense,
N'enchaîna ma reconnoissance,
Ne dut préparer mon encens.
C'est la vérité qui m'inspire.
Elle seule monte ma lyre,
Et donne un prix à mes accens.
Mais vainement elle m'enflâme;
Je n'ai peint l'homme qu'à demi.
Cent fois vous m'avez peint l'ami
Avec l'éloquence de l'âme.

Vous allez le voir, l'admirer.
Partez; il doit vous desirer;
Il doit aimer à vous entendre.

Parlez-lui de notre douleur.
Partez, partez, sans plus attendre.
Les graces seules peuvent rendre
Les tendres mouvemens du cœur.

ÉPITRE V.

A MADEMOISELLE **.

RÈGNE par la beauté, règne par les talens;
Ton trône est placé sur la scène.
Viens-y toujours, en souveraine,
Nouvelle Terpsichore, agréer notre encens.
De nos yeux, de nos cœurs viens ravir le suffrage.
C'est un double triomphe, et tu dois en jouir.
Mais qu'il est plus heureux de t'offrir un hommage
Qu'il n'est charmant pour toi de l'obtenir!

Quels doux concerts! Que d'attraits en partage!
Est-ce la jeune Hébé qui se montre à nos yeux
Au moment de séduire, et d'enivrer les dieux?
A ce maintien modeste, et même un peu sauvage,
Est-ce Diane? Hélas! tremblez, tendres mortels.
Est-ce Vénus? Volons; dressons-lui des autels.
Tous les yeux, fixés sur tes traces,

Les suivent avec volupté.
Toujours, en te voyant, on adore les graces;
On respecte la majesté.
Tantôt un déploiement facile
Fait errer mollement le regard enchanté.
Sur un pied, tantôt immobile,
Tu laisses, quelque tems, au regard plus tranquille
Le plaisir dangereux d'admirer la beauté.
Tu pars, et, sous les lois d'une exacte mesure,
Tu prêtes à chaque figure
Que ton art sait produire, et toujours varier,
L'accord intéressant des dons de la nature,
Et le don plus flatteur de les multiplier.
Dans ta danse savante, et non moins agréable,
A son charme toujours nouveau,
On croit voir l'assemblage aimable
Des chef-d'œuvres fameux du Guide, et de Wateau.

Mais c'est trop oublier ta sublime magie,
Quand du geste, et des traits déployant l'énergie,
Tu parles à nos yeux, et nous peins, à ton gré,
Dans Médée, amante trahie,

Les fureurs de la haine, et de la jalousie,
Que vainement combat l'amour désespéré,
Quand, mère tendre, ou barbare furie,
Tu commandes au spectateur
Qui pleure de tendresse, ou frissonne d'horreur.

Muses, Graces, Vénus, amante de Céphale,
Pour finir mon tableau prêtez-moi vos couleurs.
Mais des divinités obtient-on les faveurs
En s'occupant de leur rivale?

ÉPITRE VI.

A M. LE COMTE DE L****,

sur l'opéra.

SALUT, ami tendre, et constant,
Heureux père, époux adorable,
Philosophe toujours content,
Toujours diversement aimable.
Enfin me voilà donc auteur,
Puisqu'ainsi le dit ton épître.
Auteur ! Soit; je m'en fais honneur,
Sans oser prétendre au bonheur
D'honorer, quelque jour, ce titre.

Si pourtant du même souris
Les belles payoient mon hommage,
Croirois-tu qu'un desir volage
Entraînât ailleurs mes esprits ?
Ami, non, tu ne peux le croire,

Toi qui m'as vu, depuis vingt ans,
Assez peu jaloux, en tout tems,
De plaire aux filles de Mémoire;
Toi, mon sensible confident,
Qui protégeas discrètement
Mes goûts inconstans, ou fidèles,
Toi que j'aimois en vérité
Quelquefois moins qu'une beauté,
Mais toujours bien plus que les belles.
Tu le sais; j'ai besoin d'erreurs.
Je suis né si vif, et si tendre.
Il me faut toujours des faveurs,
Et j'ai l'audace de prétendre
A celles même des neuf sœurs.

Connois, ami, connois l'empire
Que je tiens de mes nouveaux nœuds.
La foudre obéit à mes vœux,
Et Vénus daigne leur sourire.
Mes desirs ne sont jamais vains.
Flore, attentive à mes desseins,
Change les torrens en cascades,

Change les déserts en jardins
Que, sur le son des tambourins,
Foulent les Jeux, et les Naïades,
Les Sylphides, et les Ondins.
Elle oppose aux regards malins
De verdoyantes palissades,
Et, par leur secours, les Sylvains,
Réunis avec les Driades,
Cachent leurs amoureux larcins.
Je commande : Pluton soupire;
Des rois gémissent dans les fers;
Apollon guide mes concerts,
Et le soleil, cessant de luire,
Dans la nuit plonge l'univers.
Aux divers accords de ma lyre
Je calme, ou soulève les mers;
Le marbre se meut, et respire,
Ou forme un palais dans les airs.
A ma voix les cieux sont ouverts,
Et, chez moi, la cour immortelle
Souvent badine, ou se querelle
Avec les monstres des enfers.

Oui, le Désespoir, et la Haine,
Viennent rugir dans mon séjour,
Et de ma main je les enchaîne
Pour les immoler à l'Amour.

Comte, juge de mon ivresse,
Quand mon art trouve le moyen
D'unir enfin, d'un doux lien,
Un héros avec sa princesse.
Ami, jusques-là tout va bien.
Mais gare, hélas ! gare sans cesse
L'acteur, et le musicien.
Quel revers ! Bientôt ma puissance
Dégénère en obéissance
Devant cet harmoniste altier
Qui, la main de trois clefs armée,
Voudroit forcer la Renommée
A ne vanter que son laurier.
» Monsieur, il faut prendre la peine
» De raccourcir, et promptement,
» Ce récitatif qui me gêne,
Me dit-il despotiquement.

» Allons, qu'une demi-douzaine
» De vers coupés également
» Prépare un air de mouvement.
» Placez là les mots *vole*, ou *chaîne*,
» Pour y produire un roulement.
» Jetez des vers de sentiment
» Dans tel acte, dans telle scène. —
Mais, monsieur. — » Point d'entêtement;
» Rayez ce développement;
» Je le veux, monsieur; mon chant traîne.
» J'ai d'ailleurs certains petits airs
» Dont j'attends un effet unique.
» Alongez, abrégez vos vers;
» Mettez des mots sous ma musique. —
Et j'obéis! Hélas! comment?
N'importe; il termine l'ouvrage,
Et trouve que tout est charmant,
Quand rien ne gêne son ramage.

Je cours; chaque rôle est donné
A mes acteurs que je caresse.
Mais, pour prix de ma politesse,

Bientôt je me vois condamné
A des peines d'une autre espèce.

Sans connoître quel est mon plan,
Licoris boude, en m'accueillant,
Si je n'alonge pas son rôle.
Je m'en défends. Nouveau tracas.
Clorinde est déja presque folle :
Rien au monde ne la console
Du rôle qu'elle n'aura pas.

Jaloux de triompher, de plaire,
Quoi que je dise, chaque acteur,
S'il lui faut disputer un cœur,
Veut être l'amant qu'on préfère,
Veut aux combats être vainqueur.
Cependant, au champ de la gloire,
Chacun en est bien convaincu,
Pour qu'Octave ait eu la victoire,
Antoine dut être vaincu.
Cependant, ami, plus j'y pense,
Plus je sens la nécessité

Qu'aux yeux du public, par décence,
Un des amans soit maltraité.

Que j'aurois encore à médire!
Mais il n'est pas sage d'écrire
Tous mes soucis, mes embarras.
Je t'attends pour en parler bas;
Je t'attends, ami, pour en rire.

ÉPITRE VII.

A CLOÉ.

EH QUOI ! pour l'honneur de tes charmes,
Tu veux voir à tes pieds une foule d'amans !
Cloé, tu veux les voir, au milieu des alarmes,
Jamais désespérés, comme jamais contens !
Tu veux des soins, des soupirs, et des larmes !
Fort bien ; je connois tout cela.
Mais, instruit par le tems, et devenu plus sage,
Je n'en fais plus guère d'usage
Que dans mes scènes d'opéra.

J'aime assez ton joli visage.
Ton teint peut rappeler la fraîcheur du printems,
Quand, le front ceint de fleurs, il règne dans nos champs.
Mais que m'importe son image ?
Je ne dirai rien de ton âge ;
Eh ! qui n'a pas eu dix-sept ans ?

Ce port, cette taille divine
Réunissant la majesté
Du cèdre qui dans l'air domine,
Au liant d'un roseau par Zéphire agité;
Ce pied qu'on regarde, et qu'on vante,
De ta voix les sons ravissans,
De ton sein les attraits naissans,
Et cette bouche si charmante
Qui semble appeler tous les sens....
Voilà pourtant, voilà des moyens pour séduire;
Mais moi, je ne veux point seulement les décrire;
Je sens trop bien le prix du tems.

Que dans vingt madrigaux, fruits d'une folle ivresse,
On prodigue pour toi des éloges pompeux;
Que tes amans vantent sans cesse
Tes yeux, leur beauté, leur finesse;
On ne me verra point te célébrer comme eux.
Moi, je ne connois de beaux yeux
Que ceux qui peignent la tendresse.

ÉPITRE VIII.

A MADAME T**.

A vous que j'aime à la folie,
Zirphé, sans avoir vu vos traits.
Oui, je vous crois assez jolie
Pour vous adorer à jamais;
Oui, je vous consacre ma vie,
Et je trouverois très-plaisant
Que ce qu'on nomme sympathie
Vous forçât de m'en dire autant.
Si ce brusque aveu vous étonne,
Voyons; qu'auroit-il de fâcheux?
Quoi! de la Seine à la Garonne
Un amant est-il dangereux?
Allons; point de vertu cruelle.
Jeune Zirphé, point de courroux.
Que vois-je? Un sourire si doux
Approuve-t-il l'amour fidèle

Que je crois ressentir pour vous,
Cet amour vif, et sans modèle,
Cet amour déja si jaloux?
Oui, jaloux, Zirphé, quand je pense
Que j'ai près de vous cent rivaux.
De grace, redoublez leurs maux,
S'il en est en votre présence.

Ah! que ne puis-je constamment
Voir moi-même, en suivant vos traces,
Ce que l'on m'a dit si souvent,
Et célébrer, en vous voyant,
Mille plaisirs, et mille graces!
Vous voir, attentive à charmer,
Forcer, par un double avantage,
Et tous les cœurs à s'enflammer,
Et l'envie à vous rendre hommage!
Saisir tant de traits précieux,
Et d'esprit, et de caractère!
Chercher le bonheur dans vos yeux!
Y lire le desir de plaire,
Desir pour vous toujours heureux!

Enfin louer, avec mystère,
Ces lèvres de rose où l'Amour
S'amuse en allant à Cythère,
Et se repose à son retour!

Me direz-vous d'un ton sévère,
» Monsieur, je ne vous connois point?—
Croyez-moi : grace de ce point
Qui ne m'effarouchera guère.
Je sais trop qu'en de certains cas
La dignité n'est point à craindre ;
On la voit si souvent se plaindre,
Quand le cœur la dément tout bas.
Quoi qu'il en soit, je vais me peindre
Pour éviter tout embarras.

Voyons ; armons-nous de courage.
Oui, j'ose le dire, à mon âge
Le cœur peut être encor charmé ;
L'esprit doit paroître agréable ;
L'homme, par l'usage formé,
A cet âge est le plus aimable.

On le dit ; mais c'est une fable ;
Car je sens qu'il est moins aimé.
Du tems la fatale vitesse
Enfin, je dois en convenir,
M'entraîne loin de la jeunesse.
Eh bien, sans regrets, sans tristesse,
Je suis au moment de jouir,
Plus éclairé par la tendresse,
Moins emporté par le desir.
Ma taille, mon air, ma figure,
Ont dû plaire assez autrefois.
L'on pourroit douter de leurs droits ;
Mais un vieux portrait m'en assure.
J'ai servi, dans plus d'un emploi,
Vingt ans sous les drapeaux du roi,
Plus long-tems, sous ceux de nos belles.
En fût-il de tendres pour moi ?
J'en doute un peu ; mais, sur ma foi,
Je sais qu'il en fut d'infidèles.
Je n'en pris jamais trop d'humeur.
Souvent j'aimai mon successeur,
Et mon cœur parle encor pour elles.

Daignez ici vous consulter;
L'article est de quelque importance.
Oui, vingt femmes, en confidence,
M'ont daigné souvent répéter
Qu'il faut prendre, par préférence,
Un amant facile à quitter.
La gaîté, la douce folie
Qui, premiers charmes de la vie,
Nous engagent à la chérir,
J'en conviens, je les fais peu naître;
Mais viennent-elles à paroître,
Je ne les laisse pas mourir.
Par moi l'amitié délicate
Ne vit point son espoir déçu.
Nul avantage ne me flatte
Comme un bienfait que j'ai reçu.
Je suis les conseils qu'on me donne
Sur mes vers même, et sans douleur
Au rang j'accorde une valeur;
Mais je compte avec la personne.

Faut-il achever? Essayons.

Dans mes portraits la médisance
Jamais ne guida mes crayons.
Tout ce que j'écris, je le pense.
Si je vante quelque beauté,
S'il est un mortel que j'encense,
Oui, toujours l'œil de l'équité
Voit le sceau de la vérité
Sur l'éloge que je dispense.
Prévenir constamment l'ennui,
Glisser sur les défauts d'autrui,
Être, avec une humeur égale,
Complaisant, sans être soumis,
Jeune maîtresse, vieux amis,
Voilà mes goûts et ma morale.
Mais il est tems d'être discret;
J'ai dit tout ce que j'ai pour plaire.
Que me reste-t-il donc à faire?
D'envoyer vite ce portrait.

Que je sois trop, ou peu modeste,
Zirphé, soulagez le tourment
D'une incertitude funeste.

Accordez-moi très-promptement
Un *bon* pour être votre amant ;
Vous aurez du tems pour le reste.

ÉPITRE IX.

LA RÉUNION DE LA MUSIQUE, ET DE LA POÉSIE; A MADEMOISELLE **.

D'Euterpe, et d'Érato, jeune et vive interprète,
Quelle flatteuse volupté,
Quel intérêt ta voix leur prête!
Que de charmes ta grace ajoute à leur beauté!
Vois-les s'enflammer, et sourire.
Ton art les embellit; ton talent les inspire.
Avant toi leurs débats ont souvent éclaté,
Et même affoibli leur empire.
Enfin tu les unis. Le Pinde est enchanté.
L'Amour partage son délire,
Et te présente un prix qui n'est plus disputé.
Pomone, Erosine, Zirphé,
Iphise, Adèle, Thélaïre
Sous les yeux d'Apollon, aux accens de sa lyre,

Signent à l'envi le traité.
Que j'aime à te voir triomphante !
Qui pourra décider jamais
Des deux aimables sœurs quelle est la plus contente,
Lorsque, déployant mille attraits,
Tu viens, ou folâtre, ou plaintive,
Tantôt par des chants séducteurs
Varier les plaisirs de l'oreille attentive,
Et tantôt, par un jeu qui touche, et qui captive,
Tout exprimer, tout peindre, et t'emparer des cœurs ?

O puissance de ta magie !
Par un père homicide entraînée à l'autel,
Sans te plaindre de lui, sans regretter la vie,
Et pour Achille seul offrant des vœux au ciel,
Que tu commandes bien à mon ame attendrie !
L'actrice disparoît sous le couteau mortel ;
Je tremble pour Iphigénie.

ÉPITRE X.

A M. *.

QUAND j'ai reçu ta lettre, mon ami, j'avois juré de ne plus faire, et de ne plus lire de vers. Les tiens m'ont déja rendu bien des fois infidèle à une partie de mon serment, et je sens même qu'ils affoiblissent mes scrupules sur l'autre.

Oui, tes vers ont su me charmer,
Et je ne puis trop les relire.
Sous tes yeux j'appris l'art d'aimer.
Que n'appris-je aussi l'art d'écrire !

Quelle étoit donc la cause de mon humeur? Il est naturel de t'en instruire, et je ne veux point avoir de secret pour toi.

Lorsque j'ai cueilli des bouquets

Dans les rians jardins de Flore, (1)
Rien n'a traversé mes projets;
Les guêpes sommeilloient encore.
Sans orgueil bientôt j'ai voulu
Montrer cet amour peu connu,
Cet amour antique, et fidèle,
Toujours respectant une belle,
Et combattant pour sa vertu; (2)
Sur la scène de la féerie
Introduire un genre nouveau;
Sans lutins, sans mythologie,
Faire toute une tragédie,
Et des mains mêmes de Clio,
Par toute sa pompe embellie,
Prendre les traits de mon tableau.

Eh bien, mon cher ami, j'ai encore réussi, puisque soixante représentations, et plus, ne laissent pas que de constater un succès. Mais de-là, les clameurs, les

(1) Opéra de la fête de Flore.

(2) Adèle de Ponthieu, opéra de chevalerie.

tracasseries, et l'humeur dont je parle. Quoique je mette assez tout cela à sa véritable valeur, je ne puis pourtant m'empêcher d'être un peu indisposé contre les muses, et je veux, au moins, restreindre mon commerce avec elles.

Je ne chante donc que les belles,
Ami, si je rime jamais.
Dès que je dirai du bien d'elles,
Mes vers leur sembleront parfaits.

Rien de plus sage, sans doute, que cette résolution. Mais la tiendrai-je mieux que la première ? J'ai de la peine à le croire, et je pourrois même fort bien y manquer dès aujourd'hui.

Tel un ruisseau, que de sa pente
L'art jaloux avoit détourné,
Gémissant d'être emprisonné,
Rompt ses fers, s'élance, et serpente.
Charmé de trouver une fleur,
Charmé d'en réfléchir l'image,

Peut-être aime-t-il davantage
Cet arbre qui, des ans vainqueur,
Le couronne de son feuillage.

Tu t'imagines, peut-être, que je vais te mander des nouvelles du pays des illusions, de ce Paris où je t'attends envain depuis long-tems. Eh bien, on y trouve toujours les mêmes charmes, ainsi que de nouveaux ridicules.

Une foule de jeunes gens
Surprendroit ton expérience,
Au moins pendant quelques instans,
Si tu voyois leur assurance
En parlant de chaque science,
En prononçant sur les talens.
Mais souvent leur fougue imprudente
Fatigue même leurs parens,
Et ces hommes, faits à quinze ans,
Sont encore enfans à quarante.
De nos Laïs, en vérité,
Le luxe, et la célébrité,

De Paris font une autre Athène.
Mais jamais, dans l'antiquité,
Vit-on la folle vanité
De ceux que leur adresse enchaîne?
Chacun d'eux, épris sans amour,
Brûle de montrer au grand jour
Et sa conquête, et son délire;
Veut que sa belle ait une cour,
Qu'elle soit par-tout, qu'on admire
Le collier qui pare son sein,
Ses coursiers, sa robe, son train.
N'est-ce pas, à peu près, lui dire:
» Dans ce char, doré par Martin,
» Faites voir à toute la ville
» Que vous êtes une catin,
» Et que je suis un imbécille? —

Je ne dirai pas un mot de plus sur ces demoiselles. Si je médisois de la beauté, tu ne me reconnoîtrois point. Passons à des objets généraux.

S'agit-il d'une nouveauté?

On court, on remplit le spectacle,
Pour fronder, ou crier miracle,
Souvent sans avoir écouté.
Le souper vient; c'est autre chose;
On médit. Faut-il pas qu'on cause?
Ce n'est là qu'un amusement.
A Paris fort heureusement
Il est tant d'objets pour médire,
Que le grappin de la satire
N'est jamais sur nous qu'un moment.
Dans tout tems enfin, sans scrupules,
On brode sur les ridicules.
On parle des impôts, des lois,
Sur-tout des belles, et des rois.
Chacun, ou critique, ou raisonne,
Ou, par fantaisie, ôte, et donne
Et des amans, et des emplois.
Audinot (1), nouvelle musique,
Tragique bourgeois, politique,

(1) Chef d'une troupe d'enfans comédiens sur le boulevard.

Romans, sermons, *et cætera*,
Tout s'agite, et rien n'intéresse.
On parle du Turc à la messe,
Du nouveau pape à l'opéra.

ÉPITRE XI.

A M. DORAT,

après la première représentation de Régulus, *et de* La Feinte par amour.

DEUX succès dans un jour ! Quel malheur pour l'envie !
Quelle douceur pour l'amitié !
Si l'entreprise fut hardie,
Te voilà bien justifié.
Quoi ! dans le même jour produire deux ouvrages,
Offrir l'antique Rome, et dévoiler nos mœurs,
En réunissant les suffrages,
En contraignant l'envie à voiler ses fureurs !
Voilà des faits dont ma mémoire
A jamais gardera le plus doux souvenir,
Et qui, bientôt gravés par la main de l'histoire,
Doivent surprendre, et charmer l'avenir.

Suis tes heureuses destinées.

Ami, que tes mains fortunées
Moissonnent, tour-à-tour, des lauriers, et des fleurs.
Séduit par les accens flatteurs
Du dieu, des nymphes du Parnasse,
Tu préféras leurs présens enchanteurs
A ces lauriers teints de sang, et de pleurs,
Que t'offrit le dieu de la Thrace.
Apollon à tes vœux doit toutes ses faveurs.

Que ton pinceau me plaît ! que sa touche est aisée !
Que ta fécondité m'étonne, et me ravit !
Dis-moi comment ton art sans gêne l'asservit ;
Comment l'expression noble, riche, et sensée,
Harmonieusement vient servir ta pensée ;
Et comment, à-la-fois, au gré de ton esprit,
L'homme du monde parle, et le poëte écrit ?

Enfin Melpomène, et Thalie,
En te conduisant d'une main,
De l'autre sur ton front serein
Placent les palmes du génie.
Près de toi les Plaisirs, les Jeux

Chantent des hymnes à ta gloire,
Et l'amitié, tu dois le croire,
Applaudit et chante avec eux :
» Que j'aime les fruits de tes veilles,
» Peintre charmant de la gaîté,
» Des mœurs, de l'héroïsme, et de la volupté !
» Sur les pas de Chaulieu, de Gresset, des Corneilles,
» Tes triomphes ont éclaté.
» Que j'aime les fruits de tes veilles !
» Tu vas par trois chemins à l'immortalité. —

ÉPITRE XII.

A M. LE VICOMTE DE C***.

QUE fais-tu, jeune audacieux?
Ixion, quelle est ton attente?
A vingt ans tu portes les yeux
Sur une femme de cinquante!
A vingt ans! Pauvre malheureux!
Quoi! sans aucun respect pour l'âge,
Voilà mon enfant qui s'engage,
Et s'avise d'être amoureux!
Si l'on ne reçoit ton hommage,
Si l'on fait languir tes amours,
Faudra-t-il trembler pour tes jours?
Allons, mon cher; reprends courage.

Écoute: à ton premier desir,
Je vois ta vénérable dame
Discrètement s'enorgueillir

D'avoir fait naître dans ton âme
L'amour, et le goût du plaisir;
Te remontrer quelle distance
Le tems mit de son âge au tien,
Mais toujours avec l'espérance
Que ton amour n'en verra rien.
A l'en croire, aucune aventure
N'effleura jamais son honneur,
Et jusqu'à toi, son âme pure
Sut résister. La chose est sûre.
Sans doute on attendoit ton cœur.

Au jargon de la pruderie
Le jeu de la coquetterie
Succédera pour ton malheur.
Te voilà jaloux. Quel délire!
De ta belle plus entêté,
Tu croiras (quelle indignité!)
Qu'un autre enfin peut la séduire.
Tu croiras que chacun admire
En elle esprit, vertu, beauté.
Moi, je vois tout le monde rire

De ta folle simplicité.
Cependant, toujours enchanté
Dans le palais de ton Armide,
Tu fuiras la main qui te guide
Au miroir de la vérité.

Reviens, reviens de ton ivresse,
Abjure un triste égarement;
Quitte à reprendre le roman
Avec une jeune maîtresse.

ÉPITRE XIII.

AUX FRANÇOIS DÉTRACTEURS DE LA FRANCE.

Qui l'eût jamais prévu, dans ces tems d'héroïsme,
Dans ces tems où régnoit l'heureux patriotisme,
Que le François coupable, encor plus que léger,
S'aviliroit un jour pour flatter l'étranger ?

Détracteurs de la France, ah ! quel honteux délire
Contre elle vous arma des traits de la satire ?
Sa gloire, son amour, ses dons multipliés,
Par ses enfans, par vous sont-ils donc oubliés ?

Allez, cruels, allez apprendre en Germanie
Les tendres sentimens qu'on doit à la patrie.
Vous verrez des François proscrits, et malheureux
Par un funeste arrêt lancé sur leurs aïeux,
Pour rendre à leur pays un plus sensible hommage,

Avec un saint respect conserver leur langage.
Louisdorf, que j'aimois à voir tes habitans,
François par leurs aïeux, et par leurs vœux constans,
Selon que la fortune, ou contraire, ou propice,
Soumettoit nos guerriers aux jeux de son caprice,
Ou répandre des pleurs, ou porter jusqu'aux cieux
Leur amour, et leur joie à travers mille feux!
» Puissions-nous, disoient-ils, réunis à nos frères,
» Parer, un jour, de fleurs les tombeaux de nos pères!
» Quoi! sujets par l'amour, ne serions-nous jamais
» Enchaînés doublement par le nœud des bienfaits?—

Hélas! que je les plains! Les dons que la nature
Entre vingt régions partage avec mesure,
Ces dons si variés, sa généreuse main,
O France! les a tous réunis dans ton sein.
Je vois un long amas d'orgueilleuses montagnes
Protéger le midi de tes vastes campagnes.
Par un triple rempart enceinte vers le nord,
Des foudres ennemis tu peux braver l'effort,
Tandis que des deux mers les favorables ondes,
Des trésors de ton sol enrichissant les mondes,

Reversent dans tes ports, par un heureux reflux,
Des biens non moins chéris, quoiqu'ils soient superflus.
Jusques dans ses défauts que ton peuple est aimable !
Impétueux, mais doux, frivole, mais affable,
Ennemi des liens, mais aimant la beauté,
Aimant son souverain plus que la liberté ;
Vainqueur dès qu'il combat sous un chef qu'il estime,
Humain dans la victoire autant que magnanime,
De la paix, de la guerre égayant les loisirs,
Il chante ses malheurs ainsi que ses plaisirs.
De ce don précieux dirige mieux l'usage,
Peuple toujours charmant, quoique souvent peu sage.
Laisse moins aiguiser à la malignité
Les traits que par tes mains va lancer la gaîté.
Songe que le couplet tracé par l'anonyme,
Presque toujours un tort, est quelquefois un crime.

France, climat chéri de Vénus, et de Mars,
Asyle fortuné qu'ont choisi les beaux arts,
En vain tes détracteurs vantent, dans leur ivresse,
La liberté de Rome, et celle de la Grèce ;
Souvent la liberté n'est qu'un nom suborneur.

L'ordre qui nous gouverne est plus près du bonheur.
Un seul, maître de tout, secrétement balance
Ce qui peut affermir, et troubler ta puissance.
L'activité dirige, et remplit ses projets.
La loi commande au prince, et l'honneur aux sujets.

Tout un peuple veut-il d'un fils de la victoire,
D'un prince citoyen consacrer la mémoire?
Il appelle un François, il brigue ses travaux,
Et l'artiste se place à côté du héros;
Heureux, quand, loin de l'œil du critique sévère,
Quand, loin de ses rivaux, du goût qui les éclaire,
Il n'a point à pleurer, cet artiste imprudent,
Sur l'or qu'il a reçu, la perte du talent!
Toutefois dans Paris l'affreuse calomnie,
Ce monstre à mille voix, impunément publie
Que, sur l'aile du tems, tous les arts envolés
Se sont loin de nos bords pour jamais exilés,
Et que le sort bientôt, jaloux de tout détruire,
Des lys vers son déclin fera pencher l'empire.
Répondez-moi, François; répondez, fils ingrats:
Sont-ils vrais ces malheurs? Non, vous n'y croyez pas.

Pour modèle à la Seine, ailleurs plus révérée,
Donnerez-vous toujours la Tamise, ou la Sprée ?
Faut-il donc voir par vous l'esclavage exalté ?
Peut-on diviniser la fausse liberté ?
Croit-on que le talent doit renaître avec peine
Où Montagne écrivit, où triompha Turenne ?
Vous vantez l'étranger, les morts, l'antiquité,
Qui blessent de plus loin votre orgueil irrité.
Il est un autre orgueil, et plus noble, et plus sage.
La gloire d'un François a toujours mon hommage.
Célèbres écrivains, artistes, et guerriers,
Je tiens à vos honneurs, en comptant vos lauriers.

Sans doute nos neveux moins jaloux, et plus justes,
Des grands hommes du siècle encenseront les bustes.
Rousseau, Vernet, Rameau, Voltaire, Crébillon,
Bouchardon, Montesquieu, Destouches, et Buffon,
Tant d'autres dont le goût, le génie, et la grace,
A côté de leur trône ont désigné la place,
Prouveront que nul siècle, avec faste vanté,
N'eut jamais plus de droits à l'immortalité.
Londres, en vain des mers tu prétendis l'empire ;

Sartine a répandu le zèle qui l'inspire.
Les pins tombent des monts, se forment en vaisseaux,
S'élancent de nos ports, et règnent sur les eaux.
Vous, héros que la France arma de son tonnerre,
Paroissez; que ma main vous crayonne à la terre.
Mais vous vois-je à Coni, Guastalle et Fontenoi?
J'admire, et mes crayons s'arrêtent malgré moi.
La Hesse, le Véser, et la Vétéravie,
Diront tout ce qu'a fait l'art soumis au génie.
Minorque, et la Grenade, un long étonnement
Vous laisse encor douter du double événement
Qui plaça sur nos fronts les couronnes rostrales
Qu'enlaçoient les rameaux des couronnes murales. (1)

Censeurs audacieux, visitez les foyers

---

(1) Prise de l'île et de la citadelle de Minorque, et bataille navale gagnée peu de jours avant l'assaut donné à cette citadelle, 1756.

Prise des forts et de l'île de La Grenade; victoire remportée, deux jours après, à la vue de cette île, par le comte d'Estaing, général de terre et de mer, 1779.

Qu'habitent dans nos champs tant de braves guerriers.
Qu'y voit-on? Les portraits, l'armure de leurs pères,
Pour unique ornement de leurs nobles chaumières.
Quels sont leurs entretiens? Les récits des combats
Où ces antiques preux signalèrent leur bras.
L'un sillonnant les mers, et domptant leur furie,
Sur un monde nouveau fit régner sa patrie.
L'autre aux murs de Solime expira pour sa foi.
Celui-là dans les fers, pour en sauver son roi....
» Ce sont-là nos aïeux. Viens; marche sur leur trace,
Dit le père à son fils qu'il arme, et qu'il embrasse.
» Sois citoyen comme eux; meurs comme eux en soldat.
» Oui, tu vécus assez si tu meurs pour l'état. —
Combien l'enfant s'anime aux accens du courage!
Plus ému par l'aspect d'un illustre lignage,
Il sourit aux périls que lui promet le sort,
Et brûle d'y chercher des lauriers, et la mort.
Les peines, les revers en vain troublent sa vie;
Il regarde la gloire, et le malheur s'oublie.

Et voilà ces mortels qu'une aveugle fureur
Insulte sans raison, ainsi que sans pudeur!

Vous les outragez, vous qui, dans le sein des villes,
Protégés par leurs bras, coulez des jours tranquilles!
Sur des remparts détruits osez voir nos guerriers,
Hier parés de fleurs, aujourd'hui de lauriers,
Réaliser la fable où, loin des yeux d'Armide,
Renaud n'écoute plus que l'honneur qui le guide.
Ignorez-vous, hélas! ces faits que les Romains
Auroient éternisés par des honneurs divins?
Ces faits dont le récit est aussi doux qu'utile?
Je n'en citerai qu'un; j'en pourrois citer mille.

Brunswick quitte Vésel, et marche à Clostercamp (1)
Dans l'espoir de surprendre, et forcer notre camp.
Il s'approche en secret; et, plein de confiance,
Attend que le jour naisse, et serve sa vengeance.
Cependant un bruit sourd inquiète d'Assas
Veillant sur nos destins avec quelques soldats. (2)

---

(1) La bataille de Clostercamp a été donnée dans l'année 1760.

(2) M. d'Assas étoit officier de chasseurs dans le régiment d'Auvergne.

Il y court. L'ennemi vers lui bientôt s'élance,
Et, le fer sur son cœur, lui prescrit le silence.
Mais d'Assas, ni vaillant, ni François à demi,
S'écrie : » Auvergne, à moi ! Tirez sur l'ennemi. —
On obéit, il meurt. Nous marchons, et la Gloire,
Dans le char du soleil, nous conduit la victoire.

O ma patrie, objet d'un juste dévouement,
Faut-il attendre en vain qu'un pompeux monument
S'élève, et reproduise à la race future
De ce jeune héros l'incroyable aventure !
Songe que tu te dois cet honneur immortel ;
Songe que ce tombeau va devenir l'autel
Où tes fils jureront de venger ton injure ;
Songe qu'ils n'auront point à rougir d'un parjure.

Mais, parmi tes enfans, qui peut ne pas t'aimer,
En voyant l'univers te craindre, ou t'estimer ?
Vous qui voulez blesser le sein qui vous fit naître,
Vous François, montrez-vous enfin dignes de l'être ;
Sur vos concitoyens tentez d'autres succès ;
Répandez dans leur cœur l'orgueil du nom François.

Avec la vérité que votre voix leur crie :
» Le premier des devoirs, c'est d'aimer sa patrie.

Nota. Cette épître d'abord imprimée séparément, et refaite enſuite, a reparu dans le journal des dames du premier septembre 1777, comme elle est ici, à quelques vers près sur notre marine, ou formant une invocation à la patrie. Je me reproche de n'y avoir pas inséré aussi un fait qui honore également le monarque, & le ministre à qui il est dû. L'action sans égale du vaillant d'Assas paroissoit oubliée depuis dix-sept ans ; cette action si étonnante, puisque, ayant rempli son devoir en allant reconnoître les ennemis, il pouvoit se rendre prisonnier comme le firent des officiers d'un grade supérieur, & d'autres, sans rien perdre de leur gloire ; cette action d'autant plus généreuse, qu'il est certain que la vanité n'y a pas eu la part la plus légère. En effet, d'Assas, dans l'ombre de la nuit, ne pouvoit être excité, ni soutenu par les regards de ses concitoyens, et de ses rivaux, lorsqu'il donne lui-même l'ordre de sa mort, l'ordre de tirer ſur lui pour réveiller l'armée Françoise, et la garantir d'une surprise complète. Comment donc le dévouement de ce jeune héros a-t-il attendu si long-tems sa récompense, puisque c'est, sans doute, à ce dévouement sublime qu'est

due, en partie, la victoire de Clostercamp, victoire si importante pour la France? Enfin, au mois d'octobre 1777, monsieur le prince de Montbarrey, ayant été appelé au ministère de la guerre, et ayant aussitôt mis sous les yeux du roi l'action qui a immortalisé d'Assas, sa majesté a donné une pension de mille livres, partageable entre son frère, et ses neveux; pension qui sera héréditaire, et perpétuelle pour tous les mâles du nom d'Assas.

ÉPITRE XIV.

A MADAME * *** ***.

PRENDRE un poëte pour amant!
Zélis, ah! la bonne folie!
Céderois-tu pour le moment
Au besoin d'un engagement?
Je le dis par plaisanterie.
Ah! je devine... Apparemment
Tu veux goûter, de ton vivant,
Les prémices d'une autre vie.
N'es-tu donc pas jeune, et jolie?
Zélis, jouis mieux du présent.
Va, ta beauté te déifie.
Que le nom vanté de Lesbie
Cesse enfin d'égarer tes sens.
Crois-moi; sous ce nom qu'on envie,
Catulle exerça ses talens.
Plus d'une maîtresse chérie,

Séduite, conquise, et trahie,
Tour-à-tour, anima ses chants.
D'ailleurs maint auteur, dont la muse
Tire sur la postérité
Des brevets d'immortalité,
Doit craindre qu'elle ne refuse
D'acquitter sur son arrêté.

De quel feu ton amant s'embrase!
L'Amour semble animer ses traits.
Bon! c'est pour peindre tes attraits
Qu'il te regarde avec extase.
Un plaisir, pour lui plus flatteur,
Suspend bientôt ce foible hommage.
Bientôt l'amant n'est plus qu'auteur.
Il te lit son nouvel ouvrage;
Adieu tous les plaisirs du cœur.
Sans doute, convive agréable,
Il va, le soir, par sa gaîté,
Faire le charme de la table,
Et, par ses succès plus aimable,
Intéresser ta vanité.

Si l'on aime l'homme estimable,
On adore l'amant fêté.
Mais, toujours négligeant de plaire,
Ton penseur, même à ton côté,
Ou disserte avec gravité,
Ou, philosophe atrabilaire,
Loin de rire avec la beauté,
Approfondit un caractère.

Prend-il, Icare téméraire,
L'essor, hélas! si peu suivi,
De Quinault, Corneille, ou Molière?
Pour Arnould, Clairon, Doligni,
Est-il déja dans la carrière?
Alors, pour toi que de tourmens,
Jusqu'à ce jour dont la lumière
Va t'éclairer sur ses talens!
Ce jour vient. Le parterre avide
Se meut en flots tumultueux.
Tu frémis; l'auteur s'intimide.
La foudre gronde; un flot perfide
Engloutit l'ouvrage à tes yeux.

Tel qu'Arion calmant l'orage,
Si ton amant plus fortuné,
De lauriers, de fleurs couronné,
Regagne à la fin le rivage,
Tu croiras son destin charmant.
Quelle erreur ! Apprends que l'envie
Fera le tourment de sa vie,
Du triomphe d'un seul moment.

Encore un coup, que veux-tu faire
D'un rêveur toujours agité,
Qui d'une Iris imaginaire
Se forme une divinité ?
D'un fou qui parle de Parnasse,
Et de muses à tout propos,
Nous chante Alcide, et ses travaux,
Loin de tenter avec audace
D'être au nombre de ses rivaux ?

ÉPITRE XV.

A M. LE MARQUIS DE LA FAYETTE,

servant les Américains septentrionaux dans leur guerre contre les Anglois.

FIER rejeton de la chevalerie,
Jeune François, honneur de la patrie,
Heureux les lieux où tu reçus le jour!
Heureux le cœur où tu vis par l'amour!
Heureux qui peut te voir, et te connoître!
Que tout François s'enorgueillit de l'être,
Quand, sur nos bords, la déesse aux cent voix,
Dans ses récits de périls, et d'exploits,
De toutes parts fait entendre, et répète
Ce nom chéri, le nom de La Fayette!

» Fortune, et rang, nom antique, et fameux,
Te disoit-on, » tu reçus tout des cieux.
» Ces biens, ces droits, ces honneurs qu'on encense,

» Sont-ils trop peu pour ta haute espérance?
» Dans ton printems que te faut-il de plus? —
Tu répondois : » Des exploits, des vertus.
» Plus le hasard nous donne un rang insigne,
» Plus le devoir veut qu'on s'en rende digne.
» Imiterai-je un guerrier indolent
» Qui, sans étude, ainsi que sans talent,
» Ose exposer, et l'honneur, et la vie
» Des citoyens que l'état lui confie?
» Il fut leur chef; il devient leur bourreau.
» L'affreux remords l'accompagne au tombeau.
» Étoit-ce ainsi que nos braves ancêtres
» Servoient la gloire, et la France, et leurs maîtres?
» Qui peut compter cent illustres aïeux
» Doit en rougir, s'il n'est aussi grand qu'eux. —

Voilà, voilà les élans de ton âme,
Lorsqu'au devoir qui t'anime, et t'enflâme,
L'honneur se joint, dirige tes desirs,
Et rompt ces nœuds dont la main des plaisirs
Environnoit ta brillante jeunesse.
Devant toi fuit leur troupe enchanteresse.

Mais un obstacle, et plus fort, et plus doux,
Pourroit encor t'arrêter parmi nous.
Tu l'as prévu. De ton épouse en larmes
Tu redoutois la tendresse, et les charmes.
Eh bien, tu crois, par la gloire enchanté,
Devoir tromper l'amour, et la beauté.
Dans quel moment ! Quand ton âme enchaînée
Attend un fruit du plus tendre hyménée.
Sublime effort ! Ah ! pardonne à mon cœur
D'avoir ici réveillé ta douleur.

Tels, autrefois, pour venger l'innocence,
Prompts à quitter les rives de la France,
Ces fiers guerriers, ces vaillans paladins
Alloient combattre en des climats lointains ;
Tels vers ta nef, par l'honneur même acquise,
Les compagnons de ta noble entreprise
Courent te joindre, et l'agile vaisseau
Vole avec vous dans un monde nouveau.
De quels transports retentit le rivage !
Que de guerriers, dont tu reçois l'hommage,
Guident tes pas vers l'auguste sénat,

Effroi d'un trône, et soutien d'un état!
Là fièrement siège l'indépendance;
Et la valeur, la force, la prudence,
Le casque au front, debout à ses côtés,
Pour les remplir pèsent ses volontés,
Quand, sur les bords d'Albion éperdue,
S'armant en vain de sa hache rompue,
Le despotisme à ses complots cruels
Voit s'opposer de généreux mortels.
Mais ton sang coule, et la Pensylvanie
Craint pour sa gloire, en craignant pour ta vie.
Cependant rien ne t'arrache au combat
Que triomphant comme chef, et soldat.
Que n'as-tu pu préparer la journée (1)
Où de l'Hudson la nymphe couronnée
Voit, de son char, gémir vingt bataillons,
Et sous le joug humilier leurs fronts!

Jeune guerrier, que contemple la terre,

---

(1) Peu après le combat ci-dessus, une autre armée Angloise mit bas les armes près de la rivière d'Hudson.

D'un Fabius apprends l'art de la guerre.
Le dictateur renaît dans Wasghington.
Apprends de lui, moderne Scipion,
A subjuguer la Carthage nouvelle,
Si vers ses murs la vengeance t'appelle.

Tremblez, Anglois, tremblez pour vos foyers,
Devant le fils d'un de ces chevaliers (1)
Qu'Orléans vit arrêter la furie
De vos aïeux, et venger la patrie.

Quitter l'Amour, et nos rians climats,
Pour affronter les périls, le trépas,
Pour arracher un peuple à l'esclavage,
C'est réunir le héros, et le sage.
Poursuis; achève, et, fortuné vainqueur,

---

(1) Un des ancêtres du marquis de la Fayette étoit un des principaux chevaliers qui, avec Xaintrailles, Dunois, Gaucourt, Villars, et La Hire, défendirent Orléans contre les Anglois, sous le roi Charles VII, et en firent lever le siège.

Viens recevoir des prix chers à ton cœur.
Non, il n'est point de rival qui gémisse,
De légion dont l'orgueil n'applaudisse,
Si tu reçois l'honneur de la guider.
Qui veut s'instruire est né pour commander.
Tu trouveras (un François doit le croire)
Dans tous les cœurs le vrai prix de la gloire ;
Et la beauté que parent tes lauriers
Osera dire à nos jeunes guerriers :
» Voilà l'objet dont mon ame est charmée.
» Par un héros qu'il est doux d'être aimée!

PIÉCES
ANACRÉONTIQUES.

PIÉCES ANACRÉONTIQUES.

LES CHOIX RÉUNIS.

Roi, mon vœu seroit que la reine
Unît la grace à la beauté,
Et que son air de majesté
Annonçât une souveraine.

Berger, je choisirois, d'accord avec l'Amour,
Une jeune, et tendre bergère,
Folle, et naïve tour-à-tour,
Coquette sans être légère,
Dont le teint, aux fraîches couleurs,
Parût, sans la moindre imposture,

L'emporter sur l'éclat des fleurs
Qu'elle auroit prises pour parure.

Dans un ami mon cœur exige plus.
Je veux qu'il soit humain, discret, doux, et sévère,
Et qu'en lui l'esprit, pour me plaire,
Dirige, et pare les vertus.

Si, comme ces mortels placés dans ma mémoire,
Ou par la fable, ou par l'histoire,
J'étois ami, monarque, et berger à-la-fois,
Mon cœur, ô charmante Glicère!
Pour remplir tous ces vœux ne feroit qu'un seul choix.
Ah! qu'il seroit facile à faire!

L'AMITIÉ NÉCESSAIRE.

CLÉON, sans un ami, point de plaisirs parfaits.
Viens chez moi; l'amitié t'appelle.
Viens, à souper, voir une belle
Qui réunit tous les attraits.
C'est la fraîcheur de la rose nouvelle,
Quand l'aurore à la terre annonce ses bienfaits.

Le front ceint de myrte, et de lière,
Notre Hébé, le verre à la main,
Fera, selon nos vœux, couler de son aiguière
Du Cap, ou du Tockai, le jus vraiment divin.
Aussi suis-je déja certain
Que l'heureuse gaîté, ta compagne fidèle,
Qui si rapidement en bons mots étincelle,
Viendra briller à ce festin.
La douce, et tendre mélodie,
Et le parfum des fleurs répandu dans les airs,

Raviront à-la-fois, par leurs charmes divers,
Tes sens, et ton ame attendrie.

Viens; l'amitié t'en fait la loi.
Tu ne veilleras point. Cette amitié discrète
Promet, avant minuit, d'approuver ta retraite,
Et saura se résoudre à se passer de toi.

LA VÉRITABLE SAGESSE.

DANS ma demeure solitaire
J'étois hier triste, et rêveur.
Avec Montagne, et La Bruyère,
De l'homme je sondois le cœur.
Déja, guidé par leur lumière,
J'allois croire que le bonheur
Hors de nous n'étoit que chimère.
O prodige ! Un enfant, les yeux baignés de pleurs,
Paroît; je m'attendris. Quels seroient ses malheurs?
Je le prends dans mes bras, et reconnois mon maître.
Amour, charmant Amour, comment te méconnoître?
» Quoi ! me dit cet aimable enfant,
» Tu m'as chanté; j'ai dicté tes ouvrages,
» Et ton printems est couvert de nuages !
» Reviens de ton égarement.
» Bannis cette noire tristesse;
» Ouvre les yeux; suis-moi; je serai ton appui.

» Tu cherches en vain la sagesse ;
» Tu ne pourras, sans moi, rencontrer que l'ennui.
» Viens près de la jeune Glicère,
» Accours, vole, ta lyre en main,
» Pour te joindre à l'heureux essaim
» De mille amans qui cherchent à lui plaire. —

» Amour, je vois fuir mes beaux ans.
» Ce n'est qu'à de jeunes amans
» Qu'il est permis de rendre hommage aux Graces.
» Veux-tu que j'aille, sur tes traces,
» Chanter Glicère, et m'enflammer,
» Ou passer tous mes jours à la voir, à l'entendre,
» Entre la crainte de l'aimer,
» Et la peine de m'en défendre ? —
» Viens, repartit l'Amour, et suis-moi sans frayeur. —
Je le suis. Son flambeau m'éclaire,
J'arrive, j'adore, j'espère,
Et bientôt rien ne manque aux desirs de mon cœur.
La sagesse est toujours compagne du bonheur.

L'AGE D'AIMER.

On m'a dit, j'en conviens, mais toujours vainement:
» C'est être fou que d'aimer à ton âge. —
Moi, je pense bien autrement;
Suis-je aimé? J'aime, et me crois sage.
Je lis mon âge dans les yeux
De celle que mon cœur adore.
A vingt ans, s'il déplaît, l'amant est déja vieux;
Tant qu'il plaît, il est jeune encore.

LE RENDEZ-VOUS.

Je t'attends au déclin du jour;
Je t'attends. Viens donc, ma maîtresse,
Jurer, au temple de l'Amour,
Que tu partages ma tendresse.

Je n'ose en douter un instant.
Ah! ce seroit te faire injure.
Ton cœur ne peut être inconstant;
Il est vrai comme la nature.

Tous les trésors de la beauté
Vont embellir mon hermitage;
Déja l'aimable Volupté
Sous mes yeux en trace l'image.

Déja, parés de tes couleurs,
Les Plaisirs tressent ta couronne,

Et les Jeux, courbés sous des fleurs,
S'avancent pour former ton trône.

La nuit enfin chasse le jour.
Je t'attends. Viens donc, ma maîtresse,
Jurer, au temple de l'Amour,
Que tu partages ma tendresse.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

Ah ! que ces bergers sont heureux !
Vois-les, attentifs à se plaire,
Se chercher, s'aimer sans mystère.
Au milieu d'un cercle nombreux
Qui l'agace par mille jeux,
Vois-tu cette jeune bergère ;
La vois-tu, charmante Glicère,
Avec un bandeau sur les yeux,
Courir, voler sur la fougère ?
Aussi prompte que le Zéphir,
Et se déployant avec grace,
Par instinct elle va saisir
L'objet de son tendre desir,
Et l'heureux berger prend sa place.

Regarde, un tant soit peu plus bas,
Ce charmant groupe dans ses pas

Suivre une cadence parfaite,
Se regarder, s'entrelacer,
Se fuir, se joindre, s'embrasser,
Au son touchant d'une musette.
Que vois-je? Au bord de ce ruisseau
Lise prépare une couronne,
Que sa foible main abandonne
Au plus beau berger du hameau.

Mais comment donc leur badinage
Peut-il exciter nos soupirs?
Allons, allons dans ce bocage
Nous occuper de leurs plaisirs.

LE BANDEAU DE L'AMOUR.

POURQUOI peint-on l'Amour un bandeau sur les yeux ?
Je dirai la raison de cet antique usage.
Celui qui, le premier, osa tracer l'image
De cet enfant maître des dieux,
Parmi les traits charmans des plus jeunes mortelles,
Choisit ses différens modèles.
Il peignit, et bientôt d'un sourire flatteur
Applaudissant l'effet d'un si rare assemblage,
Il voulut, couronnant l'ouvrage,
Du monde annoncer le vainqueur.
De ce feu dévorant qui d'abord nous enflâme,
De cette éloquente langueur
Qui touche, et pénètre notre âme,
Les yeux devoient montrer le spectacle enchanteur.

Le peintre vainement imite;
Il est bien loin d'offrir ce prodige nouveau.

Il veut créer ; son art le quitte.
Furieux, sur la toile il jette le pinceau
Qui, par hasard, lui sauve une peine inutile,
Et met à l'Amour un bandeau.
S'il eût vu les yeux de M***,
Le peintre eût fini le tableau.

LE VAIN DÉPIT.

Sois sensible, sois inhumaine ;
Glicère, t'aime qui voudra ;
Pour moi, je vais rompre ma chaîne.
Ris du fou qui t'adorera.
Oui, crois-moi, ta coquetterie
A trop fatigué mon desir.
Si l'espérance est un plaisir,
Il en est d'autres que j'envie.
Contre mon amour, et mes maux,
Je trouverai de sûres armes.
Mais vaine erreur ! O cruelles alarmes !
Plus mon esprit te cherche de défauts,
Plus mon cœur te trouve de charmes.

LE PORTRAIT IMPOSSIBLE.

Me voilà seul, et, pour vaincre l'ennui
Qui, loin des yeux de celle que j'adore,
Vient m'assaillir, fuit, et revient encore,
Je veux tenter de la peindre aujourd'hui.
Ce beau projet a bien quelques obstacles;
Mais un amant doit faire des miracles,
Lorsque le prix en doit être pour lui.

Digne soutien de sa taille légère,
Qu'il est joli le pied de ma Glicère!
Que de ses bras le flexible contour
Rappelle bien les chaînes de l'Amour!
Que j'aime à voir dans ses yeux, dont les charmes
Sont animés par le tendre desir,
Ce feu divin, ou ces heureuses larmes,
Garans flatteurs, et signal du plaisir,
Lorsque l'ivresse, où son cœur s'abandonne,

D'un dernier trouble enfin vient l'agiter !
Plaisir bien vif, et bien doux à goûter !
Plaisir plus doux pour celui qui le donne !
Grace, beauté, fraîcheur, malin souris,
Tout charme en elle. A qui donner le prix ?
Le souffle errant sur ses lèvres mi-closes,
A tout l'attrait, toute la pureté
Qu'au jour naissant, offre à la volupté
L'air que Zéphire émeut parmi des roses.

Mais mon pinceau veut achever en vain ;
Jeune Glicère, il tombe de ma main.
Ah ! l'Amour même en vain brûle d'atteindre
Au tableau vrai de tant d'autres appas.
Ah ! le peut-il, quand il ne les voit pas ?
Quand il les voit, s'amuse-t-il à peindre ?

LES REGRETS DE L'ABSENCE.

De ta cruelle absence
Quand verrai-je la fin ?
Chaque jour, l'espérance
Naît, et meurt dans mon sein.
Loin de l'objet qu'on aime,
Le jour paroît, hélas !
D'une longueur extrême ;
La nuit ne finit pas.

Ah ! combien je regrette
Ces jours où, dans nos bois,
J'accordois ma musette
Aux doux sons de ta voix !
Qu'ils charmoient ma tendresse,
Ces sons délicieux !
Quelle étoit mon ivresse
Quand tu chantois nos feux !

Ton chien fidèle, et tendre,
Qu'un vain espoir séduit,
Croyant toujours t'entendre,
Se lève au moindre bruit.
Cédant à son délire,
S'il s'éloigne de moi,
Il te cherche, et soupire,
En me voyant sans toi.

De mille nouveaux charmes
Viens embellir ces lieux ;
Viens bannir mes alarmes ;
Viens enchanter mes yeux.
Prends pitié de ma flâme.
Viens rendre, en même tems,
Le bonheur à mon âme,
Le plaisir à mes sens.

L'ESPÉRANCE, ET LE PLAISIR.

QUE mon embarras est extrême !
Quoi ! tu m'ordonnes de chanter !
Quand je t'ai dit cent fois, je t'aime,
Je ne sais que le répéter.
D'autres que moi sauront peut-être
Louer tes appas tour-à-tour ;
Mais tu ne peux mieux les connoître
Que par l'excès de mon amour.

Couronne bientôt ma constance ;
Rends enfin le calme à mon cœur ;
Donne à ma vive impatience
Le droit de chanter le bonheur.
Si tu veux animer ma lyre,
Tourne sur moi tes jolis yeux.
J'attends un regard qui m'inspire,
Un autre qui me rende heureux.

Ah ! qu'une espérance nouvelle
A d'attraits pour un tendre amant !
Que Glicère me paroît belle !
Que ce jour me paroît charmant !
Qu'elle est douce, la récompense
Que tu promets à mon desir !
Je sens que mon bonheur commence.
Espérer, c'est déja jouir.

Parez cette verte fougère ;
Naissez, brillantes fleurs, naissez ;
Formez un trône à ma bergère.
Voiles jaloux, disparoissez.
Chantez, oiseaux de ce bocage ;
Mêlez vos sons à mes soupirs.
Amour, achève ton ouvrage ;
J'apprends à chanter tes plaisirs.

LA CONSTANCE.

OUI l'amour, jeune Glicère,
Charma souvent mes loisirs.
Mais qu'une ardeur mensongère,
Mais qu'une flâme légère,
Sont bien loin des vrais plaisirs !

Par le feu de la jeunesse
Mon cœur toujours emporté
Ne donnoit, dans son ivresse,
Qu'un moment à la tendresse,
L'autre à l'infidélité.

Cent fois la folle inconstance
M'offrit les traits du bonheur.
Séduit par son apparence,
J'y volai. Fausse espérance !
Il n'étoit que dans ton cœur.

Dès que l'aurore vermeille
Sort des portes du matin,
Au bonheur qui me réveille
Se joint celui de la veille,
Et celui du lendemain.

LES PLAISIRS DE TOUS LES AGES.

O TOI qui portes dans les cœurs
Le bonheur, et l'oubli des peines,
Toi dont j'ai tant aimé les chaînes,
Que j'aime à peindre tes faveurs!
Comment à chanter ta puissance,
Amour, ne pas trouver d'attraits?
C'est se parer de tes bienfaits
Que t'offrir sa reconnoissance.

Autrefois, au sein des desirs,
Et du prestige où tu nous plonges,
Bercé par d'agréables songes,
Je m'éveillois pour les plaisirs.
Je croyois voir, dans mon ivresse,
Vingt beautés partager mes feux.
J'ai senti qu'on n'étoit heureux
Qu'avec une seule maîtresse.

Vainement, dans son vol léger,
Le tems veut m'éloigner des belles;
Ne pouvant arrêter ses ailes,
Tu m'appris à les diriger.
Je peins les plaisirs du bel âge,
Les transports du cœur, et des sens,
Et dans mon âme je ressens
Les feux dont je trace l'image.

Par toi j'ai vécu sans langueur,
Et je vis toujours sans alarmes.
Pour qui sut connoître tes charmes,
Il est toujours quelque bonheur.
Je ne connus jamais l'envie,
Et je vois de jeunes amans
Comme un père voit ses enfans,
Quoiqu'ils le chassent de la vie.

LA NYMPHE INCONNUE.

Il est arrivé dans ces lieux
Une nymphe étrangère.
Si j'en crois mon cœur, et mes yeux,
Elle vient de Cythère.
Près d'elle j'ai vu mille amans
Conduits par la folie,
Et répétant à tous momens :
» Qu'elle est belle, et jolie ! —

Son pied sur les gazons fleuris
Laisse à peine des traces.
Les regards sont toujours surpris
De ses nouvelles graces.
A son éclat, à sa blancheur,
Sur-tout à son sourire,
On croit qu'elle tient sa fraîcheur
Des baisers de Zéphire.

L'autre jour, j'entendis chanter
Dans le prochain bocage.
Je m'approchai pour écouter,
Caché par le feuillage.
Je la cherchois ; je l'apperçus ;
Mais je ne saurois rendre
Ce que j'aimois alors le plus,
Ou de voir, ou d'entendre.

C'est un bonheur, c'est un tourment
D'avoir vu cette belle.
On brûle, on craint également
De revenir près d'elle.
Sans cesse le plaisir la suit ;
La gaîté la devance ;
Mais l'Amour près d'elle gémit
D'être sans l'Espérance.

LE PORTRAIT FIDÈLE.

PEIGNONS vîte, peignons Julie.
Essayons du moins son portrait.
Il charmera, malgré l'envie,
Si j'en puis saisir un seul trait.

Quand elle danse, quel prodige!
De quels biens le regard jouit!
C'est le papillon qui voltige;
La rose qui s'épanouit.

Le sentiment, et la finesse,
Se peignent dans ses jolis yeux.
Ce que ses yeux disent sans cesse,
Sa bouche le dit encor mieux.

Fuyez, antique Terpsichore.
Hébé, Flore, disparoissez.

Allez pleurer avec l'Aurore ;
Vos triomphes sont effacés.

CONTES.

CONTES.

LE SAGE AMOUREUX.

Ah ! qu'on doit plaindre la sagesse
Qui s'effarouche de l'amour !
Pope lui-même, tour-à-tour,
Sondoit le cœur humain, et chantoit sa maîtresse.

Pope amoureux, aimé ! — J'ose le garantir ;
Oui, messieurs. Je conviens qu'il ne pouvoit offrir
Ni les charmes de la figure,
Ni cet air léger, et vainqueur
Dont un François attaque un cœur,
Ni les graces de la *tournure ;*
Mais il étoit tendre, galant,
Et, tour-à-tour, de son divin talent
Le myrte, et le laurier devinrent le salaire.

Il ne rougit jamais d'aimer fidèlement ;
L'art d'amuser toujours le faisoit toujours plaire ;
Aussi fut-il heureux amant.
Mais laissons ce débat, et montrons mon modèle.

Charmé de sa maîtresse, et, malgré lui, loin d'elle,
Pope, un jour, dans des vers célébroit ses attraits.
Elle arrive. Il la voit plus belle que jamais,
Dans un négligé simple, et seulement parée
D'une modeste croix que son sein fait mouvoir.
» Ah ! Fanni, lui dit-il, quel est donc ton pouvoir ?
» Sur ce beau sein un Juif l'eût adorée.

L'AMBITIEUX.

LORSQUE notre âme est vivement émue
Par les feux d'une passion,
Croyons que sur toute action
Ce vigilant mobile influe.

Alcidamas, près de Damis,
Voyant l'ambitieux Jodelle
Prosterné dans une chapelle
Comme il l'est si souvent chez un premier commis ;
» Ami, dit-il, regarde un peu, de grace :
» Jodelle est aujourd'hui dans la dévotion. —
» Lui dévot ! reprit Damis, bon !
» Il prend dieu pour un homme en place.

LA LEÇON RENDUE.

DANS une des villes de France,
Par égard je tairai son nom,
Est un enfant de fort bonne maison,
Dont la malignité, l'esprit, l'insouciance,
Font le tourment de la raison.
Sa mère, perdant patience
A force de gronder en vain,
Par désespoir plutôt que par prudence,
A l'évêque recourt enfin.
Je dis par désespoir, et c'est à juste titre;
Car, pour le beau prélat, la raison sans attraits
Ne s'offre que bien peu sous son auguste mître.
La rime, sans mentir, pourroit dire jamais.

Cependant cette bonne mère
Croit que la dignité, que le saint caractère
En imposeront à son fils.

Elle voit monseigneur qui rêve, délibère,
Et dit : » Envoyez-moi cette tête légère ;
» Je vous promets de bons avis. —

Sur l'ordre qu'il reçoit, l'enfant part sans réponse,
Et bientôt après on l'annonce
Dans le palais épiscopal.
» Monsieur, lui dit l'évêque, en secouant la tête,
Et levant une main qui sur son front s'arrête,
» Cela va donc toujours plus mal ? —
Feignant vîte de se méprendre
A ce geste, à ces mots qu'il sait fort bien entendre,
» Monseigneur, lui repart l'enfant
Que toujours la malice inspire :
» Ce que vous avouez, j'ai cru le voir souvent ;
» Mais je n'osois pas vous le dire.

LE VÉRIDIQUE.

MÉFIONS-NOUS un peu des nôtres.
Voisins, parens, amis, passez-moi la leçon.
Pour la donner je n'ai qu'une raison ;
Vous nous connoissez mieux que d'autres.

Damon qui, s'occupant de plaire,
N'a lu ni françois, ni latin,
Est nommé bibliothécaire
Par le prince son souverain.
Il court aussitôt en instruire
Un parent, homme d'un grand nom,
Qui lui dit : » Belle occasion,
» Mon cousin, pour apprendre à lire !

L'ANGLOIS A ROME.

TOUT voyageur, allant à Rome,
Par respect, ou par air, visite le séjour
Qu'habite, et créa le grand homme
A Paris vainement desiré chaque jour.

Un jeune Anglois, suivant l'usage,
Avoit donc à Ferney fait son pélerinage.
Il arrive dans Rome; il voit sa sainteté,
Et de Ganganelli, sans le moindre scrupule,
Le presbytérien baise la sainte mule.
Que ne fait pas la curiosité?
Tout en causant: » milord, demande le saint père,
» Que vous aura conté Voltaire
» En parlant de ce pays-ci? —
Sans hésiter l'Anglois s'explique ainsi:
» Il a voulu m'engager à promettre,
» Quand j'ai quitté son séjour enchanteur,

» De lui faire tenir, par ma première lettre,
» Une oreille d'inquisiteur. —
» Milord, lui dit Clément, je l'entends à merveille.
» Mandez-donc à ce fils ingrat
» Que, depuis mon pontificat,
» L'inquisiteur n'a plus d'oreille.

LA REVANCHE.

Vous qui prétendez qu'une belle
Ressente constamment pour vous les mêmes feux,
Ne portez point ailleurs vos vœux,
Amant, servez-lui de modèle.
Il faut en convenir pourtant;
Ma recette n'est pas tout-à-fait infaillible;
Mais c'est un bon moyen de rendre un cœur constant,
Si toutefois la constance est possible.

Églé dont le babil est toujours si charmant,
Dont on vante l'esprit, cet esprit du moment,
Églé jeune, accorte et jolie,
Aimoit, adoroit un amant
Qui se permettoit fréquemment
D'exercer sa galanterie.
Mais l'exemple est contagieux.
Un chevalier de Malthe en contoit à la belle.

» Allons ; vengeons-nous, se dit-elle, —
Et du nouvel amant elle écoute les vœux.
L'autre le sait, arrive, fait tapage.
Elle laisse exhaler sa rage,
Et lui dit : » Vos transports sont par trop singuliers.
» Non, je n'ai jamais dû moins craindre vos querelles.
» N'a-t-on pas fait ces chevaliers
» Pour nous venger des infidèles ?

LA PERTE IRRÉPARABLE.

Ne contons jamais nos malheurs ;
Ou, ce qui n'est pas impossible,
Trouvons une âme assez sensible
Pour prendre part à nos douleurs.
Si notre confident est méchant, ou frivole,
Il nous écoute avec distraction,
Ou promptement il nous immole
Par dédommagement de son attention.

Naguère ayant perdu sa femme,
Mondor, sans réfléchir qu'il pouvoit ennuyer,
Alloit en tous lieux larmoyer,
Et rendre hommage aux vertus de la dame.
Se trouvant chez un grand seigneur,
Homme d'état, mais joyeux et caustique,
Il crut pouvoir ouvrir son cœur,
Parla de sa moitié, fit son panégyrique,

Dont souvent bâilla l'auditeur.
» Combien elle étoit adorable,
» Et combien elle m'adoroit! —
» Ah! dit malignement notre duc à ce trait,
» Votre perte est irréparable.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

Le sang-froid, en de certains cas,
Est sans doute un grand avantage.
Tel, avec lui, sortit d'un mauvais pas,
Où, sans son aide, il auroit fait naufrage.

Damis, sans témoin, et sans bruit,
Avec le secours d'une échelle,
Arrivoit hier, vers minuit,
A la fenêtre de sa belle,
Lorsqu'à ses yeux s'offre un tuteur jaloux.
» Que veux-tu, dit l'Argus? Parle, ou ta mort certaine... —
» Monsieur, de grace calmez-vous,
» Reprit Damis; je me promène.

LE GOUTTEUX.

PLAISANTONS peu ; c'est un parti fort sage.
Plaisantons bien légèrement,
Et, sans jamais aller jusques au persiflage,
Choisissons avec soin l'objet, et le moment.
Pour s'être conduit autrement,
Tôt ou tard un railleur, par une repartie,
Vit en lui l'imprudence, ou l'audace punie.
Sur ce, contons un fait arrivé récemment.

Dorimon, homme de naissance,
Au champ de Mars par la goutte agité,
Pestant, maudissant sa souffrance,
Sur la paille gissoit tristement alité.
Passe un jeune seigneur de nouvelle fabrique.
Ce parvenu l'aborde ainsi que son égal,
Rit de ses maux, le plaisante, le pique,
Et finit par lui dire avec un ton caustique

Qui lui réussit assez mal :

» Job dessus son fumier, et vous sur votre paille,

» Ce n'est, ma foi, qu'un aujourd'hui. —

» Oui, dit Dorimon, comme lui,

» Je suis raillé par la canaille.

LE GRENADIER FRANÇOIS.

En vérité, je ne vois pas pourquoi
Du nom de conte ici j'appelle
Chaque fait qu'en rimant, ma muse renouvelle;
Car tous sont vrais; j'en jure sur ma foi.
Est-ce un bien? Est-ce un tort? En vain je délibère;
Je ne sais qu'en penser; mais je sais qu'il faut plaire,
Et, si j'y réussis, je suis content de moi.

Dans ce jour malheureux que célèbre l'histoire,
Où Malborough remporta la victoire,
Où vers Hochstet il défit nos François,
Sans flétrir cependant leur gloire,
De nombreux prisonniers constatoient son succès.
Un d'eux, par sa valeur brillante,
S'étoit fait remarquer même des ennemis.
La Franchise est son nom. On l'accueille, on le vante,
Et près de Malborough bientôt il est admis.

A l'aspect du soldat dont la noble stature
Rappelle aux yeux Mars sans armure,
» Grenadier, lui dit le vainqueur,
» S'il s'étoit vu dans votre armée
» Bien des gens comme vous, un triomphe flatteur
» Eût couronné les vœux de la France alarmée. —
» Il en étoit assez comme moi parmi nous,
» Milord, lui répond La Franchise,
» Et, puisqu'il faut que je le dise,
» Il n'en manquoit qu'un comme vous.

LE FINANCIER.

CETTE jeune Zélis que notre heureux destin
Nous montre, le sceptre à la main,
Sur le trône de Melpomène,
Perdit hier l'usage de ses sens,
A ce bruit si flatteur des transports renaissans
Dont son aspect fait retentir la scène.
» Bon ! dit un Financier, s'évanouir ! Pourquoi ?
» Pure grimace, sur ma foi. —
» Mais, lui dit son voisin, il vous est impossible
» De calculer l'effet d'un applaudissement
» Donné par le public dans son ravissement,
» Et reçu par un cœur sensible.

LE SAGE ÉTOURDI.

UN sot peut bien donner un avis important;
On l'a dit; le fait est constant.
Mais l'étourdi fait davantage,
Et, lorsque son avis est sage,
Il est presque toujours piquant.

Au balcon de la comédie
Étoit un homme à manteau noir.
Un mousquetaire arrive, et, sans cérémonie,
Lui dit de se ranger, et de le laisser voir.
» Savez-vous que je suis, monsieur le téméraire,
» Un conseiller du roi, lui dit l'homme en colère? —
» Je l'ignorois, et j'en suis très-joyeux,
Lui repartit le mousquetaire;
» Mais rangez-vous, monsieur, et conseillez-le mieux

LA VENGEANCE ADROITE.

UNE épigramme a ce qu'il faut pour plaire,
Lorsqu'elle offre deux sens opposés et parfaits;
L'un doux, flatteur, et l'autre, ou mordant, ou sévère.
Mais voulez-vous encor mieux faire?
Ne vous en permettez jamais.

Zirphé, que si souvent emporte la colère,
Avoit dit à Saint-Phar, d'un air assez brutal:
» Je vous ordonne de vous taire
» Sur moi, soit en bien, soit en mal. —
» Soyez plus juste, et moins sensible,
Reprit Saint-Phar, jouant le ton de l'amitié;
» Car il ne me sera possible
» De vous obéir qu'à moitié.

LE PASSAGE DU RHIN.

LORSQUE le Rhin, caché dans ses grottes profondes,
Gémissoit de voir que ses ondes
Ne pouvoient des François arrêter les exploits,
Et subissoient le joug d'un de nos plus grands rois,
Ce roi, dont le sang-froid égaloit le courage,
Voit tout-à-coup un officier
Qui presse vivement les flancs de son coursier,
Sans pouvoir le résoudre à se mettre à la nage.
Sur ses propos mêlés d'un peu d'accent,
Louis tout haut dit, en passant:
» Cet homme est gascon, je le gage. —
» Oui, répond l'officier sans le moindre embarras,
» Je le suis; mais, morbleu, mon cheval ne l'est pas.

LA TENTATION.

Soit médisance, ou calomnie,
Aura-t-on toujours la manie
De dénigrer le froc sans nul ménagement?
J'en veux parler une fois dans ma vie;
Mais sans prévention, en dépit de l'envie,
Et sur-tout fort brièvement.
Aux lecteurs, à mon auditoire,
J'espère au moins que ce moyen plaira.
Allons, allons; dépêchons mon histoire,
Sans trop penser à ce qu'on en dira.

Une princesse jeune, et belle,
Parcouroit les détours d'un bois
Où, dans l'espoir flatteur d'une gloire éternelle,
Loge un essaim barbu des fils de saint François.
Un d'eux, très-renommé pour sa vie exemplaire,
Vient, la voit, et s'éloigne. » Ah! dit-elle, il me craint!

» Je veux essayer de lui plaire.
» Tournons, pour m'amuser, une tête de saint. —
Comme on le pense bien, par sa suite applaudie,
Elle va seule à lui, l'aborde, et s'étudie
A déployer, en lui parlant,
Tout ce que la coquetterie
A de graces, et d'industrie
Pour inspirer l'amour, ou son équivalent.
Soins superflus ! Le pieux solitaire,
Les yeux baissés, ne lui répond
Que par l'air d'un respect profond,
Et revient vîte à son bréviaire.

» Non, il ne m'entend point; expliquons-nous donc mieux,—
Se dit-elle, et d'un ton moins sage que joyeux,
Sans détour elle lui propose...
Acheverai-je ? Assurément,
Et même par décence il faut dire la chose.
Par décence ! Oui. C'est un baiser charmant,
C'est un baiser que ses lèvres de rose
N'auroient pas à tout autre offert impunément.
Mais à cette offre encor point de réponse.

» Qu'est-ce, dit-elle enfin, que ce silence annonce ?
» Si le plaisir répugne à la dévotion,
» C'est l'affaire, au surplus, d'une confession. —
» Non, repartit le père avec un ton sensible
Que sa fuite soudaine est loin de démentir ;
» Non ; il faudroit aussi le repentir
» Qui, je le sens, me seroit impossible.

PIÉCES
DIVERSES.

PIÉCES DIVERSES.

VERS

mis au bas des dessins de la salle de comédie de Bordeaux, et envoyés à monsieur le maréchal de Richelieu qui a fait élever cette salle, après avoir, non sans beaucoup de peine, surmonté des difficultés multipliées sur l'établissement le plus magnifique en ce genre, qui soit en France, et peut-être en Europe.

DANS Bordeaux aujourd'hui, pour la gloire des arts,
Tu fais ce qu'autrefois Gènes dans ses remparts
Fit, et dut faire pour ta gloire.
Ainsi ces deux cités, par un grand monument,

Vont attester également,
Et tes bienfaits, et ta victoire.

Nota. Personne n'ignore sans doute que Gènes fit élever une statue à monsieur le maréchal de Richelieu, après qu'il eut forcé les Autrichiens à lever le siège de cette place.

BILLET

A MADEMOISELLE JULIE ***,

en lui envoyant mes pièces fugitives.

PAR choix, par inclination,
J'ai chanté l'Amour, et les belles,
Et vous offre les bagatelles
D'un auteur sans prétention.
Oui, grace à ma philosophie,
J'ai vu, je vous le certifie,
Et suis sûr de voir constamment
Ovide même sans envie,
Ovide poète charmant.
Mais j'envierois Ovide amant;
Car il fut aimé de Julie.

VERS

A M. LE MARQUIS DE L****

qui me demandoit quels étoient les biens les plus propres à faire notre bonheur.

Tu veux, ami, que je te dise
Ce qu'il nous faut pour vivre heureux.
Chacun sur ce sujet pense, et parle à sa guise,
Et chacun a raison, s'il peut remplir ses vœux.
Un tant soit peu de renommée,
De la santé, de la gaîté, du bien,
Sont le principe, et le soutien
De la félicité dont mon âme est charmée.
Moins pour les autres que pour nous,
Quelque talent est assez nécessaire,
Dût-il même armer les jaloux.
Il nous faut un ami; je le voudrois sincère,
Toujours sensible, et quelquefois sévère.
Voici mon dernier point, et le plus important;

Seroit-il sans l'amour des plaisirs dans la vie?
Non; jusqu'à l'amitié tout languit trop souvent,
Si l'amour n'est de la partie.
Non, non; point de bonheur sans une tendre amie.
Si, par hasard, elle est jeune et jolie,
Le mal ne sera pas bien grand.
Je lui pardonnerois encore
De l'esprit, le don d'amuser.
On a beau dire qu'on s'adore;
On a beau faire; il faut causer.

ENVOI

A MADAME LA COMTESSE D'A**,

d'une lorgnette qu'elle avoit paru desirer.

ME seroit-il permis d'unir des volontés
Au bijou que vous souhaitez,
Et qui désormais est le vôtre?
Regardez mes rivaux par un de ses côtés;
Ne regardez que moi de l'autre.

VERS

A M. DE M***,

sur les suites de la galanterie.

A L'AMITIÉ consacre tes momens ;
Tu dors, ami ; que sa voix te réveille.
Pour avoir fait ce qu'elle te conseille,
J'ai des jours doux, s'ils ne sont plus charmans.
Je te l'ai dit, et tu devrois me croire ;
Il est un terme, ami, pour les beaux jours.
L'amant qui cherche à prolonger leur cours,
Perd son repos, son bonheur, et sa gloire,
Et sert souvent de risée aux Amours.
Rappelle-toi que le tems a des ailes ;
Tu ne vois pas, dans ton enchantement,
Que, pour s'enfuir toujours plus promptement,
Chaque printems, il en a de nouvelles.

BILLET

A M. LEMIERRE,

en lui envoyant mes comédies pour les enfans.

AMANT heureux de Melpomène,
Vous, reconnu sur notre scène
Pour un chef du sacré Vallon,
Recevez ces fruits de la veine
D'un volontaire d'Apollon.
Recevez, agréez l'hommage
De mes petits drames moraux
Où, surpris encor d'être un sage,
J'offre dans des cadres nouveaux
D'utiles leçons au jeune âge.
On a dit que, devenu vieux,
Le Diable se rendit hermite;
Eh bien, mon ami, je l'imite,
Faute de pouvoir faire mieux.

AVIS AUX PEINTRES.

VOULEZ-vous, à-la-fois, faire un tableau fidèle,
Intéressant, moral sans être moins galant?
Préparez vos couleurs; peignez, rivaux d'Apelle;
Peignez. L'occasion est belle
Pour honorer votre talent.

Une nymphe au svelte corsage,
Plus de charme que de beauté,
D'air noble que de majesté,
Voilà quel est le personnage
Dont le premier plan de l'ouvrage
Doit offrir le portrait au regard enchanté.
Sur son front couronné des mains de Terpsichore
Vous ferez respirer encore,
Et la décence, et la gaîté.
Les Graces, à l'envi, s'uniront avec elle.
D'un côté Melpomène et sa folâtre sœur,

Recevant de la nymphe un sourire flatteur,
Paroîtront s'assurer d'une gloire nouvelle (1).
Que de l'autre l'Amour, avec un air vainqueur,
L'arc et la flèche en main, soit mis en sentinelle.
Que sur-tout, au fond du tableau,
Vers de rustiques toîts, votre savant pinceau
Représente la Bienfaisance,
Loin du monde, avec complaisance
Prodiguant des secours à mille malheureux
Qui, pour juste tribut de leur reconnoissance,
Adressent à la nymphe, et leurs pleurs, et leurs vœux.

Avec ces attributs, croyez, sans méfiance,
Que le portrait doit plaire à la Nature, à l'Art.
N'eut-il point d'autre ressemblance,
On y reconnoîtra Guimard.

---

(1) Ballets de Médée, de Ninette, &c.

Nota. Ceux qui connoissent les talens supérieurs de mademoiselle Guimard, s'ils ont aussi connu son ame, ou mon caractère, attesteront la vérité de ce tableau.

IM-PROMPTU
A M. LOUIS,

au moment de l'inauguration de la salle de comédie qu'il a élevée à Bordeaux.

QUEL spectacle enchanteur! quel monument pompeux!
Sous ses voûtes retentissantes
Les arts parés de fleurs, les muses triomphantes,
Invitent les mortels à s'unir à leurs jeux.

Ce jour enfin, Louis, au temple de mémoire
Voit inscrire ton nom, et tes nobles travaux.
Nos neveux, ainsi que l'histoire,
Ne pourront parler de Bordeaux
Sans parler aussi de ta gloire.
Vainement contre toi dirigea ses serpens
La sombre et criminelle Envie.
La main de la Justice a pris la faux du Tems,
Et les a fait tomber sans vie.

Déja, se balançant sur le cristal des mers,
Les Naïades de la Garonne
Vont dans l'un et l'autre univers
Annoncer avec joie à cent peuples divers
Ta gloire, et les lauriers dont Bordeaux te couronne.

Jouis de ton triomphe. Entends, de toutes parts,
Honorer en toi le grand homme
Par qui l'heureuse France, asyle des beaux arts,
Ne doit plus envier ni la Grèce, ni Rome.

BILLET

A MADAME DE T***

qui m'avoit demandé une loge de six places à l'opéra, et qui craignoit de n'en pas avoir.

Vous en qui la beauté s'allie
A l'esprit qui la multiplie,
Aux sons enchanteurs de la voix,
Vous qu'on adore, ou qu'on envie,
Vous qui par-tout donnez des loix,
Sur le temple dé l'harmonie
Pourriez-vous douter de vos droits?
A quoi bon vous dire les places
Qu'on y destine à votre cour?
Vénus va-t-elle sans les Graces,
Sans Mars, et sur-tout sans l'Amour?

QUATRAIN

pour être placé au bas d'une gravure qui représente un père vertueux mourant au milieu de ses enfans qui le chérissent, et le pleurent.

LA mort n'offre rien de terrible
A ce vieillard si tendrement pleuré.
Ses enfans, comme lui, montrent un cœur sensible.
Il vécut vertueux ; il expire adoré.

QUATRAIN

pour être placé au bas d'une gravure offrant un homme qui, ayant vécu dans le crime, meurt dans le désespoir, et abandonné de tout le monde.

De mes propres forfaits je suis donc la victime !
Faux ami, dur époux, père dénaturé,
Abandonné de tous, je meurs désespéré.
Mortels, voilà le prix du crime.

VERS
AU LORD SCH**,

au nom d'une dame Françoise, sur le discours de ce lord, prononcé au parlement d'Angleterre, dans la séance du 7 avril 1778.

QUOI, les vainqueurs de Fontenoi,
Les guerriers qui sur Bing remportent l'avantage,
Selon vous, n'auroient plus ni force, ni courage!
Noble lord, les vaincus doivent peu, selon moi,
Vous savoir gré de cet outrage.
Mais vos femmes, ajoutez-vous,
Si Mars veut rallumer le flambeau de la guerre,
Des François amollis méprisant le tonnerre,
Les feront tomber sous leurs coups.
Je connois les François; tremblez pour l'Angleterre;
Vos femmes auront le dessous.
Cependant, milord, je dois croire
Qu'une femme, autrefois, sut vaincre en son pays

Un peuple qui l'avoit surpris
Par une trahison notoire.
Vous qui savez si bien l'histoire,
Daignez secourir mes esprits.
N'étoit-ce pas sur les bords de la Loire?

COUPLETS

chantés par les pensionnaires de Panthemont à la fête de madame l'abbesse, sur l'air du Barbier de Séville, *Vous l'ordonnez, &c.*

NOTRE bonheur en ce jour est extrême ;
Nous vous pouvons parler en liberté ;
Mais sans trahir jamais la vérité.
Quoi de plus vrai que dire qu'on vous aime !

Que nous devons chérir la providence
Dont la bonté vous fait veiller sur nous !
Ah ! le plaisir le plus heureux de tous,
Nous le sentons, c'est la reconnoissance.

Loin de gémir de notre dépendance,
Si nous étions les maîtresses du choix,
Que l'agrément de voir suivre nos loix
Seroit moins doux que notre obéissance !

Un dieu vengeur, mais un dieu qui pardonne,
Voilà le dieu qu'ici l'on fait chérir.
Craindre le monde, et non pas le haïr,
C'est la leçon que la vertu nous donne.

Quel est l'emploi de toute votre vie?
Former des cœurs en les rendant heureux.
Pour l'intérêt de la terre, et des cieux,
Vivez toujours en dépit de l'envie.

A MADEMOISELLE DE BOURBON.

Fille des dieux, excusez-nous de taire
Un juste hommage, un hommage si doux.
L'art de louer ne sauroit être en nous,
Ce qu'en vous seule est l'art heureux de plaire.

IM-PROMPTU

fait dans le foyer, et débité sur le théâtre de la comédie françoise à monsieur de VOLTAIRE, *quand son buste y fut couronné le 30 mars de l'année 1778.*

AUX yeux de Paris enchanté
Reçois, en ce jour, un hommage
Que confirmera, d'âge en âge,
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter.
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne.

Nota. Il me paroît indispensable de retracer ici ce qui a donné lieu à ces vers, et conséquemment de retracer

l'époque la plus heureuse, la plus brillante, & la plus glorieuse de la vie de monsieur de Voltaire, comme une des plus honorables pour notre nation. Ce grand homme, ayant voulu, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans révolus, donner, à l'imitation de Sophocle, une nouvelle tragédie au théâtre, se rend à Paris, après vingt-huit ans d'absence, pour la faire jouer, et vient l'entendre à sa sixième représentation. Ce n'est qu'après une très-longue attente dans la cour des Tuileries, que sa voiture peut parvenir à fendre la foule qui veut le voir, lui parler, et qui le comble d'éloges; qu'il peut enfin arriver, et descendre à la porte de la comédie, où cette foule de tout état, de tout sexe, se précipitant pour le mieux voir, le défend cependant par un mouvement rétrograde, par un mouvement de crainte, d'amour, et de respect, contre une impétuosité dangereuse pour lui.

Comment pourroit-on se faire une idée juste des transports qu'il fait naître en paroissant dans la salle? Jamais il ne fut de triomphe plus flatteur. On lui met une couronne sur la tête, et il l'arrache sans vouloir la reprendre, malgré les vœux du public. La tragédie d'Irène commence, et pour être sans cesse applaudie.

Me trouvant incommodé de la chaleur, je descends dans le foyer au commencement du quatrième acte. Je vois que l'on emporte le buste de monsieur de Voltaire.

Je demande à mademoiselle Fannier, à cette émule charmante de Thalie, ce que l'on veut faire de ce buste. Elle me répond que ses camarades viennent de décider, à l'instant, de le placer, entre les deux pièces, sur le théâtre pour l'y couronner de laurier. Je demande si cette scène sera muette. On me répond qu'oui; et, sur ce que je parois appréhender qu'elle ne soit un peu froide, mademoiselle Fannier emploie vivement tous les charmes de sa séduction, pour m'engager à faire vîte quelques vers qui puissent être débités au moment du couronnement. Plusieurs personnes qui l'environnent joignent leurs instances aux siennes. Je résiste, en disant qu'il seroit trop téméraire à qui que ce soit de faire un im-promptu pour monsieur de Voltaire, et de le présenter au public. Cependant, échauffé de l'enthousiasme général, je demande un crayon et du papier, et, sur le coin de la cheminée, en quatre minutes exactement, je fais ces vers auxquels je ne me suis pas permis le plus léger changement avant leur impression qui a été si souvent répétée. On les porte aussitôt à madame Vestris, qui joue le rôle d'Irène.

La tragédie se termine, & les applaudissemens redoublent. La toile se baisse. Elle se relève, et laisse voir le buste de monsieur de Voltaire, entouré de plusieurs branches de laurier, et environné d'une grande

partie des comédiens qui offrent des couronnes à ce buste. Le fond du théâtre est rempli d'une foule de spectateurs que, par extraordinaire, on avoit laissés entendre la tragédie dans les coulisses. Toute la salle applaudit avec transport pendant plus de cinq minutes. Madame Vestris, avant de couronner le buste, ce que font enſuite, à son exemple, les autres comédiens, s'avance, et lit ces vers qui sont accueillis avec un transport égal. Des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux. On crie *bis* de toutes parts, et le second récit de ces vers obtient encore des applaudissemens généraux. En moins d'un quart-d'heure, il s'en fait plus de deux cents copies.

Si j'avois été un peu moins pressé, madame Vestris, au lieu des quatre derniers de ces vers, auroit débité ceux-ci :

Voltaire, sur ton front va briller la couronne
Que, tant de fois, on t'a vu mériter ;
C'eſt la France qui te la donne,
Et l'univers doit l'imiter.

Je finirai heureusement cette note, peut-être un peu trop longue, par une lettre que m'écrivit monsieur de Voltaire, le lendemain de son triomphe.

M.

J'ai appris que c'est vous qui daignâtes hier vous amuser à me donner l'immortalité dans les plus jolis vers du monde. Ils ont appaisé les souffrances que la suite de ma maladie me fait éprouver. Si je ne suis pas encore en état de vous répondre dans le langage charmant dont vous faites un si bel usage, je vous supplie du moins d'agréer ma vive reconnoissance, et le reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

M.

VERS
DE M. DE VOLTAIRE,
envoyés peu de jours après sa lettre.

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affoibli les efforts impuissans.
Ces lauriers dont vos mains couvroient mes cheveux blancs,
Étoient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux ;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne.
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui sût partager sa couronne.

DISCOURS

A L'ACADÉMIE DE BORDEAUX.

MESSIEURS,

DEPUIS mon enfance, éloigné de cette ville par les soins donnés à mon éducation, et, bientôt après, par les devoirs de mon état; enchaîné dans Paris par ces devoirs, et par les nœuds doux et sacrés de l'amitié, que le tems se plaît à resserrer quand ils ont été formés par la jeunesse, j'ai souvent tourné mes regards vers ces lieux de ma naissance, vers ces lieux qui furent toujours présens, toujours si chers à mon cœur.

Mais que j'étois loin de prétendre, MESSIEURS, à l'honneur de me voir appelé par vous dans le temple

auguste des muses, temple où elles ont élevé un autel à Montesquieu (1), où l'amour, l'admiration, et le respect, encensent, tour-à-tour, son image! Vous nommer ce grand homme, c'est enflammer votre imagination, et vos cœurs; c'est multiplier son éloge, sans avoir la témérité de l'entreprendre; c'est honorer la province qui lui donna le jour; c'est disputer la palme du génie au siècle immortel de Louis le grand.

Après vous avoir nommé Montesquieu, si j'ose me permettre de vous parler de l'académicien à qui les liens du sang m'attachoient de si près, ce ne sera, MESSIEURS, que pour avouer que je dois à sa mémoire l'honneur que vous m'accordez en ce jour, et je trouve heureusement, dans cette réflexion, un double titre à ma reconnoissance.

O vertu première des âmes sensibles! ô toi, douce

---

(1) Le buste de Montesquieu, fait par Le Moine, et donné à l'académie par monsieur le prince de Beauveau, l'un de ses membres, est placé dans la salle où s'assemblent les académiciens.

reconnoissance, heureux les cœurs qui t'inspirent ! Plus heureux ceux qui te ressentent ! Que ton empire est charmant pour eux ! Ah ! combien ils se plaisent à s'y soumettre ! Ah ! combien ils trouvent d'attraits dans les devoirs que tu leur imposes !

Rien ne manqueroit, MESSIEURS, à la joie que je ressens, si je pouvois me flatter d'avoir quelque droit à la faveur que vous m'accordez. Il est doux sans doute d'obtenir au-delà de ses prétentions ; mais il est plus doux encore de mériter ses succès, et de pouvoir citer des titres en s'applaudissant d'un triomphe. Faut-il que l'amour-propre même, si sujet aux illusions, ne puisse me le permettre !

C'est malheureusement dans un âge peut-être déja trop avancé pour me laisser espérer de très-grands progrès dans les lettres, que j'en ai senti le charme, et l'utilité si douce et si consolante. J'ai hasardé d'abord quelques essais de poésie. Bientôt j'ai pris un vol plus élevé, et j'ai osé affronter les dangers du théâtre, quoique, d'après l'écrivain célèbre dont ce siècle doit s'enorgueillir, et il est inutile de le nommer, je sentisse à merveille *que ce n'est pas*

un foible talent que celui de rendre les hommes heureux pendant deux heures. Parmi les différens genres d'ouvrages de théâtre, j'ai choisi celui pour lequel je me suis trouvé, je ne dirai pas le plus de talent, mais le plus de goût.

J'ai senti, d'ailleurs, que la comédie exige une profonde étude de la nature, de la société, des divers caractères, et des ridicules plus ou moins propres à être exposés sur le théâtre, et qu'ayant toujours vécu parmi les premières classes des citoyens, qui offrent tous, ou à peu près, les mêmes surfaces, il m'avoit été impossible de prendre des connoissances si nécessaires.

En effet, il faut dessiner d'après le nu, si l'on veut bien saisir la nature. Il faut peindre d'après le nu, avant de prétendre à donner de la vérité et de la grace à ses draperies. Si Plaute, Térence, et Molière, n'eussent pas vécu parmi le peuple, il est plus que vraisemblable que nous serions privés de leurs chef-d'œuvres.

J'ai senti que la tragédie exige une profonde connoissance de l'histoire qui, élevant l'auteur

à la dignité de ses héros, lui donne les moyens de marquer, en quelque manière, leurs actions du sceau de leur siècle, et de leur prêter même une vérité d'opinion.

Ces drames approfondissent ce que l'opéra ne fait qu'effleurer, et cette considération seule eût pu fixer mon choix, au moment où la fantaisie de paroître au grand jour de la scène s'est emparée de moi. Emporté par mon goût, j'ai été, en même tems, encouragé par l'avantage de ne me présenter aux yeux du public que paré des charmes de la musique.

Je ne me suis pourtant pas borné entièrement au genre de l'opéra, et j'oserai, MESSIEURS, avant peu, exposer à vos yeux des ouvrages qui peuvent avoir quelque droit de vous plaire, puisqu'ils ont pour objet l'amélioration des mœurs. L'adoption dont vous daignez m'honorer, doit armer votre sévérité. Avant d'essuyer la critique du public, j'ai le tems heureusement de mettre à profit vos conseils. Mon empressement à m'y soumettre, MESSIEURS, sera une première preuve de mon extrême reconnoissance. Puissé-je, par un plus long séjour dans cette ville,

être bientôt à même de profiter davantage de vos lumières, et de vos exemples !

RÉFLEXIONS

SUR L'OPÉRA,

relativement aux parties constitutives de ce spectacle, relativement aux moyens de le soutenir, et de l'embellir.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

C.N. Cochin f. aur. et Delin. J. de Ghendt Sculp.

RÉFLEXIONS SUR L'OPÉRA.

CHAPITRE PREMIER.

De l'opéra en général.

Je vais réunir les diverses réflexions que j'ai faites sur le spectacle de l'opéra, et dont quelques-unes sont déja connues. Je ne chercherai point à répandre sur cet opuscule didactique, des fleurs qui ne serviroient guère qu'à arrêter sa marche. D'ailleurs la raison, la clarté, et la précision, peuvent seules, je crois, lui donner quelque valeur.

L'opéra françois est, sans doute, le spectacle le plus varié, le plus noble, le plus magnifique qu'ait

jamais offert aucun peuple. La France pourroit l'appeler un spectacle national. En effet, ne lui doit-il pas son origine, puisque la Grèce, l'Italie ancienne, et même la moderne, qui a fait reparoître le chant sur la scène, ne nous en ont donné qu'une idée très-imparfaite? C'est la réunion de la poésie, de la musique, de la danse, de la peinture, de la mécanique, de l'architecture; c'est la réunion de tous les arts agréables appelés par la poésie, et qu'elle met en action. Aucun de ces arts ne doit être regardé comme accessoire, et tous, oui tous sans doute, font partie constitutive de l'opéra; tous doivent concourir à charmer à-la-fois l'imagination, le cœur, et les sens, mais en laissant toutefois une juste prééminence à la poésie, et à la musique.

Le genre de l'opéra est pourtant regardé comme frivole par quelques personnes; mais ne pourroit-on pas leur demander si l'amusement n'est pas un des premiers besoins des hommes; si l'ennui n'entraîne pas mille dangers à sa suite? D'autres vont jusqu'à dire que l'opéra les ennuie, et il semble d'abord qu'il est fort difficile de leur répondre. Je me garderai

bien, au moins, de lancer un ridicule anathême sur les détracteurs de l'opéra, et je suivrai ce que la raison et l'honnêteté me prescrivent. Le préjugé, appuyé sur le tems, et souvent animé par l'esprit de parti, ne cède sans doute pas facilement à la voix de la vérité. Je vais cependant la faire parler; trop heureux si je puis être témoin de sa victoire qui ne donneroit que de nouveaux plaisirs aux vaincus!

Les étrangers, les François qui passent peu de tems dans la capitale, ses habitans même, quand ils n'ont pas l'habitude de l'opéra, peuvent s'y ennuyer, je le conçois. Pourquoi cela? C'est que tout s'y chante, et que les oreilles y sont ainsi continuellement frappées d'un idiome qui ne leur est pas familier; c'est que l'orchestre même, qui fait pourtant un des premiers charmes de l'opéra, les empêche d'abord de se pénétrer des développemens d'une action qu'ils ne peuvent, en quelque manière, suivre que des yeux; c'est qu'ils en sont encore distraits par la danse, et par la variété du spectacle. Mais j'ose penser qu'avec l'habitude de l'opéra, il est impossible de n'en pas sentir, et de n'en pas aimer toutes les beautés.

Avec cet usage, les yeux sont moins distraits de l'action par les parties subalternes. Bientôt les oreilles, accoutumées aux accompagnemens, font à l'esprit, et au cœur, un rapport heureux des scènes faites pour les attacher. C'est alors que l'âme joint ses plaisirs à ceux des sens, et de l'imagination; c'est alors qu'on est ravi d'un spectacle où la poésie et la musique réunies, prêtent un nouveau langage aux passions, et leur donnent une nouvelle force pour faire pénétrer plus rapidement leurs traits dans les cœurs; c'est alors qu'on dit avec le premier littérateur de ce siècle:

Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Mais comment s'obstineroit-on à regarder comme frivole l'assemblage de tous les arts agréables, lorsque chacun d'eux, en particulier, obtient nos

hommages, lorsqu'il est si facile de voir que l'union de la poésie, et de la musique, est aussi naturelle, et peut même être aussi utile que récréative, et intéressante ?

Les Grecs n'avoient pas imaginé d'abord qu'on pût écrire autrement qu'en vers, et se hâtèrent de joindre les charmes de la musique aux charmes de la poésie. Bientôt ils employèrent ces arts réunis à promulguer le code de leurs lois, à expliquer leur morale, à honorer leurs dieux, à célébrer les progrès des autres arts, à diriger le génie, et les vertus pour leur propre gloire, comme pour celle de la patrie. Tout ce qui pouvoit maintenir une gloire si justement chérie, tout ce qui pouvoit servir à l'accroître, se chantoit, soit en public, soit dans les festins, et sur-tout dans l'intérieur des familles, où tous les vieillards occupoient, instruisoient ainsi les jeunes gens, et les enfans. Ceux-ci s'enflammoient en suivant leur exemple, et se trouvoient à l'école de la vertu, en se croyant seulement à l'école des plaisirs. Leur mémoire, frappée de ces chants si souvent répétés pour en

consacrer mieux les objets, servoit à guider leur cœur, en lui présentant sans cesse les exemples qu'il devoit suivre, ou éviter. Aussi les Grecs ont-ils offert à l'univers étonné, les créateurs, ou les restaurateurs de tous les arts, une foule de grands hommes, des légiſlateurs immortels, des héros orateurs, ou musiciens, et poëtes, et ainsi couronnés du double laurier de la gloire.

CHAPITRE II.

De notre opéra comparé à l'opéra italien, non relativement aux drames, mais à la manière de les rendre; de la salle de notre opéra, et de celles de nos autres spectacles.

Je desirerois fort que les François détracteurs de tous nos spectacles parcourussent l'Allemagne, l'Angleterre, et sur-tout l'Italie, puisqu'il est ici particulièrement question d'opéra. Ils seroient, je crois, bien étonnés de voir un virtuose qui ne peut être remplacé, chanter un rôle tragique sur un fauteuil où il est négligemment couché, parce qu'il a la goutte, ou quelque autre incommodité. Ils ne le seroient certainement pas moins en voyant Didon abandonnée parcourir le théâtre dans l'agitation du désespoir, et traînant à sa suite deux polissons habillés en pages qui portent la queue de sa robe, et se moquent à l'envi des fureurs de la prétendue

reine de Carthage. Que diroient-ils en voyant dans les salles d'opéra les spectateurs s'entretenir, ou jouer, et, ce qui rend ces salles insupportables à ceux qui n'en ont pas l'habitude, manger de tous les côtés; puis s'imposer silence, et commander alors à leurs sens et à leur âme, pour s'extasier miraculeusement sur quelques airs d'expression qui, divisés dans un espace de cinq à six heures, ne laissent à l'opéra que le triste mérite d'un concert refroidi par les très-longs intervalles qui séparent ces morceaux de chant? Ils verroient tour-à-tour des mannequins chantans se borner à imiter assez bien le flûteur de monsieur de Vaucanson, et de prétendus acteurs suppléer par des grimaces et des contorsions à l'expression vraie de la nature, du sentiment et des passions. Ils seroient alors sans doute éclairés sur le grand nombre de vrais talens qui honorent nos théâtres, et j'ose croire qu'ils cesseroient de les critiquer si amèrement. Ils ne tarderoient pas à sentir que la satiété des plaisirs est le seul principe de leurs plaintes, comme de leur dégoût. Ils ne verroient, et seulement

pendant quelques semaines, ou quelques mois de l'année, que des esquisses bien foibles de ce que Paris leur offre constamment à l'opéra trois ou quatre fois la semaine, par le secours des arts qui concourent à former ce beau spectacle. Ils se rappelleroient que les talens sont des efforts de la nature, et de l'art, que conséquemment ils ne sont jamais multipliés jusqu'à un certain point. Leur nombre n'a peut-être jamais été plus étendu que dans ce moment-ci, malgré les pertes récentes que nos différens spectacles ont éprouvées. Il seroit, je crois, fort aisé de le démontrer à ceux qui ne sont pas assez infortunés pour n'estimer que ce qu'ils n'ont plus, et qui, par un rapprochement si ordinaire des choses passées, ne réunissent pas dans leur imagination et dans leurs discours, des talens que plusieurs lustres ont séparés.

Je ne dois pas oublier de parler de l'orchestre de notre opéra, que, par un esprit de vertige trop commun aujourd'hui, on cherche à mettre au dessous des orchestres d'Italie et d'Allemagne, lorsque les étrangers, et sur-tout ceux qui sont habiles

musiciens, ne l'écoutent qu'avec surprise, et n'en parlent qu'avec admiration. Quels éloges n'en a pas faits monsieur Trajetta, à son passage à Paris ! Qu'on aille entendre les orchestres d'Allemagne et d'Italie, et on verra aisément s'il y en a un seul qui puisse entrer en comparaison avec celui de notre opéra. Je vais citer un fait qui ne peut être démenti, un fait pris dans une ville renommée pour les spectacles, et sur-tout pour la musique. Je parle de Naples. Dans l'hiver de 1776, on voulut y exécuter la chaconne de monsieur Floquet, celle du second acte de l'Union de l'Amour et des Arts. Eh bien, on fut obligé de passer la partie charmante des bassons, faute de sujets capables de l'exécuter.

A propos de la distance qu'il y a de notre opéra à l'opéra italien, je me rappelle, et je ne saurois m'empêcher de rapporter ce que me dirent, un jour, deux étrangers de la première distinction, et d'une des plus brillantes Cours de l'Europe. Ils étoient depuis long-tems en France. On donnoit un opéra ballet, et conséquemment un ouvrage qui n'offroit pas la variété et la magnificence dont le théâtre

lyrique est susceptible. J'étois à ce spectacle avec eux. » En vérité, me dirent-ils, en sortant, si » nous n'étions que d'hier à Paris, et si nous allions » actuellement par le boulevard au colisée, nous » croirions que c'est aujourd'hui le mariage de » votre souverain. »

On se plaint de nos salles de spectacles, et ce n'est certainement pas sans raison. Paris n'en a point pour ses comédies, et, sans parler des pays étrangers, il est des villes dans nos provinces qui font rougir leur capitale à cet égard, Lyon, par exemple, et sur-tout Bordeaux qui depuis peu a ouvert une salle où les connoisseurs disent tous qu'il ne reste rien à desirer pour la magnificence, pour l'exécution théatrale, ni pour la commodité des spectateurs. Mais comment ose-t-on dire que la salle de l'opéra ressemble à une cage à poulets? Ceux qui n'ont vu que les salles de Versailles, de Paris et de nos provinces, n'en conviendront pas, je l'espère, et ceux qui ont parcouru l'Allemagne et l'Italie, en auront assurément une plus noble idée. Les trois plus magnifiques salles des pays

étrangers sont sans contredit celles de Naples, de Turin et de Manheim, inférieures, à quelques égards, à notre salle d'opéra. Le seul avantage, oui l'unique qu'elles aient véritablement sur elle, c'est que leurs théâtres ont plus de profondeur et de largeur, avantage très-précieux à la vérité, et que ne pouvoit procurer l'habile artiste qui a construit notre salle d'opéra, sur un terrain aussi peu étendu que celui qu'on a destiné à cette salle, et vu la forme qu'il a fallu donner à l'extrémité de son théâtre.

Je ne puis me refuser de parler ici de ceux qui, écrivant sur nos spectacles, sur nos salles, se sont souvent laissé entraîner par la mode humiliante de dégrader tout ce qui est national, et ont souvent sacrifié la vérité au plaisir de critiquer, et à la prétention d'amuser en même tems. Je suis bien éloigné de donner dans un excès opposé, quoiqu'il fût plus pardonnable. Sans distinction de pays, j'approuve, ou je blâme, tout ce qui me paroît bien, ou mal. Sentons le prix de nos avantages; jouissons-en; ajoutons-y, s'il est possible, tous ceux que nous

offre un sol étranger, s'ils peuvent s'accorder avec les mœurs de la nation, sa langue et son caractère; voilà mes vœux. Que résulte-t-il des déclamations outrées sur les objets dont je viens de parler, et sur d'autres bien plus essentiels ? On les regarde comme des boutades de la singularité, du caprice et de l'humeur, et on en rit sans s'y arrêter; ou elles nous dégoûtent de ce que nous possédons, et nous empêchent de chercher le mieux auquel peut-être pourrions-nous atteindre, si une imagination trop ardente, trop prévenue, ne nous en ôtoit l'espoir, si elle cherchoit plus à nous éclairer qu'à nous séduire, et à fronder.

CHAPITRE III.

De l'usage d'être debout au parterre.

On se plaint de ce qu'il y a un très-grand nombre de spectateurs qui ne sont pas assis dans nos salles, et de spectateurs qui méritent d'autant plus d'égards, qu'ils sont les vrais juges des ouvrages. Mais, pour peu qu'on ait été à l'amphithéâtre, au parterre et dans les loges, il a été aisé d'observer que l'on n'écoute longuement, et bien, que debout. Aussi les Romains, dans les affaires d'une très-grande importance, avoient-ils des juges obligés de se tenir constamment debout, et, pour cette raison, appelés *Pédanées*. Je crois donc pouvoir penser, et dire que, lorsque le corps est assis, il faut de doubles moyens pour avertir l'âme, et pour y faire pénétrer les impressions qu'on veut lui donner. Conséquemment les signes de satisfaction et de mécontentement sont bien moins fréquens. Par la

diminution des premiers, les acteurs sont moins animés. Les derniers, en quelque manière, n'existent plus. Il semble que la critique ait besoin de gêne pour être attentive et sévère.

Le spectateur assis cause ; mais le spectateur debout écoute, et écoute avec attention. Il veut juger sans être vu, parce qu'il veut éviter de se faire des ennemis. Si l'on cite contre mon opinion les spectacles du concert spirituel, et du concert des amateurs, c'est dans ces mêmes spectacles que je trouverai des preuves de ce que j'avance. Si l'on cite les séances de l'académie, je dirai qu'on n'y fait qu'applaudir, et c'est sans doute avec raison. Mais tous les auteurs qui donnent des ouvrages au théâtre, n'ont pas les talens des académiciens.

Les moyens de remédier à l'inconvénient d'être debout au parterre n'en auroient-ils pas de plus grands encore ? On a déja proposé de supprimer l'amphithéâtre, de ne faire qu'un parquet de son espace et de celui du parterre, pour y mettre des banquettes dont les places se paieroient un tiers en sus de ce qu'elles se paient au parterre, et on a

prétendu que l'augmentation faite sur les places du parterre, et une douzaine de loges grillées, pratiquées en face du théâtre, dédommageroient amplement de la perte faite sur le prix des places de l'amphithéâtre. Il sera aisé de démontrer que ces calculs sont faux. J'y reviendrai dans peu.

L'administration de l'académie de musique ne sauroit sans doute avoir trop d'égards pour ceux qui occupent le parterre. Le premier de tous n'est-il donc pas de respecter le prix actuel des places ? D'ailleurs, combien de spectateurs du parterre de l'opéra perdroient, si on y mettoit des banquettes, une commodité très-attrayante, celle qui les y ramène lorsqu'ils ont vu plusieurs fois le même ouvrage, celle de pouvoir changer souvent de place pour ne voir, ou n'entendre que ce qui leur plaît davantage, et pour se réunir dans les intervalles avec les personnes qu'ils ont quelque intérêt de rencontrer ? Voilà, je crois, l'avantage d'être assis au parterre plus que balancé.

J'ai promis de revenir sur l'intérêt pécuniaire de l'administration. Tous les spectateurs, il est

vrai, étoient assis aux spectacles d'Athènes et de Rome ; mais ils n'y payoient point, et ces deux républiques en faisoient tous les frais. Tous les spectateurs sont assis dans la plupart des salles des pays étrangers ; mais peut-on oublier, ou ignorer, que l'opéra françois est bien plus dispendieux que l'opéra italien, soit pour le nombre des acteurs, soit pour le nombre et la richesse des habits, soit pour les décorations, soit enfin pour la quantité d'ouvriers employés à ses diverses parties ? Ce sont les places du moindre prix qui soutiennent notre opéra, ainsi que nos autres spectacles.

Si l'on met des banquettes dans le parterre, sans en séparer les places, il est démontré que, vu son étendue, il sera impossible de faire serrer les spectateurs qui en occuperont le milieu. Si on sépare les places, on perdra certainement autant de terrain par ces séparations, qu'on en perdroit par l'impossibilité où l'on seroit de faire serrer les spectateurs, les places n'étant pas divisées. Il est bien démontré que deux personnes assises occupent autant et même plus de place que cinq

personnes debout et fort serrées. Conséquemment, malgré le tiers en sus du prix des places dans le terrain qui est à présent consacré au parterre, l'administration feroit une perte considérable, puisqu'il y auroit trois cinquièmes et même quatre sixièmes de spectateurs de moins. La perte sur les places de l'amphithéâtre seroit également forte en proportion de son espace, puisque cette perte seroit des trois cinquièmes sur leur prix. Les petites loges qu'on pourroit ajouter au fond de la salle, en les supposant même toujours pleines, ne dédommageroient pas d'un quart de cette perte.

On me permettra bien, je l'espère, de compter pour rien la diminution sur les places des entrées gratuites, puisque ce ne pourroit être un avantage pour l'administration de les fixer au parquet, l'amphithéâtre n'étant plus; puisque, si on laissoit subsister l'amphithéâtre, on ne pourroit point décemment en bannir ceux qui y ont justement leur entrée. Mais alors les petites loges, au fond des salles, n'auroient plus lieu, et il n'y auroit plus même l'apparence de dédommagement des deux tiers

des places que les banquettes auroient enlevées au parterre devenu parquet. Comment donc peut-on se refuser à voir que les banquettes dans le parterre seroient souvent très-incommodes pour un grand nombre de ceux qui fréquentent l'opéra, et certainement ruineuses pour ce spectacle qui, vu ses dépenses immenses, peut déja se soutenir à peine?

Quoique ce ne soit pas ici le lieu de parler des comédies, je ne puis pourtant m'empêcher de dire que le changement dans le prix des parterres leur seroit plus funeste qu'à l'opéra, et, dans ce qu'elles ont de commun avec lui, on verra ce qui me reste à dire sur le parterre de l'opéra changé en parquet. On m'opposeroit encore en vain l'usage des pays étrangers. A Londres on a l'habitude, et, en général, plus de moyens de mettre un haut prix aux places du parterre. Dans toutes les autres villes de l'Europe, où les spectateurs sont assis au parterre, les places ne s'y paient que trente sous, ou environ, et, sans en excepter Londres, les spectacles n'y sont pas, comme à Paris, de toute l'année et de tous les jours.

Je dirai encore deux mots suffisans, je crois, pour fixer l'attention sur mon opinion. En mettant à un écu le prix des places des parterres que l'on changeroit en parquets, comme il en est question aujourd'hui, les comédies sans doute n'y perdroient rien, si on pouvoit espérer de les voir souvent remplies sans nuire aux places plus chères. Mais comment se flatter de voir multiplier tellement le nombre des personnes qui vont aux places chères, lorsqu'aux comédies, ainsi qu'à l'opéra, on voit journellement, c'est-à-dire neuf fois sur dix, les places du premier prix, ou absolument désertes, ou à peine à moitié occupées? Ne doit-on pas même être bien convaincu qu'aux comédies, ainsi qu'à l'opéra, ceux qui vont aux places des balcons, des loges et de l'amphithéâtre, les abandonneroient pour celles des parquets, comme étant meilleures et moins chères, et qu'ainsi les premières seroient presque toujours absolument vides? Qu'on en juge par ce qui arrive au concert spirituel.

C'en est assez sur l'intérêt de nos spectacles; intérêt cependant d'autant plus à considérer, qu'il

est lié à leur soutien. Mais en supposant, ce qui ne peut être mis en question, que les spectacles ne perdissent rien sur la recette au changement dont je parle, j'oserai demander si quelqu'un peut penser que la nature a été assez marâtre pour unir tous les avantages sur un foible nombre de ses enfans, si quelqu'un a découvert l'analogie du goût avec les richesses? Ah ! combien l'art auroit à souffrir d'un pareil changement ! A quelle école pourront s'instruire les jeunes gens qui travaillent, où se disposent à travailler pour les théâtres? Où se réfugieront les vrais juges qui vont au parterre? Sera-ce au paradis pour n'oser y porter un jugement, de crainte d'éveiller l'attention dédaigneuse des gens opulens? Sera-ce sous les loges, si l'on veut bien leur y laisser des places, pour éprouver les mêmes inconvéniens qu'au paradis, pour se voir indécemment relégués comme l'étoit autrefois la livrée à l'opéra comique? Où se réfugieront les trois quarts des spectateurs actuels du parterre, qui ne pourront tenir ni au paradis, ni sous les loges ? Quelles places resteront aux bourgeois

et bourgeoises qui vont au paradis ? Mais voici une considération bien plus grave, puisqu'il s'agit des mœurs. Que deviendroit un grand nombre de jeunes gens, si les places des parterres étoient augmentées d'un tiers à l'opéra, et aux comédies de deux ; si, par cette augmentation de prix, ils étoient éloignés des spectacles qui forment certainement l'occupation et la dissipation les plus honnêtes, les plus instructives, les plus utiles pour la jeunesse pendant une partie de chaque jour ? Cette considération peut-elle être à négliger pour le magistrat chargé de la police, pour ce magistrat qui connoît si bien les désordres qu'entraînent les vacances des spectacles ?

Ne seroit-il pas plus raisonnable, plus simple, de borner le nombre des billets des parterres, de manière que le citoyen pût jouir des plaisirs des spectacles sans risque et sans incommodité ? On pourroit éviter ainsi ces représentations si tumultueuses dont on se plaint, et avec raison. Quand on n'éviteroit pas tout-à-fait ce tumulte assez rare et momentané, qui tient à la liberté du

citoyen, liberté dont il ne faudroit sans doute pas le priver à un certain point, puisqu'elle donne de l'énergie au caractère, ou la fortifie, quel grand mal en résulteroit-il? Qu'on nomme un seul mauvais ouvrage à qui une cabale quelconque ait assuré un succès durable. Qu'on nomme un seul bon ouvrage qu'elle ait fait tomber. Je finirai ce chapitre en rappelant que je crois fermement voir dans le projet de mettre des sièges dans les parterres, la ruine des spectacles, la perte de l'art dramatique, et une nouvelle atteinte portée aux mœurs.

CHAPITRE IV.

De l'administration de l'opéra, et des soins qu'elle devroit prendre.

AVANT d'entrer dans les détails de nos ouvrages lyriques, des reproches particuliers qu'on leur fait, et des changemens que le goût incertain, ou égaré, y desire, je vais parler de l'administration de l'opéra, et des diverses parties qui devroient d'abord occuper son attention.

Le nombre des sujets qui forment l'académie de musique, leurs intérêts divisés et multipliés, font que son administration doit dépendre d'un chef, ou de plusieurs qui aient une autorité absolue pour distribuer les graces, et dès qu'elles sont méritées; pour maintenir une discipline sévère; pour prononcer sur les ouvrages à recevoir et à donner, ainsi que sur le moment de les donner; car c'est ce qui rend souvent leur succès plus ou moins

brillant, et souvent auſſi ce qui le détermine. Sans doute il seroit fort à souhaiter que cette administration voulût faire aider ses lumières par celles d'un conseil composé d'artistes, et de gens de goût toujours bien plus déterminés par le sentiment de ce qui plaît, de ce qui doit plaire, même momentanément, que par la routine souvent fautive des règles, et qui n'ont aucun intérêt à former un parti, ni à l'adopter.

Pourquoi ne point réaliser le nom chimérique d'académie royale de musique, que Louis XIV donna au spectacle de l'opéra? Pourquoi ne pas choisir un nombre d'académiciens parmi les amateurs, les artistes les plus distingués, les acteurs les plus célèbres? Ces académiciens discuteroient, avec connoissance de cause, les différentes parties qui forment le spectacle de l'opéra. Si le ministre du roi, chargé du département de Paris et de l'opéra, ne vouloit point présider à cette académie, s'il ne vouloit pas exercer l'autorité qui lui a été confiée, ne devroit-il pas s'empresser à céder cette partie de son département à un grand seigneur

amateur des arts ? Car je pense que l'opéra a besoin d'un chef qui en imprime par son rang, et qui puisse n'être pas effrayé des grandes protections et des tracasseries que fait naître la galanterie. L'un ou l'autre pourroit confier l'exercice journalier de cette autorité à un ou deux administrateurs, mais avec l'attention scrupuleuse de ne jamais rien déterminer sans les consulter, et de soutenir ce qu'ils auroient déterminé, ou prescrit. Dans une administration quelconque, toute autorité qui n'est que précaire devient inutile, et très-souvent nuisible.

La première occupation des administrateurs doit être sans doute d'établir un réglement sur les devoirs et l'état des sujets de tous grades et de toute espèce. Le traitement des premiers sujets qui ne peuvent s'occuper que de leur talent, doit être assez considérable, non-seulement pour qu'ils puissent vivre avec quelque aisance, mais encore pour qu'ils puissent faire des réserves, qui, avec la pension de l'opéra, donnée à quinze ans de service, augmentée après vingt, et ajoutée à celles qu'ils

Digitized by Google

pourroient avoir de la Cour, les mettront en état de vivre agréablement, lorsque l'âge, le besoin de repos, ou les infirmités les enlèveront aux plaisirs du public. Les appointemens des autres sujets doivent au moins subvenir aux besoins de la première nécessité, ainsi que leur pension acquise après vingt ans de service, ou après des maladies qui pourroient leur ôter les moyens de le continuer.

Ce réglement arrêté, les administrateurs en feroient part nécessairement à tous les sujets assemblés. Je pense qu'il n'y en auroit pas un seul qui refusât de s'y soumettre; mais s'il en arrivoit autrement, les mécontens seroient les maîtres de se retirer après avoir servi encore six mois. Les devoirs des sujets, et sur-tout des premiers, devroient être fort clairement énoncés dans ce réglement. Quand on est bien évidemment juste, on a acquis le droit d'être sévère. Aussi, après avoir employé la séduction de l'honnêteté due aux grands talens, faudroit-il, si ce moyen étoit sans effet, punir les sujets qui refuseroient de remplir les

devoirs qui leur seroient suffisamment connus. Si cette punition les révoltoit, s'ils vouloient se retirer, loin d'éprouver une opposition très-mal entendue, ils jouiroient dans le moment de l'expectative de leur liberté à obtenir après un service de six mois. Mais on dira peut-être que ce seroit perdre bien légèrement un premier sujet. Je sais combien un grand talent est rare; je sais combien la perte d'un premier sujet est fâcheuse; mais je sais aussi que le public l'oublie aisément, et je crois qu'un exemple seroit bien rarement suivi d'un autre. D'ailleurs, parmi les talens qui ont quitté le théâtre avant leur déclin, y en a-t-il deux qu'on n'ait vu y rentrer, ou qui ne l'aient desiré? Renonce-t-on aisément aux charmes des succès et à la considération?

Je rappellerai ici ce qu'on ne cesse de dire, et depuis si long-tems. Je répéterai qu'il est assez singulier que l'académie royale de musique, qui a eu constamment une école de danse, dont elle a recueilli tant d'avantages par les progrès de cet art, n'ait jamais formé ce qui auroit dû faire

la base de son établissement, une école de chant. L'organe est sans contredit la première partie du talent d'un acteur de l'opéra, et l'expérience ne prouve que trop combien cet avantage est rare. Aussi, comme le préjugé barbare, établi contre le théâtre de la comédie, s'est étendu sur celui de l'opéra, malgré tous les privilèges qui lui ont été accordés par Louis XIV; comme ce préjugé arrête beaucoup de citoyens qui croiroient se dégrader en montant sur ce théâtre, l'avantage de l'organe suffit souvent pour déterminer l'adoption de sujets qui n'ont reçu aucune espèce d'éducation. Mais faute d'une école gratuite, et, pour la plupart d'entr'eux, de moyens d'y suppléer, ils languissent toute leur vie dans les chœurs, ou n'acquièrent qu'un talent très-médiocre, quand une éducation théâtrale auroit pu développer en eux tous les charmes d'un grand talent.

Rien donc de plus indispensable à l'opéra, qu'une école de déclamation et de chant. Mais en choisira-t-on les maîtres seulement parmi les meilleurs musiciens? Je suis bien éloigné de le penser, et

je regarde comme aussi essentiel, d'après la plus grande partie des sujets que ces maîtres auront à former, qu'il s'en trouve parmi eux qui aient une connoissance étendue de l'histoire et de la fable, qui soient bons grammairiens, qui sachent bien expliquer la prosodie de la langue, apprendre à lire, et je prends ce mot dans ses deux différentes acceptions; enfin, qui soient en état d'apprendre à sentir, à raisonner, à détailler un rôle. Comment passer sous silence le soin que ces professeurs devroient avoir le plus particulièrement, celui d'accoutumer les élèves à oublier sur le théâtre qu'il y a des spectateurs dans la salle, à s'occuper de leur interlocuteur, que plusieurs de nos acteurs, ou actrices, abandonnent pour aller mendier des applaudissemens, en adressant au public ce qu'ils doivent dire au personnage qu'ils laissent ainsi dans une position froide et gênante, au lieu de chercher à lire dans ses yeux, et de lui donner à lire dans les leurs les impressions que les situations et le dialogue doivent leur faire respectivement éprouver ?

Je souhaiterois encore que les élèves fussent confiés, suivant leur sexe, à des maîtres de danse, ou à des maîtres d'armes, qui les placeroient sur leurs jambes, assoupliroient toutes les parties de leur corps, et répareroient, autant qu'il est possible, tous les torts de la nature envers eux. Les gestes se développeroient naturellement, et plus ou moins promptement en eux, en raison de leur intelligence et de leur sensibilité, et se perfectionneroient, tant à l'opéra, qu'à la comédie françoise, par l'étude des meilleurs modèles.

L'usage de rendre les dernières répétitions d'un opéra aussi nombreuses que ses premières représentations me paroît, j'oserai le dire, très-abusif. Combien de gens qui vont à ces répétitions, ne vont pas aux représentations, où, sans cela, ils auroient été ! Combien d'entr'eux n'y vont que pour épier les moyens de prévenir le public contre un ouvrage ! Il en résulte donc une diminution de recette. D'ailleurs, quelle utilité peut-on tirer de ce jugement public quand les frais d'un opéra sont faits, et lorsqu'il est indispensable de le

donner? Ne devroit-on pas plutôt prendre le parti de n'admettre à ces répétitions, et dès la première, qu'un certain nombre de personnes très-éclairées qui feroient part de leurs idées, en les discutant en présence de l'administration et des auteurs si l'opéra est nouveau, ou s'ils existent; ou devant l'administration, si l'ouvrage est ancien, et si les auteurs n'existent plus; qui pourroient ainsi répandre des lumières très-utiles au succès du spectacle qui devroit être présenté au public? D'ailleurs, encore, que peut oser faire, ou dire dans ces répétitions nombreuses un auteur pour donner l'intelligence de l'ouvrage, pour en faire exécuter l'action? Ne doit-il pas craindre de compromettre l'amour-propre des acteurs devant une foule de spectateurs? N'est-ce pas assez pour un auteur de soumettre son ouvrage au public, sans mettre sa personne en scène?

L'essai d'un opéra dans une petite salle où il est impossible de bien juger des effets de la musique, devroit-il encore, et auroit-il jamais dû être un reproche à faire à l'académie? Cet essai ne doit-il

pas être fait dans le lieu où l'ouvrage sera entendu, et jugé par le public ? Pourquoi ne destine-t-on pas, pour les premières représentations, des places aux acteurs qui doubleront les premiers sujets, pour ces représentations où ils ne peuvent entrer à l'amphithéâtre, et où il est pourtant si utile qu'ils voient le jeu des premiers acteurs, afin de s'instruire de l'action théatrale ?

La rétribution nouvellement donnée aux sujets pour chaque jour où ils paroîtront sur la scène, est sans doute très-heureusement imaginée ; car l'intérêt sera toujours le premier mobile des hommes. Mais si cette rétribution devient d'abord avantageuse aux plaisirs du public, ainsi qu'aux premiers acteurs, elle sera sûrement nuisible à ceux qui doivent les doubler, et la distance de ces doubles aux premiers paroîtra encore beaucoup plus choquante, lorsqu'ils ne seront employés que rarement, et à l'imprévu. Je pense donc qu'il seroit très à propos de faire chanter, une ou deux fois la semaine, deux doubles dans chaque ouvrage, quand il aura été rendu cinq ou six fois par les premiers

sujets. Il est sûr que ce parti seroit bien plus raisonnable que celui d'abandonner entièrement à ces doubles un des opéra mis au théâtre, et qu'on éviteroit ainsi de dégoûter le public d'un ouvrage par les acteurs. D'ailleurs les dédommagemens que donneroient au public quelques premiers sujets, l'accoutumeroient sans doute insensiblement au jeu des doubles qui, de plus, se formeroient ainsi beaucoup plus vîte que s'ils ne se trouvoient en scène qu'avec des sujets dont le talent n'est pas plus formé que le leur.

CHAPITRE V.

Du poème lyrique.

PARLONS maintenant de la partie fondamentale de l'opéra, du poëme lyrique. Quelle difficulté n'y a-t-il pas à faire de bons vers françois, et sur-tout pour l'opéra où les inversions et les périodes presque entièrement proscrites, contraignent le poëte à chercher une nouvelle force, un nouveau nombre, une nouvelle grace dans le mélange des divers mètres, dans la disposition mélodieuse des rimes ! Pour remplir cette tâche si difficile, quels principes le poëte lyrique doit-il suivre ? Je n'en connois point, et je pense fermement que l'oreille seule peut conduire le génie à former ainsi une musique préparatoire, comme c'est à l'étude des grands poëtes lyriques, et à l'usage du théâtre de l'opéra, à apprendre la coupe des poëmes. J'oserai dire seulement que les scènes d'un opéra, encore

plus que celles des autres drames, doivent être en situation, doivent être variées; que le récitatif qui en fait la majeure partie, doit être, autant qu'il se peut, mêlé de couplets préparés pour faire du chant, de couplets formés de vers courts et de phrases carrées. J'oserai ajouter que le poëte et le musicien ne doivent faire chanter un morceau un peu long, que lorsque le personnage qui le chante est seul sur la scène, ou quand il s'y trouve avec un interlocuteur qui lui est subordonné; que lorsque l'acteur, ou les acteurs qui l'accompagnent peuvent chanter d'accord, ou contradictoirement avec lui.

Le poëte ne sauroit trop s'asservir, trop mettre de soin à dialoguer les *duo*, *trio*, *quatuor*, et à les dialoguer en phrases égales. Le poëme lyrique doit sur-tout peindre le sentiment, en offrant quelquefois, mais rarement, des images; doit unir dans son style, la précision à la clarté, la mollesse à l'énergie, la simplicité à l'élégance, malgré le peu de moyens laissés au poëte obligé de sacrifier si souvent l'expression énergique à l'expression

harmonieuse, à l'expression facile, et une grande partie d'une langue qui, dans tous les autres genres, peut tout peindre, et tout embellir sous la loi du génie.

Ne pourroit-on pas dire que la tragédie lyrique exige autant de talent que la tragédie simple, si l'on comparoit le nombre des auteurs qui ont réussi dans l'une, et dans l'autre ; si l'on se rappeloit que des hommes de génie, et l'on peut les nommer sans blesser leur réputation immortelle, que les deux Corneille, et, de nos jours, Voltaire, après les succès les plus brillans et les plus multipliés dans la seconde, ont justement paru au dessous d'eux-mêmes dans l'autre, sur laquelle La Fontaine et Boileau n'ont fait que de vains essais ? En effet, la marche des deux drames est semblable. Il faut que la fable en soit également noble, qu'elle nous conduise de même par degrés à la terreur et à la pitié. Les caractères doivent être également soutenus dans ces drames, mais plus rapidement prononcés dans le lyrique, qui, soit par le nombre des vers, soit par leur mesure, soit enfin par les

sacrifices qu'il faut faire aux divertissemens, offre à peine la quatrième partie d'une tragédie simple. Aussi cette dernière parle-t-elle plus à la raison, et au cœur, tandis que la tragédie lyrique, avec l'avantage de présenter souvent en action ce que l'autre ne peut présenter qu'en récit, est plus particulièrement le spectacle de l'imagination et des sens.

La tragédie lyrique est, à la vérité, bien moins gênée, à certains égards, que la tragédie simple, puisqu'elle peut secouer le joug de l'unité de tems, puisqu'elle doit, à tous les actes, braver celui de l'unité du lieu, et n'est réellement asservie qu'à la seule unité d'action, ou d'intérêt. Mais quelles difficultés n'offre-t-elle pas au poëte dans la loi qui lui est imposée de substituer des tableaux aux développemens, de préparer des effets et des oppositions à la musique, en variant rapidement la situation de ses personnages, en donnant ainsi tour-à-tour aux passions qu'il fait agir des momens d'agitation et de calme, en faisant succéder la douce espérance à la crainte, la peine aux plaisirs, et le

Digitized by Google

bonheur à l'excès de l'inquiétude ! Ajoutons la loi plus épineuse encore de suspendre naturellement l'action, mais sans la laisser oublier, pour offrir dans chaque acte les charmes de la danse, et ceux de la peinture, de l'architecture et de la mécanique dans le changement du lieu de la scène, changement que chaque acte doit offrir; car la variété est la vraie devise de l'opéra. Le poëte lyrique doit donc indispensablement avoir quelque teinture, quelque connoissance des arts agréables dont il est à-la-fois l'esclave et le moteur, doit avoir l'adresse et le courage de se sacrifier lui-même pour les faire valoir, et pour donner plus de relief à l'ensemble de l'ouvrage, lorsque le poëte tragique n'est occupé que de sa gloire.

Ne pourroit-on pas comparer un opéra à un jour d'été, offrant d'abord un ciel sombre, ou azuré; puis un soleil ardent, dont les rayons nous sont cachés et rendus momentanément par divers nuages qui s'amoncèlent, le dérobent entièrement à nos yeux, renferment quelque tems la foudre roulante avec fracas dans leur sein brûlant d'où jaillissent mille

éclairs, s'entr'ouvrent, la laissent échapper, et se dissipent enfin pour nous rendre le soleil dans tout son éclat ?

CHAPITRE VI.

De la division et de la forme prétendues utiles au poëme lyrique.

JE vais me permettre de discuter légèrement les différentes idées de quelques novateurs sur une forme nouvelle à donner à nos ouvrages lyriques. Les uns, oubliant que l'opéra doit parler sur-tout à l'imagination et aux sens, voudroient en bannir la magie et la mythologie. Pourquoi se priver de la richesse inépuisable de leurs contrastes faits pour donner tant d'essor et de variété à la musique? Pourquoi se priver de leurs illusions si riantes, et de cette magnificence merveilleuse qui peut, et doit les accompagner? Pourquoi restreindre ses plaisirs? Ne voit-on pas que ce seroit immoler tous les ouvrages de Quinault? Heureusement ce n'est pas ma cause que je défends; mes opéra doivent le prouver.

D'autres, en parlant de notre tragédie lyrique, et généralisant leur cause, disent positivement qu'un poëme dramatique ne doit être divisé qu'en trois actes. Il seroit facile de les combattre par l'autorité d'Aristote, par le précepte si positif d'Horace (1), par l'exemple des grands maîtres grecs et romains, et bien plus victorieusement encore par celui des génies immortels qui, illustrant nos théâtres par tant de chef-d'œuvres, ont donné à la langue françoise plus de célébrité que n'en eut jamais la langue latine, et l'ont rendue l'idiome général de l'Europe.

Mais, bien loin de vouloir me couvrir d'une égide si respectable, moins exclusif que ces novateurs, admettant tout ce qui peut plaire et intéresser, si une tragédie en trois ou quatre actes offre tout ce qui conduit à ce but, si elle y parvient, n'importe comment, je conviendrai avec eux, je soutiendrai même qu'elle est un bon ouvrage. Après un tel aveu,

---

(1) *Neve minor, neu sit quinto productior actu*
Fabula quæ posci vult, et spectata reponi.

ne doivent-ils pas me permettre de leur dire que la division en cinq actes, adoptée et prescrite par tous les grands maîtres de tous les âges, est bien plus nécessaire dans la tragédie lyrique que dans la tragédie simple, puisque la première forme une représentation plus longue, puisqu'elle remplit le tems consacré au spectacle?

Si l'on se piquoit de la bonne foi qui, ce me semble, devroit être inséparable du grand talent et des véritables connoissances, ne conviendroit-on pas que la division en trois actes, adoptée dans des drames modernes, qui, la plupart, ont eu un succès aussi brillant que mérité, n'a dû ses auteurs qu'au peu d'habitude de faire des airs de danse, partie de la musique dans laquelle les étrangers veulent bien accorder quelque supériorité à la France, et ne tient le plus grand nombre de ses partisans que de cet enthousiasme pareil à celui d'un amant qui ne voit que des perfections dans sa maîtresse? Au moins est-il démontré, d'après les opéra en trois actes qu'on nous a donnés depuis quelques années, que ces spectacles ne sont pas assez longs pour

leur durée nécessaire. D'ailleurs les gens sans parti, seuls juges à consulter, n'ont-ils pas été fatigués de la longueur de quelques-uns de leurs actes, longueur qui doit d'autant plus se faire sentir, que l'opéra sera toujours beaucoup plutôt le spectacle des sens que celui du cœur?

Je me permettrai encore de dire que la gloire attachée à un ouvrage étant proportionnée à ses difficultés, une tragédie en trois ou quatre actes, fût-elle un chef-d'œuvre, ne pourra jamais cependant être mise au niveau du Cid, de Phèdre, de Mahomet, de Rhadamiste, d'Armide, &c.

D'autres encore ont prétendu que l'opéra ne doit être qu'un mélange de danse et d'airs chantés. N'est-ce pas beaucoup trop oublier l'esprit et le cœur? N'est-ce pas trop compter sur les plaisirs des sens, que de croire qu'ils peuvent affecter pendant trois heures?

D'autres enfin soutiennent, au contraire, que les ballets sont inutiles et même nuisibles dans un opéra, et relèguent la danse à la fin du spectacle pour y former un grand ballet d'action. » Imitons

» les Grecs ! — s'écrient-ils d'un ton imposant, après avoir lu seulement leurs auteurs tragiques dans le père Brumoi, et sans avoir la plus légère idée de la musique de cette nation. Ah ! messieurs, jugeons de leur tragédie par l'opéra italien qui peut lui être comparé à quelques égards. Les François ont deux genres de tragédie, et les Grecs, comme de nos jours les Italiens, n'en avoient qu'un. Les deux Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, &c. ne les ont que très-légèrement imités au vrai théâtre de la nation. Pourquoi les imiterions-nous dans un genre que nous avons créé, et pour produire des effets que semble proscrire le premier but de la tragédie simple ? D'après les tragédies des Grecs, sans manquer au respect dû légitimement à nos maîtres, ne pourroit-on point hasarder de dire qu'elles n'auroient pas plus de piquant pour nous que leurs épigrammes ?

Selon les novateurs dont je parle, un opéra ne doit être qu'un poëme dramatique noté, qui parle sans cesse au cœur par son intérêt. En supprimant les ballets dans le cours d'un opéra, le poëte auroit

sans doute plus d'aisance pour les développemens. Il marcheroit bien plus hardiment, dégagé d'une partie de ses chaînes dont le poids redouble au moment du divertissement de chaque acte. Il se rendroit donc avec transport à une opinion si favorable pour lui, s'il pouvoit espérer de plaire en lui obéissant. Mais les créateurs, ainsi que les partisans de cette opinion, ont-ils bien pesé combien l'intérêt d'une tragédie lyrique, combien un intérêt de trois heures seroit difficile, pour ne pas dire impossible à soutenir? Ont-ils jamais approfondi les causes des diverses sensations qu'ils éprouvent aux spectacles? Ont-ils vu que c'est seulement par des secousses vives, imprévues et rapidement réitérées, que le cœur peut être ému jusqu'à un certain point, et que cette émotion peut s'accroître et s'entretenir, ce qui n'est qu'une même chose? Feignent-ils d'ignorer que le débit noté, rendu avec toute la célérité possible, ne peut cependant parvenir à celle du débit parlé, ni être parfaitement entendu, et que conséquemment il ne peut produire des sensations égales, lors même

que la langue n'est pas immolée à la prétention de lui donner de la rapidité? Oublient-ils que, dans les morceaux d'expression, la musique, en excitant quelquefois les sensations les plus vives, et en faisant passer dans l'ame tous les mouvemens des passions, ne peut cependant soutenir long-tems cette énergie, beaucoup moins par impuissance de l'art, que par la nécessité de donner du repos à l'oreille qui cesseroit bientôt de distinguer, et de rendre à l'esprit, ou au cœur, les différentes nuances de ces morceaux de chant et d'expression, s'ils se succédoient trop rapidement?

Que résulteroit-il donc de ce genre d'opéra? De la tristesse à laquelle nous arracheroient avec peine quelques momens de plaisir plus ou moins vif, et, conséquemment, bientôt de l'ennui dont les impressions s'effacent si lentement. En Italie, où le récitatif trop long n'est pas écouté, malgré la beauté des ouvrages de l'abbé Métastase, malgré le charme de sa diction; en Italie, où les arts ne sont point réunis dans un opéra, n'est-on pas obligé de se procurer des plaisirs étrangers à ce spectacle?

Ah ! combien ce que j'avance sur l'opinion que je combats et sur ses suites seroit-il mieux prouvé, si on nous donnoit sur le théâtre de l'opéra, ainsi que l'on dit que le projet en a été sérieusement formé, ces mêmes ouvrages de l'abbé Métastase, dans leur langue originale, dans une langue inconnue au plus grand nombre des spectateurs qui, au lieu de voir et d'entendre, seroient contraints d'étudier une traduction plus ou moins fidèle, mais toujours foible, contraints d'étudier au lieu de jouir ! La comédie italienne n'a jamais pu être soufferte en France, que parce qu'Arlequin et Scapin ont parlé françois. Ainsi on y a préféré un mélange très-ridicule d'idiomes, à la fatigue d'écouter des ouvrages écrits dans une langue étrangère, et dont la plus grande partie des spectateurs ne pouvoit jouir que par la pantomime. L'Italie elle-même est si bien pénétrée, d'après une triste expérience, de ce que j'ai écrit de relatif à la texture des opéra, qu'elle a déja rompu les chaînes de l'habitude, en donnant à ses drames lyriques la coupe des nôtres, en y mêlant des chœurs et des danses.

Comment ne pas convenir que l'instant seroit assez extraordinairement choisi, pour adopter l'ancienne coupe des opéra italiens? Qu'il y ait quelques étrangers qui desirent de voir à Paris ces ouvrages dans leur coupe et dans leur langue primitive, cela est assez naturel; ils desirent ce qu'ils sont accoutumés à voir. Mais n'entreroit-il pas un autre motif dans ce desir, un motif dicté par la vanité, le déplaisir de voir que la France, déja si supérieure aux autres nations de l'Europe par ses tragédies et par ses comédies, soit encore, avec l'Italie, la seule nation qui ait son opéra à elle, après en avoir pris l'idée de l'Italie; mais après avoir créé ce spectacle à beaucoup d'égards, en le perfectionnant?

Malheureusement l'opinion des étrangers, même relativement à des objets d'une toute autre importance que nos spectacles, influe beaucoup aujourd'hui sur un très-grand nombre de François, qu'un vertige non moins dangereux qu'inexplicable porte à faire peu de cas de ce qui est national; à adopter, avec une espèce de fureur, ce qui contredit

le plus les goûts, l'esprit et les mœurs de la nation; à admirer, et à vouloir imiter nos voisins et nos rivaux, qui, par une manie contraire, et peut-être louable, prônent sans cesse leurs avantages réels, ou prétendus. Pour moi, d'après mes propres idées, et d'après des étrangers éclairés, et sans aucune prévention, je suis très-intimement convaincu que notre opéra, avec quelques changemens dans la musique, se seroit répandu dans toute l'Europe, comme le sont tous nos autres drames, s'il ne falloit un tems infini, ainsi que des frais immenses, et peut-être inutiles, pour réunir, pour entretenir toutes les parties de ce spectacle si magnifique. Je me rappelle, et cela confirme mon opinion, que le feu roi de Pologne voulut avoir à Dresde un opéra françois qui s'y établit en effet, et qui ne dut sa réforme qu'à ses frais énormes, et à l'impossibilité de réunir constamment les sujets nécessaires à son exécution.

Au reste la raison et l'expérience apprennent qu'il faut laisser l'intérêt vif, l'intérêt continu à la tragédie simple. Ne demandons à la tragédie

lyrique que des momens d'intérêt, divisés et réunis par des charmes d'un genre différent, et n'oublions pas que l'opéra est le concours de tous les arts agréables, qui, tantôt se réunissant, tantôt se succédant, forment une chaîne de plaisirs pour les spectateurs dont le cœur, l'imagination et les sens sont susceptibles de toutes les impressions, et assurent à ceux qui sont moins heureusement organisés, des plaisirs momentanés et piquans par leur variété.

Ainsi, il en est qui, après avoir vu et partagé les douleurs de l'intéressante Armide, après avoir applaudi à la magnificence de son triomphe, et gémi sur les combats que l'amour et la haine se livrent dans son cœur, après avoir senti la puissance et la douceur de ses enchantemens, seront touchés encore de ses tendres adieux, prendront part aux fêtes galantes que sa tendresse a imaginées pour consoler Renaud de son absence, pleureront sur ses malheurs, et verront avec un plaisir mêlé de terreur les flammes dévorer le palais qu'elle avoit consacré à la volupté.

D'autres moins sensibles, et pourtant amateurs des arts, se feront une occupation riante de leurs effets et de leurs progrès, tandis que ceux qui ont plus de sensibilité que de connoissances et de goût, se livreront, par intervalles, aux situations, aux développemens propres à intéresser l'esprit et le cœur.

Ce que je viens de dire de la tragédie lyrique, pourra s'appliquer aux ouvrages qu'on distingue par les noms de ballets héroïques, de pastorales, de comédies-ballets, dans lesquels, disons-le en passant, la gaîté ne doit guère se montrer qu'à demi voilée, se montrer que sous les traits plus nobles de la galanterie.

CHAPITRE VII.

De la musique.

JE ne dirai que peu de mots sur la musique. Comment en parler au milieu de cette guerre civile qu'elle excite dans Paris? Comment en parler, lorsque nous appelons des musiciens étrangers, en même tems qu'on applaudit avec transport, jusqu'en Italie, à des airs purement françois, en même tems que les opéra comiques de Lucile, de Zémire et Azor, ont à Florence plus de succès, s'il se peut, qu'à Paris?

Non nostrûm inter vos tantas componere lites.

Je ne blâmerai certainement pas le soin qu'on se donne, afin d'attirer en France des musiciens étrangers, quoiqu'il y ait justement à craindre que notre prosodie n'en souffre, quoique ce soin soit très-fâcheux pour nos musiciens françois, dont le génie peut être très long-tems resserré par la crainte de se voir en concurrence avec ces

hommes célèbres. En effet, nos musiciens qui font un ouvrage, sont obligés de le créer tout entier, et il ne peut guère en exister où il n'y ait des parties foibles, au lieu que les étrangers ont l'avantage de pouvoir réunir dans un ouvrage les parties qui auront fait le charme de plusieurs que nous ne connoissons point. L'art sans doute doit y gagner, quoique l'émulation en puisse être suspendue pour quelque tems. Mais aussi est-il juste de ne pas oublier l'avantage momentané que les musiciens étrangers ont sur les nôtres, et d'avoir quelque indulgence pour ces derniers; mais aussi est-il peut-être, à mérite égal, ou à peu près égal, autant de notre gloire que de notre justice, de donner la préférence à l'ouvrage d'un artiste françois sur celui d'un artiste étranger.

Puis-je m'empêcher de m'écrier ici contre cette guerre civile dont j'ai parlé, puisqu'elle pourra retarder les progrès de l'art, et nuit certainement à nos plaisirs? Sans doute l'amour du désordre, la légéreté nationale et la vanité fomentent nos contestations. Sans doute un des partis s'égare

dans ses prétentions, comme l'autre dans ses refus. Pourquoi ne pas convenir qu'en musique, comme dans tous les arts agréables, tout ce qui plaît a nécessairement un degré de bonté, quelque pays qui l'ait produit ? Pourquoi ne pas s'entendre et se concilier, pour jouir à présent d'un bien dont nous ne jouirons qu'après de très-longs débats ? Nous ne rougissons pas de devoir notre musique à l'Italie ; pouvons-nous craindre de lui devoir son amélioration ? Prenons encore d'elle tout ce qui peut ajouter du charme et de l'expression à notre musique, en nous refusant à tout ce qui pourroit ne point s'accorder avec notre langue, à tout ce qui pourroit blesser l'oreille, et fatiguer l'esprit par la recherche pénible de l'expression première des sentimens que la musique concourt à peindre ; en nous y refusant, non par un fol orgueil, mais par attention pour nos plaisirs ; en conservant, et il faut oser le dire, le récitatif de Lully, qui seul convient à la langue françoise, mais ce récitatif dépouillé des ornemens qu'on y a ajoutés, et qui ralentissent la légéreté de sa marche.

Puissent nos musiciens adapter leur musique aux paroles, et de manière qu'en participant à leur expression, les effets secondaires de l'orchestre permettent de les entendre ! Puissent-ils ne pas oublier que l'expression de la poésie peut seule bien caractériser celle de la musique, et qu'il en est de la musique à peu près comme de la poésie, dont le vrai sublime se fait retenir, se fait répéter ! Puissent-ils enfin éviter l'abus des ridicules et impitoyables ritournelles que nous devons à l'Italie qui, selon mon idée, pourroit les justifier ! En effet, je crois que les longues ritournelles n'y ont été imaginées, ou ne s'y soutiennent que pour avertir les spectateurs de se disposer à entendre les morceaux de chant, en quittant leurs plaisirs étrangers au drame qu'ils ne sont pas dans l'usage d'écouter.

Pourrois-je m'empêcher de proscrire encore les répétitions multipliées, ou d'une phrase, ou d'un vers ; répétitions qui, ainsi que les ritournelles, semblent si fréquemment choquer également le sentiment et la raison, sur-tout lorsqu'il y a deux

acteurs, ou un plus grand nombre sur le théâtre; car je ne parle ici que de la musique dramatique? Ne seroit-il pas mieux que le musicien, d'accord avec le poëte, donnât à ses airs toute leur rondeur, sans faire entendre plusieurs fois les mêmes paroles et le même chant, ou à peu près le même? N'est-ce pas ici le vrai moment de former des vœux pour que les musiciens pensent davantage à ménager à-la-fois la voix des acteurs et l'oreille des spectateurs, pour qu'ils évitent de faire crier les acteurs, et de les obliger à ne plus chanter en quelque sorte avec leur voix? Si ces cris des acteurs ne sont dus qu'à leur desir de mettre plus d'expression dans le chant, n'est-ce pas aux musiciens à les avertir de leur erreur, à les avertir que crier n'est pas chanter?

Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article, parce qu'il faut avoir une certaine théorie de la musique pour arrêter, éclaircir et publier ses opinions sur cet art, quoiqu'il suffise sans doute d'être sensible pour en juger, et pour en juger dans un ouvrage dramatique plus sainement peut-être

que les artistes mêmes qui, trop éclairés, ou trop inquiétés par les règles de leur art, ne peuvent guère s'abandonner au sentiment. O divine mélodie! puisses-tu du moins, parmi ce choc d'opinions qui nous agitent en sens contraires, conserver sur ta sœur cette prééminence que te donna la nature, et que la raison a confirmée!

CHAPITRE VIII.

De la danse.

En commençant ce chapitre, je me plais à rendre l'hommage le plus sincère, le plus juste à l'ouvrage de monsieur Noverre sur l'art de la danse; ouvrage aussi agréable pour l'homme du monde, par le grand nombre et la variété si piquante de ses tableaux, qu'instructif pour l'homme à talent. Inviter à le lire, c'est annoncer des plaisirs certains. L'art de la danse, ses ressources et ses charmes y sont si bien développés, qu'il seroit aussi superflu que présomptueux de les approfondir après monsieur Noverre. Aussi n'en parlerai-je guère que comme étant une partie essentielle et constitutive de l'opéra.

Cet art distingue plus qu'un autre la tragédie lyrique de la tragédie simple. Nous sommes assez heureux pour avoir ces deux spectacles; sachons

goûter les plaisirs divers qu'ils sont faits pour nous procurer. Oter la danse du théâtre de l'opéra, vouloir ainsi le rapprocher du théâtre françois, ce seroit imiter les théâtres de l'Italie, qui n'ont les avantages de l'un, ni ceux de l'autre : ce seroit détruire le spectacle enchanteur de notre opéra. Combien d'attraits en effet ajoute à un opéra l'art de la danse, cet art si expressif, si varié, cet art charmant quand les ballets sont intimement liés à l'action, ou mieux encore quand ils en font partie, et quand le maître des ballets veut bien en borner la durée, en l'assujettissant à l'effet de l'ensemble !

Je ne saurois oublier de m'écrier contre un abus très-enraciné à l'opéra, contre la multitude des personnages introduits dans les ballets par les maîtres de ces ballets, qui voudroient faire de la danse la majeure partie de ce spectacle, et avoir des armées à commander, qui font si peu d'attention à l'espace que leur donne le lieu de la scène, et qui alors dégradent ainsi leur propre ouvrage dont le dessin est noyé dans la foule des personnages.

Quoiqu'il y ait encore bien des personnes à qui

l'habitude fait regretter les masques dont nos danseurs ont couvert leurs visages pendant près d'un siècle, et qui, par réflexion, ou plutôt par un heureux hasard, ont enfin été abolis, je ne pense pas qu'on doive craindre de revoir sur la scène une vingtaine de danseurs avec des perruques et des visages constamment uniformes, avec des visages de carton enluminé. On ignore peut-être, ou du moins, et cela est bien prouvé, on ne sait pas encore assez que cet abus ne tient son existence que de la seule impossibilité de réunir des danseuses au moment de la création de l'opéra en France, qu'à l'obligation de les faire remplacer par des hommes qui mirent des masques, en s'efforçant, autant qu'il étoit en eux, de produire une douce illusion. On sent bien que, par une nécessité relative, les figurans se trouvèrent contraints de se masquer. Bientôt des femmes plus parées encore par la beauté que par l'art, vinrent chasser ces êtres amphibies, vinrent recevoir l'hommage dû à leurs charmes, et embellir encore ces charmes par le développement varié des graces dont la nature s'est plue à douer son ouvrage

favori. Cependant les danseurs ont gardé l'usage des perruques et des masques pendant un siècle. *O imitatores, &c. !*

CHAPITRE IX.

De la mécanique, architecture et peinture.

Il s'en faut bien qu'on doive considérer les arts dont il est ici question, comme de pur agrément à l'opéra, comme devant surprendre simplement et satisfaire la vue. Il est aussi nécessaire que, par la célérité des changemens, la disposition des objets et les effets variés de l'optique, ces arts parviennent à tromper la vue, et à échauffer ainsi l'imagination. Sans leur secours bien administré, tout le merveilleux de l'opéra n'est plus qu'une puérilité; sans lui, presque plus d'apparence de vérité dans l'action; sans lui, quelle diminution dans les effets qu'elle auroit dû produire ! Il est donc bien singulier qu'on ait négligé des parties si essentielles au théâtre de l'illusion. Cette négligence est d'autant plus étonnante, qu'on se ressouvient des effets produits par les ouvrages

des Boucher, des Servandoni, &c. L'emploi des grands artistes pour les machines et les décorations, ne peut donc être trop recommandé, l'administration pouvant ajouter infiniment par leur secours au succès des ouvrages, et d'autant plus que les hommes célèbres que la France possède n'attendent qu'une invitation pour immoler noblement leur intérêt aux plaisirs de la nation et à leur gloire.

CHAPITRE X.

Des ballets d'action.

Les ballets d'action ne sont, ne seront jamais qu'une très-foible image de l'opéra, tel qu'il doit être, tel qu'il est. Vainement nous vante-t-on les prétendus effets des ballets pantomimes à Rome; vainement ose-t-on les vanter d'une façon assez extraordinaire, en disant que c'est à leur époque que la tragédie a été anéantie, et que les théâtres sont rentrés dans la barbarie pour tant de siècles. Cette révolution n'affoiblira point mon estime pour les Romains, et ne me paroît point à craindre pour nos théâtres. Je suis trop éloigné de faire un honneur si singulier à la pantomime. Il est hors de doute que la seule impossibilité d'entendre les acteurs dans ces amphithéâtres où s'assembloit le peuple Romain, dans ces amphithéâtres devenus plus vastes à mesure que ce peuple avoit pris plus

de goût pour les spectacles, à mesure que le luxe faisoit des progrès ; il est hors de doute, dis-je, que cette impossibilité fit elle seule éclore à Rome la pantomime qui, ainsi que les gladiateurs et les combats des bêtes féroces, devint pour les Romains un dédommagement bien foible, lorsqu'il n'étoit pas barbare, des drames dont il ne leur étoit plus possible de jouir, de ces drames d'ailleurs si inférieurs à ceux des Grecs et aux nôtres. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Revenons plus particulièrement à mon objet.

Ce sont, ou à peu près, les mêmes personnes que l'on voit remplir journellement nos spectacles ; car, quoique Paris renferme dans son sein environ huit cents mille habitans, il est assez démontré qu'il n'y en a guère plus de vingt mille qui vont aux spectacles habituels ou passagers.

En supposant, mais pour peu d'instans, des effets prodigieux aux ballets d'action, qui sans doute refroidiroient alors le public sur le spectacle développé qui doit les précéder, puisque, comme je compte le prouver, ces ballets ne peuvent durer

raisonnablement une heure ; en supposant, dis-je, ces effets prodigieux, je n'assurerai pas moins hardiment que trois quarts d'heure ou une heure de plaisir ne dédommageroient jamais de deux heures d'ennui ceux qui ne se contentent pas de voir le même spectacle une fois, ceux pour qui un spectacle quelconque est un besoin, ceux à qui il est le plus important de plaire.

Puisque l'usage, puisque le besoin d'occupation, ou de dissipation, donnent indispensablement aux spectacles une durée de près de trois heures, ce n'est donc point, selon moi, un ballet d'action qu'il faut à l'opéra, mais de l'action, autant qu'il est possible, dans les ballets, et de l'action qui fasse suite de l'action du drame. Si les ballets pantomi-tragiques, car c'est particulièrement de ceux-là que je parle ici, étoient constamment adoptés, ce qui heureusement ne me paroît point à appréhender, la belle danse ne seroit-elle donc pas bientôt perdue, puisqu'il faut plus agir que danser dans ces ballets, puisque les mouvemens rapides et très-prononcés de l'action pantomime

doivent nécessairement nuire au développement moëlleux de la belle danse ? N'en serions-nous pas au moins certainement privés dans les opéra qui précéderoient les ballets d'action dans lesquels seroient préférablement et seulement employés les premiers sujets ?

Mais, dira-t-on, il faut faire de fortes recettes. Oui sans doute ; et comme elles sont des preuves très-convaincantes, si ce n'est pas toujours de la valeur des ouvrages, du moins de leur succès et des plaisirs du public, elles font aussi la gloire et le soutien des spectacles. Mais aussi faut-il calculer si on recueille en proportion de ce qu'on aura semé ; si ces recettes seront abondantes en raison de la dépense qu'elles auront occasionnée. Oui sans doute il faut penser à faire de fortes recettes, et rien de plus aisé, je pense, au théâtre de l'opéra, si on sait tirer bon parti de toutes ses ressources dont je compte parler dans la suite de ces réflexions. Je conviens que l'attrait de la nouveauté est le moyen le plus sûr pour attirer, pour enchaîner la foule des spectateurs : mais si

l'on veut s'assurer qu'on amusera ou intéressera constamment le public, il faut raisonner pour lui jusqu'à ses fantaisies; il faut avoir le courage de leur résister quelquefois, et sur-tout éviter d'égarer le goût si difficile à ramener.

Si l'administration ne se regardoit que comme momentanée, si elle se laissoit éblouir par la fausse gloire d'avoir donné un éclat passager au théâtre de l'opéra, il en seroit de ce spectacle comme d'un bon terrain négligé qu'un propriétaire intéressé, ou son nouveau régisseur, charge et surcharge de sels étrangers. La première récolte en sera sans doute très-abondante, mais déja aux dépens de la qualité de ses fruits, et dans peu il n'offrira plus que des cendres froides et stériles aux vœux trompés de l'avide cultivateur.

J'ai dit qu'un ballet d'action ne peut durer une heure : en voici les raisons. C'est un drame muet, où les développemens ne sont pas possibles, où tout doit être mis en situation. Ce n'est qu'une galerie de tableaux qui offre aux yeux, par la disposition des personnages, et le secours du geste, les points

principaux d'une action noble, ou voluptueuse, ou touchante, ou terrible ; d'une action qui peut être vue alternativement sous ces faces différentes. Un ballet d'action est l'ouvrage d'un peintre, ou d'un dessinateur, et il est à l'égard d'un drame, ce que lui sont des estampes placées à la tête de chacun de ses actes. C'est un drame muet dont toutes les parties doivent être éclairées par elles-mêmes, et qui est soumis particulièrement à une des trois règles des drames ordinaires, et plus peut-être qu'eux à l'unité d'action ; donc il ne peut pas être long. Les spectateurs ne pourroient pas non plus lui donner souvent une longue attention, quelque bien traité qu'il fût, parce qu'il ne parle au cœur qu'accidentellement, parce que ce n'est que par le secours heureux de l'esprit que le cœur peut être ému pendant un certain tems. Il faut donc faire précéder nécessairement le ballet par de petits drames, en doublant ainsi les frais du spectacle, puisqu'un grand ballet d'action cause autant de dépenses qu'une tragédie en cinq actes, soit pour les vêtemens, soit pour les décorations.

Mais si un des acteurs principaux du ballet, si mademoiselle Heinel, par exemple, que l'on a vue dans le ballet de Médée, actrice aussi belle, aussi sublime qu'elle nous a toujours paru admirable dans la danse majestueuse, si mademoiselle Heinel ne peut point se montrer sur la scène, comment le remplacement sera-t-il possible ? S'il ne l'est pas, comme je le pense, quel embarras pour donner au spectacle sa durée ordinaire ! Si ce ballet tombe, ce qui peut fort bien se supposer, même embarras, et que de dépenses perdues ! Mais je ne m'arrêterai point à cette dernière supposition qu'il seroit possible d'étendre sur les opéra, soit nouveaux, soit remis au théâtre.

Je ne raisonnerai donc que d'après la réussite assurée des ballets. Les donnera-t-on avec des opéra qui auront pleinement réussi ? Non certainement, puisque ce seroit doubler les frais sans ajouter à la recette. Les donnera-t-on avec des opéra qui auront un succès médiocre ? Cela ne me paroît pas raisonnable encore, puisque, vu le nombre des personnes qui fréquentent l'opéra, vu la grandeur

de la salle, l'augmentation de recette ne pourra jamais, à beaucoup près, égaler l'augmentation de dépense. Les donnera-t-on enfin après des drames décidément mauvais, ou déja usés ? De quel droit ennuyer avec certitude le public pendant deux heures, pour l'amuser pendant trois quarts d'heure au plus ? D'ailleurs le public seroit-il long-tems la dupe d'un tel arrangement ? L'administration n'en seroit-elle pas elle-même bientôt la victime ? N'est-il pas bien plus raisonnable de substituer à l'ouvrage usé, ou qui déplaît, un autre ouvrage qui puisse occuper agréablement, et sans cesse, le public pendant tout le tems qu'il a l'habitude de donner aux spectacles ? J'oserai dire davantage ; je dirai que c'est un devoir pour l'administration, et un devoir d'autant plus doux, que l'intérêt même le lui dicte.

Un ballet d'action n'est-il point un assemblage de situations qui, étant resserrées et entassées, choquent le plus souvent la raison, lorsqu'après plusieurs représentations les yeux ont pu lui en faire un juste rapport ? Que reste-t-il d'un ballet

d'action? Je le demande aux enthousiastes mêmes de ce genre de spectacle. Quelques-uns d'entr'eux cependant ont été jusqu'à mettre une pantomime infiniment au dessus d'un drame, à intérêt égal pour le fond, lors même que l'intérêt de ce drame est le mieux développé. Comment, lorsqu'il n'est que trop prouvé que c'est un art si difficile que celui de divertir, ou d'intéresser au théâtre, en se servant de tous les moyens qui peuvent parler successivement, ou à-la-fois, aux yeux, aux oreilles, à l'esprit, à l'imagination, au cœur, comment seroit-il possible de produire le même effet en parlant seulement à l'organe de la vue?

J'ai entendu dire cependant que le geste étant le premier langage de la nature, c'étoit sans doute celui qui devoit produire le plus d'effet sur nos cœurs. Il est vrai aussi que quelqu'un répondit vivement qu'un pantomine est à l'égard d'un acteur ce qu'un singe est à l'égard d'un homme, et mit ainsi les rieurs de son côté. Voilà la fin de la plûpart des discussions que l'esprit de parti fait naître. Chacun va au-delà de son opinion, soit par vanité,

soit d'après la certitude que, s'il en abandonnoit une partie, il seroit bientôt contraint de céder pleinement la victoire.

Quoi qu'il en soit, en accordant même au geste une expression très-énergique et très-déterminée, j'avoue que je ne puis comprendre comment pour cela on voudroit se priver de tout ce qui peut le seconder. Ne seroit-ce point, ou à peu près, donner la préférence à un muet du Grand Turc sur Ciceron tonnant dans la tribune aux harangues? De bonne foi, un ballet d'action peut-il être mis un moment en comparaison avec nos drames, quand son auteur auroit le mérite entier de l'invention? Que peut mettre cet auteur, en comparaison des charmes du style, et de la liaison progressive des divers tableaux? Comment pourra-t-il développer les causes et les effets purement métaphysiques des passions, et, par le seul secours du geste, offrir toutes les nuances de l'amour, de la haine, de l'ambition, de la colère et de la vengeance? Je finis; car tout ce qui approche de la satire n'est pas fait pour moi.

Les réflexions précédentes avoient déja été

communiquées à quelques personnes, et j'allois envoyer la première feuille de ce petit ouvrage à l'impression, lorsque j'ai appris que monsieur Noverre, qui a eu la gloire d'être le créateur des ballets d'action, et qui, principalement par eux, a su s'acquérir tant de célébrité dans les pays étrangers où notre opéra n'est pas connu, lorsque j'ai appris, dis-je, que monsieur Noverre venoit rendre ses talens au théâtre le plus propre à les développer. A son arrivée, je lui ai fait voir mon manuscrit. Mais j'ai cru ne devoir point donner à mes idées la publicité de l'impression, dans la crainte que les personnes qui ne me connoissent pas ne me prêtassent l'intention si odieuse de prévenir le public contre un artiste justement célèbre, quand je n'ai voulu attaquer les ballets d'action que comme très-déplacés, selon moi, sur le théâtre de l'opéra, et très-dangereux pour lui. Je ne laisserai donc connoître mes opinions et leurs motifs que lorsqu'après avoir vu plusieurs de ces ballets d'actions, le public aura pu, ainsi que l'administration, déterminer un jugement, et le

prononcer. Si ce jugement n'étoit point favorable aux grands ballets d'action, je pense cependant qu'on n'en auroit pas moins d'estime pour monsieur Noverre, pour ses productions si ingénieuses, et qu'on ne pourroit le blâmer que d'avoir placé ses tableaux dans un cadre désavantageux.

Selon moi, monsieur Noverre a très-bien fait de produire ses ballets à la suite des spectacles où la danse ne pouvoit point être admise comme dans l'opéra françois dont le théâtre possède encore seul un assez grand nombre de sujets propres à former d'agréables ballets figurés, quand il n'en faut que cinq, ou six pour assurer le succès des ballets d'action. Mais je crois très-fermement que monsieur Noverre, quelle que soit la réussite de ses ballets, préférera d'employer ses rares talens à jeter de la vie, de la variété et de l'action dans les ballets qui font partie très-essentielle du magnifique spectacle de l'opéra. J'oserai croire encore que, dans quelque circonstance que ce soit, il ne pensera jamais à mettre sur notre théâtre de l'opéra, des ballets d'action qu'il a donnés avec

le plus grand succès à Vienne et ailleurs, et qui sont les représentations muettes de quelques-uns de nos drames lyriques, dignes, par leur ensemble, de paroître et reparoître sur la scène.

Un amateur judicieux a-t-il jamais placé dans son cabinet une estampe dont il avoit le tableau original ?

CHAPITRE XI.

Des moyens de soutenir le spectacle de l'opéra.

J'AI dit que j'indiquerois quelques ressources pour soutenir avantageusement le spectacle de l'opéra, ce spectacle si dispendieux, et je tiendrai parole. Si ces ressources ont été senties, et déja proposées en grande partie, j'en aurai davantage le droit de conclure pour leur bonté. Je penserois d'abord qu'il n'y auroit rien de plus avantageux pour l'opéra, que de lui réunir l'opéra comique à ariettes, qu'on donneroit quatre fois la semaine. Avec cinq, ou six sujets de plus, l'opéra feroit un surcroît immense de recette, qui, après avoir servi à les payer, ainsi qu'à ajouter au traitement beaucoup trop modique de l'orchestre et des chœurs, et à augmenter encore ce traitement en raison de leur nouveau travail, serviroit à faire un sort plus avantageux aux premiers acteurs, et laisseroit

des fonds considérables dans la caisse de l'opéra. On sent bien qu'alors les opéra comiques seroient bien mieux rendus, du moins quant à la partie du spectacle.

Pour ajouter aux plaisirs du public, la comédie italienne lui offriroit quelquefois encore des opéra comiques en vaudevilles, spectacle national, genre très-amusant, et peut-être même très-utile, puisque le vaudeville, en attaquant les ridicules et les vices, peut servir à corriger les mœurs, par le charme attaché à ses leçons qui amusent l'esprit, et dont la mémoire se pénètre rapidement pour ne jamais les oublier. Rien de si raisonnable sans doute que cet arrangement. Aussi a-t-il été souvent senti et souvent proposé, comme toujours rejeté. Expliquons, s'il se peut, cette bizarrerie; elle ne prend sa source que dans le partage de l'autorité sur les spectacles. Cette autorité ajoute-t-elle un fleuron à la couronne de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, ou du ministre de Paris? Que l'autorité divisée se réunisse, et bientôt les difficultés vont disparoître,

et le magnifique spectacle de l'opéra pourra se soutenir sans être à charge au gouvernement, et le public verra perfectionner et multiplier ses plaisirs.

L'encouragement donné depuis peu aux auteurs doit sans doute détruire le prétexte de ne point faire d'opéra, faute d'une rétribution décente. Mais animera-t-il une foule de nouveaux poëtes? Je suis bien éloigné de le croire, vu les difficultés du genre de l'opéra; difficultés qui ne peuvent être bien senties que par ceux qui ont approfondi le théâtre lyrique. D'après mon opinion, j'ajouterai que l'administration feroit très-prudemment, en confiant le même poëme à deux musiciens qui le mettroient en musique, chacun de leur côté. Ainsi, avec les frais d'un seul opéra, on en présenteroit réellement deux au public, puisque les ouvrages des deux artistes lui seroient alternativement offerts. Si les deux musiques lui plaisoient, quel avantage pour l'académie! Quel avantage encore, quand l'un des deux n'auroit qu'un succès médiocre! La chute même d'une de ces musiques seroit encore

profitable pour l'académie ; car le public veut souvent juger tour-à-tour de ce qui a été condamné par une partie de lui-même. Enfin on n'auroit fait de frais que pour un opéra.

Combien il seroit facile d'économiser sur une partie de ces dépenses ! L'article des soieries consommées à l'opéra, est immense. On les achète à mesure qu'on en a besoin pour donner un ouvrage. Où va-t-on les prendre? Chez les marchands de Paris, et, même au comptant, on les paie aussi cher que nous les payons pour nos vêtemens. Pourquoi ne point acheter ces fonds de magasins que l'on voit vendre si fréquemment, ou pourquoi ne point directement acheter aux manufactures ces étoffes manquées, dont souvent l'œil même du connoisseur apperçoit à peine les défauts qui disparoissent à la lumière, ou qu'il est si facile de sauver dans la coupe des habillemens ? L'administration épargneroit un tiers, et même plus, sur ces étoffes, sans que le spectacle en offrît moins de magnificence et d'éclat.

L'économie étant sans contredit le premier des moyens pour soutenir l'opéra, on ne sauroit donc

trop avoir l'attention si négligée d'examiner si la quantité d'étoffes fournies, ou couchées sur l'état des dépenses, a été réellement employée. On ne peut encore assez vérifier le nombre des ouvriers journellement employés, parce que tel ouvrage en exige beaucoup plus qu'un autre, parce que tel opéra qui en exige un très-grand nombre pour son établissement, et ses trois ou quatre premières représentations, n'en a besoin que d'un nombre très-inférieur pour les autres; parce que, dans ces cas différens, on les a toujours vus portés en même nombre sur l'état, soit qu'ils fussent réellement employés, ou non, et que l'administration a été ainsi toujours la victime, ou de la négligence, ou de la rapacité.

J'ai déja parlé de la diminution si nécessaire dans le nombre des personnages employés dans les ballets qui par-là deviendroient plus agréables. Il est aisé de voir qu'il en résulteroit un double avantage pour l'administration; moins de sujets, moins d'habits sur-tout à payer.

Etablir plus d'ordre pour faire payer ceux qui

n'ont pas leurs entrées, et qui se placent dans le parterre, quand ils sont parvenus dans l'intérieur de la salle en plus grand nombre que les petites loges où ils disent avoir une place, n'en peuvent contenir; diminuer le nombre trop multiplié des entrées si souvent accordées abusivement; voilà une recette certaine pour l'administration.

Je ne dirai que quelques mots sur la nécessité d'avoir trois ou quatre opéra qu'on puisse donner alternativement. Il est bien aisé d'appercevoir le grand avantage de cet arrangement. En effet, un opéra, quelque bon qu'il soit, eût-il reçu l'accueil le plus heureux et le plus flatteur, aura moitié moins de représentations s'il est donné trois fois par semaine, que s'il ne l'étoit qu'une fois ou deux, parce que le public sera bien moins blasé sur ses impressions, parce que le public aime avec raison la variété dans ses plaisirs.

Il est encore sans doute des moyens d'ajouter de nouveaux charmes aux ouvrages donnés au théâtre de l'opéra, qui peut devenir très-lucratif, loin de coûter au gouvernement, et où toute dépense faite

avec intelligence, sera toujours un fonds placé avantageusement.

L'académie devroit sur-tout chercher à attirer de nouveaux sujets, soit pour le chant, soit pour la danse, et aiguillonner ainsi par de fréquens débuts la curiosité du public. Pourquoi ne changeroit-on pas aussi quelquefois dans un opéra, le ballet qui auroit le moins plu? Un nouveau pompon suffit souvent, ainsi qu'une nouvelle image, pour amuser, pour enchanter un enfant. Que de grands enfans dans le monde!

CHAPITRE XII.

De QUINAULT.

IL n'est guère possible d'écrire sur l'opéra, et de garder le silence sur son véritable fondateur, sur Quinault, dont l'immortel Voltaire, l'abbé Dubos, dans ses profondes réflexions sur la poésie, monsieur de Marmontel, et plusieurs autres littérateurs célèbres de ce siècle, ont enfin marqué le rang sur le Parnasse. C'est vainement que, malgré des autorités si respectables, on cherche encore à le dégrader aujourd'hui, souvent par le désespoir de l'atteindre; désespoir qui devroit plutôt faire naître une juste admiration. C'est vainement qu'on cite ces vers si connus, qu'une raison trop sévère et l'esprit de parti ont dictés contre lui à notre Juvénal, qui ne fut pas plus juste pour le Tasse. Quinault est dans son genre, et vraisemblablement sera toujours le modèle de nos poëtes lyriques.

C'est cet homme de génie qui forma l'opéra françois, et devina tout ce qui pouvoit concourir à embellir ce spectacle le plus magnifique qui ait jamais existé.

Je crois cependant nos musiciens bien fondés à desirer que, dans les chef-d'œuvres mêmes de ce prince de nos poëtes lyriques, que dans plusieurs scènes de ces vrais chef-d'œuvres, où d'ailleurs les situations et les oppositions se succèdent si rapidement, où d'ailleurs toutes les passions sont peintes avec tant de délicatesse, avec tant d'énergie, il eût phrasé plus souvent quelques vers de manière à faciliter des morceaux de chant pour couper l'uniformité du récit. Mais nos nouveaux Orphées peuvent-ils nier, après avoir seulement lu les opéra d'Alceste et d'Armide, que Quinault n'ait deviné, et n'ait préparé à la musique les plus grands effets qu'elle puisse produire?

C'en est assez sur l'opéra qui doit au moins autant au célèbre Quinault, que la tragédie doit au grand Corneille. Permettons-nous pourtant de remarquer, en passant, que les hommes de génie qui ont créé nos

divers genres de spectacles, les ont aussi portés au dernier degré de la perfection connue. Nommer Corneille, Moliere et Quinault, c'est sans doute prouver ce que j'avance.

Au reste, si quelqu'un m'accusoit d'avoir pris un ton décisif dans ces réflexions, je répondrois que ce n'a été que pour éviter les longueurs. Je dirois que je suis très éloigné de la prétention aussi folle qu'orgueilleuse de donner à mon avis force de loi, et que, si quelque génie heureux pouvoit parvenir à donner plus de charmes au spectacle de l'opéra par des moyens différens des miens, je me hâterois d'applaudir à ces moyens, et de les adopter. Si l'on daignoit me démontrer que je me suis trompé, mon amour-propre même en seroit facilement consolé par la certitude que, jusques à l'erreur, tout est excusable, que tout est louable lorsqu'on n'a pour but que les progrès des arts, et l'avantage, ou les plaisirs de ses concitoyens.

Fin des réflexions sur l'opéra.

ÉPITRE

DE M. DORAT,

sur deux de mes opéra, sur l'opéra en général.

Toi qui sers le dieu des amans,
Après avoir servi Bellone,
Le fils aimable de Latone
Te vole aussi quelques momens.
Paré des roses du printems,
Tu veux des lauriers pour l'automne.

Avec ses atours les plus beaux
J'apperçois la muse lyrique
Qui vient t'offrir ses madrigaux,
Son prisme, son trésor magique,
Et sa baguette, et ses pinceaux.
Dans le temple de la féerie
Suis les Lamottes, les Quinaults,

Et ce vieux doyen de Paphos,
Qui fit Thétis, et Lavinie.
Laisse l'Olympe tel qu'il est.
J'aime Jupiter, et Neptune.
La conque de Vénus me plaît,
Et je vois d'un œil satisfait
Jusqu'au bandeau de la Fortune.
Je chéris les festons d'Hébé,
De l'Amour les funestes armes,
Et l'arbre de sang imbibé
Où ce dieu lave de ses larmes
La blessure de sa Thisbé.
J'adore la jeune Camille
Courant sans courber les épis,
L'astre infortuné de Procris,
Le rameau d'or de la Sibylle,
Des Enfers les dômes fumans,
Et, près de leur voûte embrasée,
Les Ombres, en longs vêtemens,
Foulant les fleurs de l'Élisée.

Si le vrai seul frappe tes yeux,

Si tu quittes ces doux prestiges,
Il est un autre merveilleux;
L'histoire même a ses prodiges.
Tels sont ces jours, ces jours heureux
Que va nous offrir ton Adèle;
Ces jours d'une gloire immortelle,
Où des chevaliers valeureux
Servoient leur monarque, et leur belle;
Où ces intrépides héros
Mouroient sur de sanglans drapeaux
Dans le sein de l'amour fidèle.
Retrace-nous leur loyauté,
Leur candeur, leur franchise aimable.
Pour nous, hélas! c'est une fable
Qu'une telle réalité.

Mais quoi! sous un Ciel sans nuage
De Flore on m'ouvre les bosquets! (1)
Sous tes crayons ils sont plus frais;
Zéphir doit être moins volage.

(1) La Fête de Flore, opéra.

Poursuis ; couronne tes essais,
Et, plus heureux à chaque ouvrage,
Aigris les sots par tes succès.
Toutes les guêpes du Parnasse,
Se rassemblant pour t'effrayer,
Viendront bientôt avec audace
Frémir autour de ton laurier.
Affronte leur rage inutile ;
Vois-les venir d'un œil serein.
Un grain de sable abat l'essaim,
Et le laurier reste immobile.

LETTRE
DE M. DORAT,
*sur mon opéra d'*Adèle de Ponthieu.

L'AUSTÈRE Boileau, et le sage La Bruyère se déclarèrent également contre le spectacle de l'opéra. Cette mollesse d'expression des poëmes lyriques, et ces soi-disans prodiges d'une magie qui, pouvant tout, le plus souvent ne produit rien, le mélange des dieux et des diables, la continuité du merveilleux, toutes les ressources enfin de la vieille mythologie, ne pouvoient guère trouver grace aux yeux d'un satirique plein de goût, aux yeux d'un moraliste philosophe. Mais, mon cher ami, s'ils avoient pu lire votre opéra, ils seroient revenus de leurs préventions, et vous auriez eu la gloire de rendre deux partisans célèbres à la scène de Roland, d'Atis, et d'Armide.

J'ai lu avec l'intérêt le plus vif votre nouvelle Adèle. Quoique la première eût toutes les graces de la nouveauté, celle-ci l'emporte par le soin des détails, par le charme de l'ensemble, par la richesse de l'ordonnance. Les légers défauts que l'amitié attentive avoit pu y remarquer, ont tous disparu, et vous-même avez été votre juge. J'aime à me rappeler la franchise et la modestie avec lesquelles, après avoir vu votre opéra applaudi au théâtre, vous me dîtes chez moi, en interrompant mes éloges : » J'ai été trop vîte ; mon exposition n'est » pas nette ; j'ai trop négligé le style, sur-tout au » premier acte ; sa pompe et sa magnificence tuent » l'intérêt du second, et rompent cette liaison et » cette progression de tableaux, qui est la vie de » l'art dramatique, et le vrai secret d'attacher le » spectateur. — Que je vous sus bon gré d'être dans des principes si vrais ! Nos auteurs lyriques, pour la plûpart, n'y regardent pas de si près ; et, pourvu qu'ils entassent un certain nombre de paroles oiseuses pour servir de texte à un musicien qui les réchauffe comme il peut, ils s'embarrassent médiocrement de

l'effet que tout cela doit produire, et ne se doutent point que leur art a des mystères que la réflexion et l'étude peuvent seules approfondir.

Votre opéra prouve bien que vous avez une autre idée du genre auquel vous consacrez quelques veilles. Vous avez été plus sévère que votre ami, et que le public. Voilà ce qu'on doit appeler une véritable tragédie sur le théâtre lyrique, où vous pouvez vous flatter d'avoir introduit un genre nouveau, tant par la majesté et le piquant du sujet, que par la coupe des scènes, la noble simplicité du dialogue, la pureté continue du style, la vivacité de l'action, et la hardiesse d'avoir embelli la raison sans les prestiges de la fiction sur une scène qui lui est consacrée.

Dans votre ouvrage, le concours de tous les arts agréables a d'autant plus d'effet qu'il n'y blesse jamais la vérité. Il est bien singulier que l'on ait négligé jusqu'à vous de produire la chevalerie sur la scène de l'opéra. C'est là qu'elle peut se déployer avec l'appareil brillant qui lui convient, et nous faire sentir combien les tableaux historiques, traités

par une main habile, l'emportent sur les éternelles redites de la fable qu'il est presque impossible de rajeunir.

Votre drame renferme très-sévèrement les trois grandes règles de la tragédie, l'unité d'intérêt, l'unité de tems, puisque celui de la représentation suffit à votre action, et même l'unité de lieu, malgré les changemens de décoration qu'exige la scène lyrique, puisque tout se passe dans l'enceinte d'un palais.

Vos caractères sont tous bien prononcés, bien soutenus; et, avec quatre personnages seulement, vous n'avez aucune monotonie dans les situations. Elles se varient en se succédant, et remplissent le théâtre pendant deux heures et demie, sans qu'une seule entrée, ou sortie d'acteur soit mal, ou même peu motivée.

Mais un de vos mérites particuliers, selon moi, c'est la manière dont sont amenés vos ballets qui trop souvent sont si ridiculement placés, malgré le secours de la baguette, et le droit de créer des moyens quand ils ne se présentent pas d'eux-mêmes.

Digitized by Google

Le premier est très-naturellement amené par la situation, et, grace à votre sujet si heureux, les quatre autres sont intimement liés à la marche du poëme; ils en font partie, et partie essentielle.

Non, rien de plus beau que votre dénouement. Les cœurs en sont encore plus émus que les yeux n'en sont frappés. Le moment où l'on ferme la barrière est des plus théatrals. Il inspire la terreur. Le combat qui a produit tant d'effet en produira davantage encore par la diversité des armes dont se serviront les combattans.

Tous les acteurs alors sont en action. Le comte de Ponthieu tremble d'autant plus pour le sort de sa fille que, l'ayant contrainte, il ne peut imputer son malheur qu'à lui. Adèle tremble à-la-fois pour sa gloire, et pour son amant. Le jeune Raimond, sans espoir d'obtenir la princesse s'il est vainqueur, expose ses jours pour la venger. Alphonse lui-même, quoique criminel, quoiqu'on desire vivement de le voir succomber, inspire une sorte de pitié par ses combats contre les passions qui l'entraînent.

Quel spectacle, s'il étoit donné avec la vérité,

la magnificence qu'il exige, et que le théâtre de Versailles pourroit seul offrir!

Quel spectacle pour notre nation que celui de ses antiques mœurs et de sa galanterie héroïque, source de tant d'exploits, de plaisirs et de vertus! Oui, tous les cœurs honnêtes, tendres et courageux vous doivent un tribut d'éloges, et un sentiment de reconnoissance pour les douces, pour les fortes impressions que vous leur avez fait et que vous leur ferez éprouver. Ce sont-là de ces tableaux qu'il faut sans cesse remettre sous nos yeux, et que les circonstances doivent rendre encore bien plus intéressans. Oui, tous les exemples de grandeur, de bienfaisance et de sensibilité seront goûtés nécessairement par une Cour qui en présente de si jeunes et de si brillans modèles. Oui, les talens agréables, les talens utiles sont accueillis, quand sur le même trône on voit s'asseoir les Grâces à côté de la Justice.

Adieu, mon ami. Quant aux suffrages de Paris, je puis oser vous assurer que vous les obtiendrez tous. J'attends impatiemment l'année prochaine

Digitized by Google

pour jouir de vos triomphes, pour vous offrir des couronnes.

Ce 15 octobre 1774.

ÉPITRE

DE M. LEMIERRE,

sur Adèle de Ponthieu, *et sur quelques autres de mes ouvrages.*

A LA franchise militaire,
A la science du bon ton,
Au talent si rare de plaire,
Tu joins l'art d'orner la raison.
Le Parnasse est ta garnison,
Et la lyre t'est familière
Autant que le fut l'esponton.

A ce spectacle où Polymnie
Voit lutter les opinions,
Où le fiel de la zizanie,
En l'honneur de nos Amphions,
Est versé, pour libations,

Sur les autels de l'harmonie, (1)
Ta Melpomène en gantelets,
D'attitude chevaleresque,
Offre des siècles bannerets
L'histoire vive et pittoresque.

Sans les gloires du magasin,
Sans ces radieuses momies
Qui descendent d'un Ciel serein
Sur des nuages à poulies,
Sans éclairs à l'esprit de vin,
Sans vols boiteux le long d'un cable,
Sans les diables, et sans les dieux,
Et tout l'attirail de la fable,
Tu sais intéresser nos yeux,
Notre esprit, notre ame encor mieux
Par une action véritable.

---

(1) Allusion au trouble qui régnoit alors sur le théâtre de l'opéra, aux disputes élevées entre le directeur et les acteurs, aux querelles continuelles et aux différens partis sur la musique.

C'est ton Apollon martial
Qui vient nous ouvrir la carrière
De l'opéra national,
En même tems que la barrière
De cette lice meurtrière
Où Raimond abat son rival.

As-tu posé cette trompette ?
Comme guerrier, comme poète,
Tu chantes l'essor glorieux
De ce belliqueux La Fayette,
Jeune Hector qui part sans adieux.

Autre image plus pacifique.
Tu te plais à dresser aux mœurs
Un nouveau théâtre comique
Orné de hochets et de fleurs.
Tes scènes simples et morales,
Un dialogue à sentiment,
Forment bien mieux le peuple enfant
Que les leçons collégiales,
Ou les gloses catéchismales

De la béguine d'un couvent.

Ainsi vainqueur du ridicule
Que nos vicieux du bel air
Jettent sur l'auteur noble et fier,
Qui, rempli d'un juste scrupule,
Sert la vertu, la vérité,
Tu mets sur ton moindre opuscule
Le cachet de l'utilité.

TABLE
DES MATIÉRES

contenues dans ce premier volume.

Avant-propos, page j
Dédicace, vij

ÉPITRES.

*Épître I, sur la chevalerie, à M. le chevalier de B***, 9
Épître II, à Glicère, 20
Épître III, à M. Gresset, 24
*Épître IV, à Mme la comtesse d'A***, 27
Épître V, à Mlle Heinel, 32
*Épître VI, à M. le comte de L*****, 35
Épître VII, à Cloé, 42
*Épître VIII, à Mme T***, 44
*Épître IX, à Mlle ***, 51
*Épître X, à M. **, 53
Épître XI, à M. Dorat, 60
*Épître XII, à M. le vicomte de C****, 63

Épître XIII, aux François détracteurs de la France, 66
*Épître XIV, à Mme * *** ***,* 77
Épître XV, à M. le marquis de La Fayette, 81

PIÈCES ANACRÉONTIQUES.

Les choix réunis, 89
L'amitié nécessaire, 91
La véritable sagesse, 93
L'âge d'aimer, 95
Le rendez-vous, 96
La force de l'exemple, 98
Le bandeau de l'amour, 100
Le vain dépit, 102
Le portrait impossible, 103
Les regrets de l'absence, 105
L'espérance et le plaisir, 107
La constance, 109
Les plaisirs de tous les âges, 111
La nymphe inconnue, 113
Le portrait fidèle, 115

CONTES.

Le sage amoureux, 119

L'ambitieux, 121
La leçon rendue, 122
Le véridique, 124
L'Anglois à Rome, 125
La revanche, 127
La perte irréparable, 129
La présence d'esprit, 131
Le goutteux, 132
Le grenadier françois, 134
Le financier, 136
Le sage étourdi, 137
La vengeance adroite, 138
Le passage du Rhin, 139
La tentation, 140

PIÈCES DIVERSES.

Vers mis au bas des dessins de la salle de comédie de Bordeaux, 145
Billet à Mlle Julie &c., 147
*Vers à M. le Marquis de L*****, 148
*Envoi à Mme la comtesse d'A***, 150
*Vers à M. de M****, 151

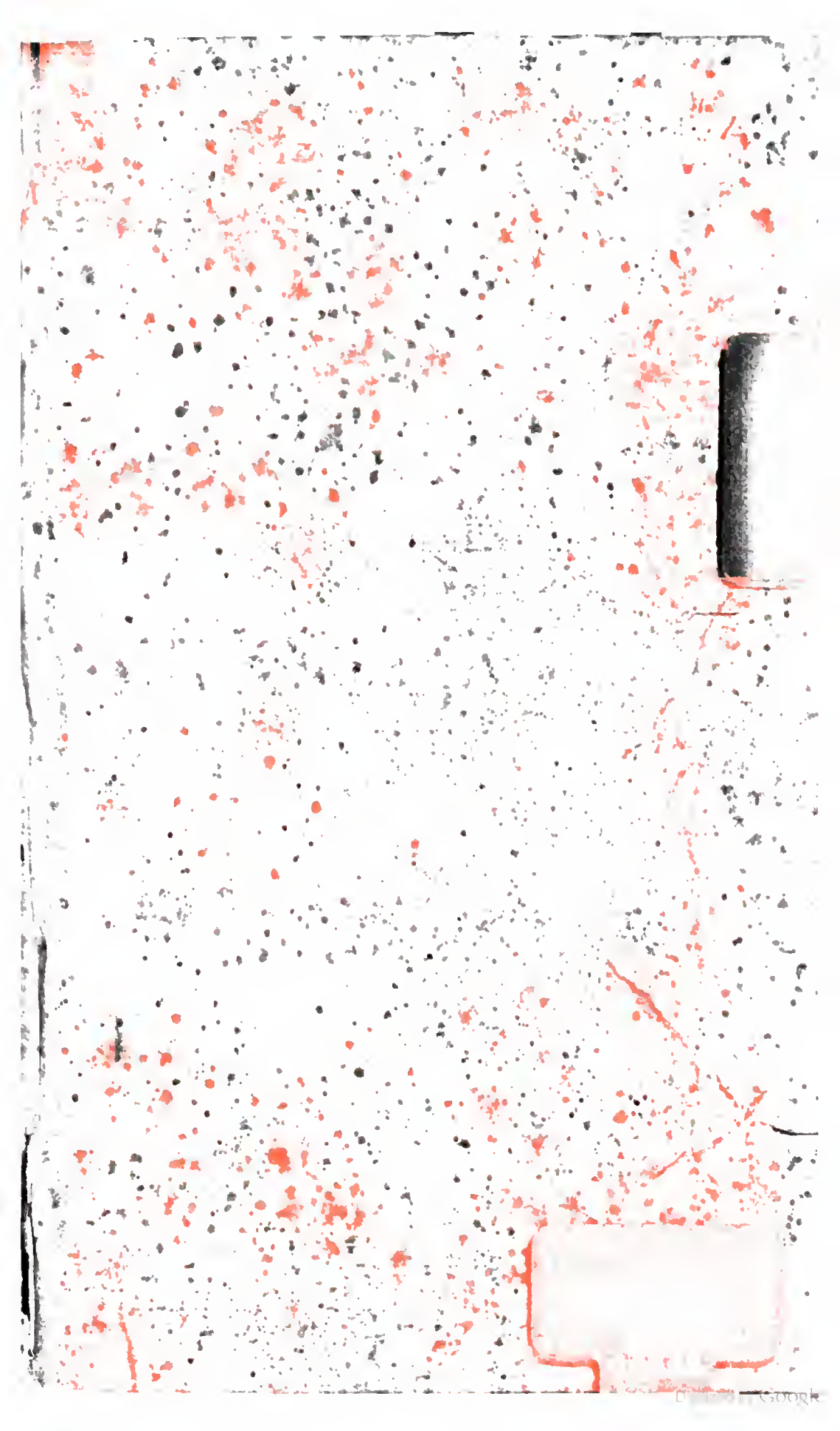
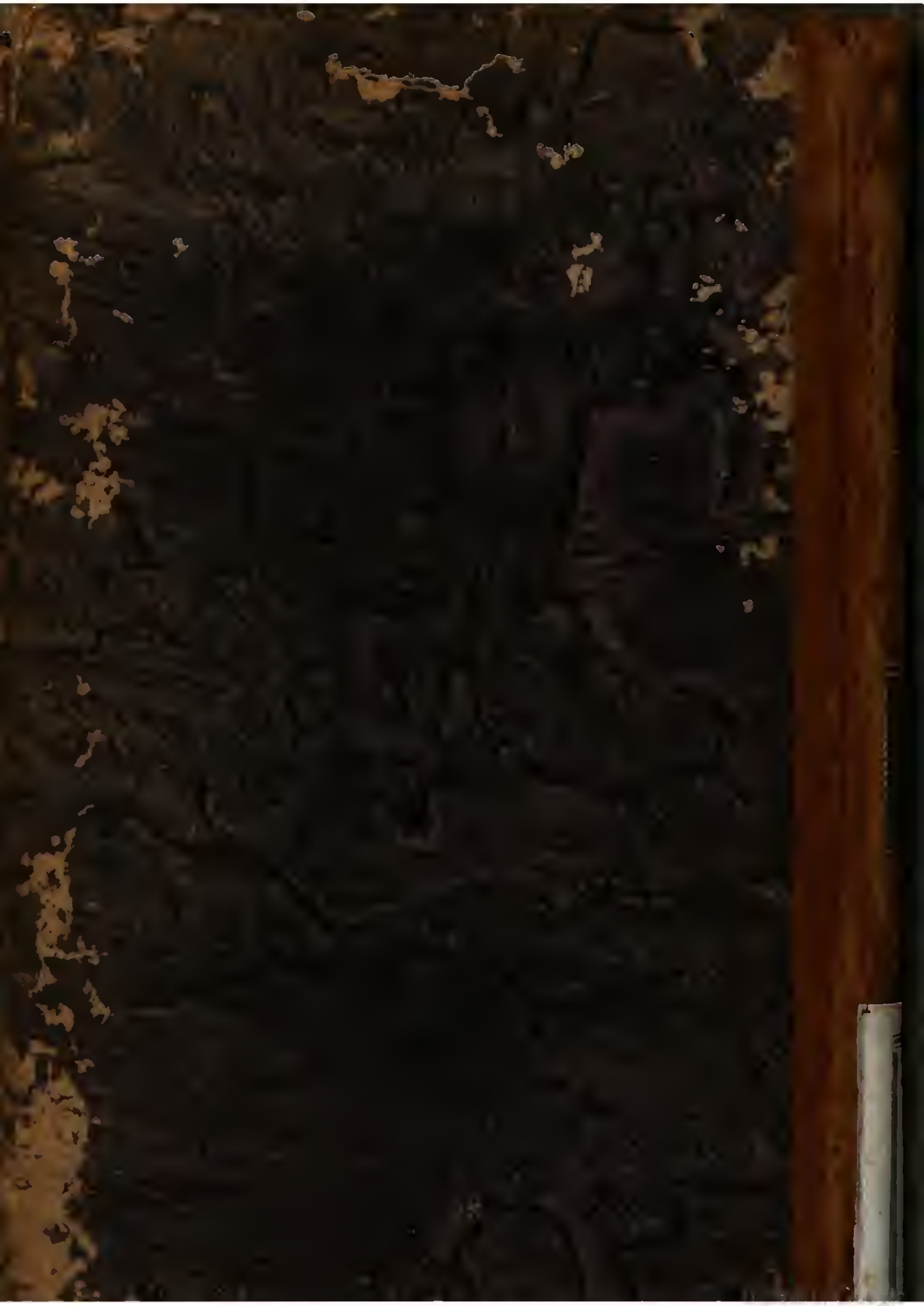
Billet à M. Le Mierre, 152
Madrigal à Mme la marquise de ***, 154
Im-promptu à M. Louis, sur la salle de Bordeaux, 155
*Billet à Mme de T****, 157
Quatrain sur la mort d'un père vertueux, 158
Quatrain sur la mort d'un criminel, 159
*Vers au lord Sch***, 160
Couplets pour le couvent de Panthemont, 162
Im-promptu à M. de Voltaire, 164
Vers de M. de Voltaire, 169

Discours à l'académie de Bordeaux, 171

Réflexions sur l'opéra, 177

Épître de M. Dorat, 267
Lettre de M. Dorat, 271
Épître de M. Le Mierre, 279

Fin de la Table du Tome I.

650366

Digitized by Google